Onésie, ou les Soirées de l'abbaye, suivie de Enguerrand, ou le Duel, par Mme Tarbé Des Sablons





ONÉSIE

OU

LES SOIRÉES DE L'ABBAYE,

SUIVIE DE

ENGUERRAND

OU LE DUEL,

PAR MADAME TARBÉ DES SABLONS.



PARIS,

WAILLE, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

6, RUE CASSETTE.

1844

ONÉSIE ET ENGUERRAND.

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR,

QUI SE TROUVENT A LA MÊME LIBRAIRIE.

EUDOLIE, ou LA JEUNE MALADE, 2 vol. in-18, ornés de figures. 1 60

NOUVELLES RELIGIEUSES, 2 vol. in-18. . . . . . . 1 60

SIDONIE, ou L'ABUS DES TALENTS, 2 vol. in-12. . . . . 6 »

SARA, ou LES HEUREUX EFFETS D'UNE ÉDUCATION CHRÉTIENNE, 2 vol in-12. . . . . 6 »

MARQUISE (LA) DE VALCOUR, 2 vol in-8°. . . . . . . 7 »

ROSELINE, ou DE LA NÉCESSITÉ DE LA RELIGION DANS L'ÉDUCATION DES FEMMES, 1 vol. in-8°. . . . . 4 »

CLOTILDE, ou NOUVELLE CIVILITÉ A L'USAGE DES JEUNES PERSONNES, 1 vol. in-12. . . . . 2 50

ALFRED ET CASIMIR, scènes et causeries de famille, 2 jolis vol. in-18 jésus. . . . . 4 »

SOUFFRANCES ET CONSOLATIONS, 3e édit., 1 v. in-32. 1 »

LE MOIS DE MARIE, ou NOUVELLE IMITATION DE LA SAINTE VIERGE, 1 vol. in-32. . . . . 1 »

SCEAUX. — IMPR. DE E. DEPÉE.

ONÉSIE

OU

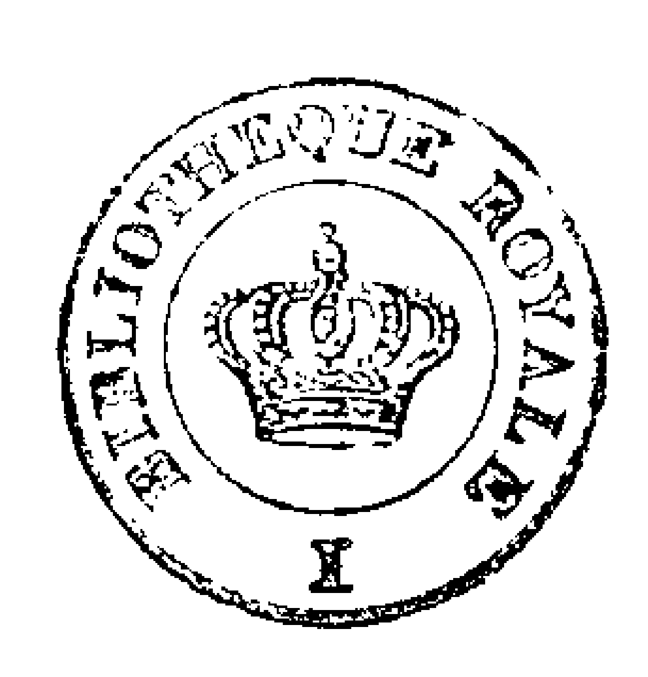
LES SOIRÉES DE L'ABBAYE,

SUIVIE DE

ENGUERRAND

OU LE DUEL,

PAR MADAME TARBÉ DES SABLONS.





PARIS,
WAILLE, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
6, RUE CASSETTE.

1844

AVANT-PROPOS DE L'ÉDITEUR.

Dans ces temps de liberté, chacun croit pouvoir, sans aucune restriction, user de la faculté de tout dire, de tout peindre, et de tout publier : les opinions les plus nouvelles et les plus hasardées, les idées les plus fan-

tastiques et le cynisme le plus révoltant trouvent des organes et des pinceaux.

L'auteur d'Onésie a mieux aimé suivre les voies tracées par les moralistes les plus célèbres, et conserver, soit à son héroïne, soit à quelques autres personnages qu'elle met en scène, des sentiments vertueux et chrétiens.

C'est là aussi un usage de la liberté, et le plus courageux peut-être, aujourd'hui que l'intolérance semble s'attacher particulièrement à poursuivre et dénigrer tout ce qui tient à la religion.

L'auteur avait déjà tenté cet essai dans ses

précédents ouvrages, et notamment dans EUDOLIE, *ou la Jeune Malade*, dont le public a accueilli favorablement plusieurs éditions.

ONÉSIE.

ONÉSIE

OU

LES SOIRÉES DE L'ABBAYE.

> Je la conduirai dans la solitude, et là, je parlerai à son cœur.
>
> OSÉE.

Une femme arrive à l'antique abbaye de Montbel : le postillon s'arrête, et regarde, avec indifférence, la masse imposante qui se présente à ses yeux ; les rayons d'un beau soleil couchant se réfléchissaient dans les vitraux d'étroites et élégantes ogives, et se jouaient dans les dentelles gothiques, décorant la porte de l'édifice et de la tour qui la domine.

Onésie regarde aussi cet édifice plein du sou-

venir d'un antique passé : elle s'émeut ; ses yeux se lèvent vers le ciel, et le remercient de l'avoir conduite à ce port de salut. Elle sonne ; le son grave et solennel de la cloche est répété par un écho lointain, et bientôt une femme paraît au guichet.

Onésie se nomme, la porte s'ouvre, et le postillon est congédié. Onésie a franchi le seuil de l'abbaye ; elle arrête la main qui referme la porte, jette encore les yeux sur ce monde qu'elle va quiter, et un soupir s'échappe de son sein. Ah! qu'on le lui pardonne ; Onésie est mère, et son fils habite cette terre qui dévore ses habitants : elle la *fuit,* cette terre désolée, mais elle ne la *quitte* pas ; elle y sera toujours par la pensée. Enfin, elle a détourné les yeux, et la barrière qui la sépare de tout ce qu'elle chérit, retombe lourdement derrière elle.

Un beau cloître s'offre à ses regards, la tourière l'y précède : une jeune religieuse venait à sa rencontre ; un salut plein de grâce et de douceur, un angélique sourire, semblent lui dire : « Soyez la bien-venue ; ici, on est heureux ; ici, on aime ses semblables ; ici, il n'y a pas de connaissance à faire ; les cœurs s'entendent du premier moment, ils cherchent tous la même chose, ils s'ai-

dent tous à la trouver ; venez, nous vous aimons déjà.

« — Notre mère vous attend, Madame ; elle serait venue au-devant de vous, si son âge ne la retenait dans sa cellule. La communauté a prié ce matin, pour demander que votre voyage fût heureux. N'êtes-vous pas bien fatiguée? acceptez mon bras : cet escalier en colimaçon n'est pas facile, lorsqu'on n'a pas l'habitude de le monter. Appuyez-vous de grâce ; que j'aie le bonheur d'être la première à vous rendre ce léger service : nos sœurs me l'envieront, mais sans jalousie. »

A ces douces paroles, la marquise de Melrose, tout émue, ne répondait qu'en pressant d'une main tremblante le bras sur lequel elle s'appuyait. Enfin l'on arrive chez l'abbesse ; celle-ci, presque paralytique, ne peut quitter son fauteuil, mais levant les mains au ciel, elle s'écrie avec ravissement : « — Soyez béni, Seigneur, qui ramenez au bercail cette brebis fatiguée ! madame, je vous attendais avec impatience. — Ah ! dites, ma fille, car c'est un cœur de fille qui vient se reposer près de vous. Oh ! oui, je suis la pauvre brebis fatiguée, bien fatiguée. — Sœur Marthe, reprit l'abbesse, veillez à ce que rien

ne manque à l'appartement de madame de Melrose. — Je ne serai que trop bien ici; je le crains, au bienveillant accueil qu'on m'y fait; et c'est une pénitente, ou du moins une femme qui veut l'être, qui vous demande un asile. — Eh! bien, une pénitente doit obéir. — J'obéirai, Madame. — *Madame!* vous voulez être ma fille, et vous m'appelez Madame! je ne veux point de cela, et je vous ordonne, par forme de correction, de venir embrasser votre vieille mère.

La marquise s'approcha avec respect et empressement; ces deux femmes qui se voyaient pour la première fois, s'embrassèrent avec un sentiment si vif, qu'on l'eût pris pour une vieille amitié. Cette sympathie existe dans les âmes religieuses et pures : les passions désunissent et isolent les hommes; voulez-vous les rapprocher? rendez-les bons.

Madame de Melrose, assise auprès de l'abbesse, tenait sa main entre les siennes; elle regardait ces traits que le temps avait marqués de son inévitable sceau, mais sans les flétrir. Elle admirait son regard presque toujours baissé, ou s'élevant lentement vers le ciel; et alors il s'animait du feu d'une divine espérance, et semblait solliciter la fin de l'exil; puis il se baissait de nouveau, et le

calme d'une sublime résignation succédait au vif sentiment du désir et de l'amour.

Après avoir admiré avec respect, ce que le temps avait lui-même respecté, madame de Melrose promena ses regards autour d'elle. L'endroit où elle se trouvait n'était qu'une simple cellule, et la pauvreté y était empreinte. « — Quoi ! s'écria-t-elle, est-ce donc là que demeure la fille du maréchal *** ? — Oui, voilà ma demeure. Religieuse par choix, je n'ai pas voulu être *Madame l'abbesse*, mais la servante pauvre du Dieu pauvre. Je n'admets ici que des religieuses détachées ou privées des biens d'ici-bas ; en y entrant, elles oublient s'il est des différences dues à l'or ou au rang : je suis leur mère, elles deviennent mes enfants ; les égards qu'elles m'accordent sont des hommages rendus à Dieu, qui m'a mis à leur tête, sans me rendre supérieure à elles. Oh ! combien nous avons ici de saintes âmes, devant lesquelles je rentre dans la poussière de mon néant ! Que de vertus ! quelle humilité ! Voilà, ma fille, la seule distinction réelle ; les autres ne sont qu'une chimère, nécessaire à l'ordre social, mais hélas ! bien funestes pour l'ordre moral, par l'enivrement qu'elles causent à l'homme ambitieux et vain.

« — Ainsi, ma mère, pas un regret n'est venu troubler votre asile? — Un regret, ma fille! un regret! ah! demandez-moi plutôt si mon âme a suffi à l'excès de ma reconnaissance et de mon bonheur. Qu'avais-je fait à Dieu pour être soustraite à cette mer orageuse que vous appelez le monde? Dès mon printemps, je trouvai le port dans cette retraite, et n'eus plus d'autres relations avec le siècle que les lettres de mes anciens amis. Et, qui le croirait! ces lettres ne m'offraient toutes que l'expression de la douleur, reproduite sous mille formes différentes; et c'est moi, moi en qui le monde voyait une malheureuse victime, qui étais obligée de consoler ces pauvres heureux du siècle! Mais j'oublie que vous devez être lasse; adieu, ma fille, demain nous nous reverrons. » Au bruit de la sonnette de l'abbesse, la sœur Marthe accourut, de ce pas léger habituel aux religieuses, et conduisit la marquise dans un fort bel appartement. C'était autrefois celui des abbesses; mais une trop grande somptuosité l'avait fait délaisser par la sainte qui présidait, depuis un demi-siècle, à cette heureuse retraite.

Madame de Melrose se récria beaucoup sur la magnificence de son appartement, et demanda avec instance une cellule ordinaire, mais force

lui fut d'obéir. Une sœur converse vint la servir, et bientôt après, la marquise resta seule. Avant de se livrer au sommeil, elle pria avec un calme, une ferveur extrême, croyant sentir Dieu plus près d'elle : pouvait-il ne pas habiter cet asile de toutes les vertus?

Une cloche l'éveilla dès l'aurore, et sœur Marthe, avant de se rendre à matines, entr'ouvrit doucement la porte, pour voir si madame de Melrose dormait encore. Celle-ci voulut la suivre à l'église; en y entrant, elle fut vivement touchée du spectacle qui se présenta à ses yeux : l'abbesse, assise dans son fauteuil, y arrivait, portée par les plus jeunes sœurs; on les voyait heureuses de leur noble fardeau; l'abbesse, humble et reconnaissante, les remerciait par un céleste sourire.

Lorsque les devoirs de la communauté furent remplis, madame de Melrose fit demander à l'abbesse l'heure où elle pourrait causer avec elle : l'abbesse lui fit répondre qu'elle était toujours libre de cinq à sept heures du soir. Exacte au rendez-vous, la marquise arriva, à l'heure indiquée, auprès de son amie; amie de la veille! et cependant, c'était une amie vraie. Lorsque c'est Dieu qui unit les âmes, elles s'entendent sans

s'être vues, et leur première rencontre est comme la réunion subite d'anciens amis, dont une longue séparation n'a fait que resserrer les liens.

La cellule de l'abbesse, toute modeste qu'elle était, offrait une grande beauté; on y jouissait d'une vue magnifique, particulièrement sur le balcon, qui donnait sur la campagne et les jardins; il dominait au loin un vaste panorama : ce balcon, soutenu par des pilastres gothiques de forme élégante, dans lesquels une vigne vierge entrelaçait son éternelle verdure, était assez large pour contenir plusieurs siéges; l'abbesse et la marquise s'y plaçaient ordinairement: ce lieu, où la nature parlait de Dieu, avec tant de majesté, et qui semblait resplendissant de sa présence, devint l'asile de l'amitié et de la confiance. Les âmes qui venaient y déposer leurs secrets ne redoutaient rien du souverain juge; aussi fixaient-elles sur le ciel ce regard qui implore la miséricorde, en disant : *Je l'espère.* C'est là que commencèrent les soirées où la marquise redit les événements de sa vie : combien ils contrastaient avec le calme qui l'entourait alors !

PREMIÈRE SOIRÉE.

—

> Je repasserai devant vous, Seigneur, toutes les années de ma vie, dans l'amertume de mon âme.
>
> ISAÏE, 38.

« — Eh ! bien, ma fille, comment trouvez-vous mon salon?

« — Il efface en beauté ce que l'art a de plus ravissant. Pourquoi ma vie ne s'est-elle pas écoulée dans la contemplation des merveilles de la nature? j'aurais été et plus heureuse et meilleure.

« — Meilleure, je n'en sais rien : le monde est une école terrible, mais salutaire pour qui sait ne pas céder au torrent.

« — Comment y résister, lorsqu'on est mariée à quinze ans?

— « Et à un homme comme mon pauvre cousin. Je puis vous en parler franchement; je l'ai connu si jeune, et si bien! Ne craignez pas de me confier les peines qu'une semblable union a dû vous causer : vous ne m'apprendrez rien que je ne sache. Son père avait demandé ma main avant qu'on connût ma vocation pour la vie religieuse : grâce à la bonté du Ciel, mon cœur avait déjà choisi l'époux qu'il est si doux d'aimer. Et sa mère, bon Dieu! quelle femme absolue! elle prend pour les effets d'une âme trop tendre l'irritation que son caractère indomptable éprouve à la moindre contrariété : je l'ai mille fois entendue se plaindre de la trop grande sensibilité d'un cœur, le plus sec qui fut jamais. Pauvre femme! le temps et la bonté de Dieu auront, je l'espère, amolli ce diamant, alors si brillant à l'extérieur, mais si cruellement dur au fond.

« — J'oserai donc, ma mère, vous parler avec une confiance entière de ces êtres dont je dois respecter la mémoire; de cet époux, que j'aimai d'abord, et que je cessai d'aimer......

« — Lorsque vous avez connu ce caractère, si vain, n'est-ce pas? si froid, si boursouflé des

riens du monde, et si vide de toutes vertus réelles?

« — Ayant quitté le monde si jeune, comment avez-vous pu connaître le marquis à ce point?

« — M. de Melrose a employé plus d'une fois, depuis ma retraite, le faible crédit que j'avais conservé sur des gens puissants à la cour; je l'ai servi par devoir de parenté et jamais par goût: j'eus ainsi l'occasion d'approfondir ses habitudes, son caractère. Mais de grâce, ma fille, racontez-moi votre histoire; vos lettres m'ont seulement fait entrevoir que vous étiez malheureuse; cette triste connaissance afflige un cœur qui vole vers vous, mais elle ne lui suffit pas : il lui faut savoir toutes les particularités de votre vie. Ma tendresse versera sur chacune d'elles une larme de compassion, et distillera dans votre âme le baume salutaire d'une pieuse sympathie.

« — Oh! ma mère, quelles paroles frappent mon oreille! Est-ce bien moi que l'on aime, que l'on plaint? Ma vie entière ne suffira pas à vous en témoigner ma reconnaissance. Quoi! vous m'aimerez? vous voudrez descendre et reposer dans une âme bouleversée, brisée par le chagrin? Mes soupirs...

« — Ne me lasseront jamais, ma fille ; les épines sont, pour les chrétiens, des perles précieuses qu'ils recueillent avec vénération. Dieu en sème la vie de celui qu'il veut sauver du péril, ou ramener de ses égarements. Allons, parlez, ma chère enfant, tout mon cœur vous écoute.

Encouragée par tant de bonté, la marquise s'exprima ainsi :

« — J'étais orpheline depuis longtemps lorsque M. de Melrose me demanda en mariage. J'avais quinze ans, j'étais riche, on me trouvait jolie, il n'en fallait pas plus pour fixer le choix du marquis.

Rien n'était choquant dans cette union, quoiqu'il eût vingt ans de plus que moi ; car la beauté de ses traits, la noblesse et la perfection de sa taille, le rajeunissaient, et ne permettaient pas à l'œil de remarquer cette grande disproportion d'âge. La réflexion eût pu la faire craindre ; on n'y pensa pas.

Je sortis du couvent pour me marier. Dois-je vous l'avouer ? le luxe qui m'entourait, ma présentation à la cour, les succès que j'y obtins, les bontés particulières de MADAME et les adorations de mon mari, le terme n'est pas trop fort, tout contribua à me faire tourner la tête. Je jouais aux

grandeurs, à la représentation, comme on joue à la poupée : toutefois un sentiment fort au-dessus de mon âge dominait mes inclinations, l'amour de la célébrité. Oui, la célébrité me paraissait le seul bien désirable, et je n'eusse pas craint de l'acheter par les sacrifices les plus pénibles.

M. de Melrose m'ayant dit souvent qu'une simple étourderie pourrait compromettre ma réputation pour jamais, je veillais sur toutes mes démarches avec un soin, un scrupule, qu'on prit pour de la vertu : hélas ! la source de ce bien était empoisonnée ; l'orgueil seul me servait de guide.

Cet orgueil me rendit fort agréable au marquis, car c'était son défaut dominant : aussi me confiait-il ses projets d'élévation. Son ambition prétendait à tout pour lui-même, à tout pour moi, à tout pour le fils qui n'était pas encore né, et qu'il attendait avec impatience.

Au bout d'un an, j'accouchai d'un garçon : la tendresse de M. de Melrose parut s'en accroître : hélas ! j'y croyais à cette tendresse, je la payais de toute la mienne, et jamais il ne me vint à l'idée de penser qu'il n'aimait en moi que ce que le souffle d'un matin fait disparaître si vite. L'expérience vint me l'apprendre, et, à dix-huit ans, je

fus désabusée, j'étais malheureuse. Songez, ma mère, ce que c'est que d'être à dix-huit ans désabusée, et du bonheur présent et du bonheur à venir. Dieu! quel affreuse lumière! c'est l'éclair, qui déchire la nue dans une nuit obscure, et qui découvre à vos pieds le précipice où vous allez tomber.

Je devins encore mère d'une fille que M. de Melrose sembla accueillir avec la même tendresse. Elle était née à peine, et déjà il formait des projets ambitieux pour son établissement.

Après mes couches, je fus atteinte de la petite vérole, et de l'espèce la plus maligne. Séquestrée dans ma chambre, je luttai seule contre la mort : le marquis ne vint ni me soigner, ni me consoler; on avait éloigné mes enfants; leur grand'mère qui s'en chargea, commença dès-lors à prendre sur eux un ascendant qui empoisonna le reste de ma vie. M. de Melrose m'écrivait de temps en temps; dans ses billets, il exprimait un grand désespoir, une vive tendresse, et se montrait désolé d'être forcé d'obéir aux ordres de sa mère, et de ne pouvoir arriver jusqu'à moi. Je voulus le croire; un simple doute m'eût tuée; et cependant, une mélancolie vague s'empara de mon âme, et ajouta beaucoup aux tourments de l'absence. Je ne re-

vins à la vie que par un miracle du ciel : plus tard je le regrettai, je n'aurais pas connu le malheur ; croyant alors à la tendresse, à la vertu, aux regrets ; oui, j'aurais voulu que la mort...

« — Que dites-vous, ma chère? interrompit l'abbesse : regretter de n'être pas morte! Mais étiez-vous digne de paraître devant Dieu ? qu'aviez-vous fait pour lui ? Vos vertus étaient toutes humaines, et quoiqu'innocente et pure aux yeux du monde, n'eussiez-vous pas été bien étrangère au maître souverain qui allait vous juger? O ma fille ! combien de panégyriques accompagnent souvent au tombeau des êtres que le monde appelle *angéliques,* mais qui n'ont eu que des qualités terrestres, et pas une vertu pour le ciel ! Dieu n'accepte que les sacrifices offerts en son nom ; et les hommes, à qui sacrifient-ils? à qui désirent-ils plaire? à des idoles de chair et de sang, semblables à eux. Mais pardon, ma fille ; ce regret fut celui de vos dix-huit ans ; depuis, vous avez compris que la vertu n'est pas une chose négative, et que ne point faire le mal ne suffit pas.

« — Oui, je le sens à présent, mais je fus encore longtemps dans l'erreur commune ; et si j'étais morte alors, je frémis en me le rappelant, c'eût été avec une entière sécurité. Mon éducation n'a-

vait point été raisonnée; je croyais sans conviction, je savais beaucoup de prières et ne savais point prier. En un mot, ma piété n'était qu'extérieure; aussi n'avait-elle ni éclairé mon esprit, ni agrandi mon âme.

Que devins-je donc, lorsque je fus tout à coup précipitée du trône où l'amour, la fortune, et surtout les illusions m'avaient élevée à mes propres yeux? Ces illusions étaient évanouies, et j'ignorais qu'une réalité consolante pouvait les remplacer.

J'arrive au moment où, heureuse encore, j'étais palpitante d'émotion et de joie, à la pensée qu'enfin ma convalescence allait me rendre mon mari. Je créais, pour les lui prêter, les assurances les plus vives de sa tendresse, des angoisses qu'il avait souffertes, du bonheur de me voir rendue à la vie; et mes larmes coulaient, à ces rêves délicieux de ma jeune imagination. Tout à coup, j'entends les portes s'ouvrir; je reconnais les pas du marquis : hors de moi, je fais un effort pour voler au-devant de lui; mes pas chancelants ne répondent pas à mon impatience, et M. de Melrose a le temps de me voir et de juger de l'effroyable changement qui s'était opéré en moi. Il fait un cri, recule d'horreur; et moi, faible créature,

sans expérience, et moi, pauvre abusée, j'appelle sensibilité, tendresse, ce qui n'était que regrets de la vanité et désenchantement de l'orgueil.

Mon erreur ne fut pas longue : le marquis cherche à se rendre maître de sa première émotion, et s'approchant de moi, il évite ma main qui cherche la sienne, et me félicite, en phrases apprêtées, sur mon heureuse convalescence. Puis il ajoute, d'un ton qu'il veut rendre léger : « — Ma chère Onésie s'est-elle regardée au miroir ! — Une seule fois, il y a huit jours, et je me trouvai si laide, que, de dépit, je cassai la glace ; et depuis ce temps, mes femmes me coiffent sans que je sois tentée de me regarder ; elles m'assurent que les marques diminuent, que la rougeur seule me change encore, mais que, cette rougeur une fois passée, il ne restera pas de traces de ma maladie. — Vous croyez à leur prédiction? — N'y croyez-vous pas vous-même? — Oh ! oui, sans doute, et je veux vous proposer, pour en hâter l'effet, d'aller passer l'été à Valmore. — Oh ! c'est charmant ; quand partons-nous? dès demain, je suis prête à vous suivre, si vous l'ordonnez. — Demain?... mais non..., il faudrait...; demain, une importante affaire me retient... Mais, tenez, partez d'a-

bord seule. — Seule? après une séparation d'un mois? seule, au moment où je vous retrouve? — Eh! ma chère, voilà du roman! j'irai vous joindre aussitôt que je le pourrai : allons, Onésie, soyez sage; nous ne sommes pas mariés d'hier. — Je le croyais, répondis-je d'une voix éteinte. Et des pleurs inondèrent mon visage.

— Je vous supposais en pleine convalescence, ma chère; vos larmes indiquent encore beaucoup de faiblesse, des vapeurs : la campagne vous est tout à fait nécessaire; vous le sentez vous-même, je parie. — Je sens que loin de vous je serai très malheureuse. — Valmore n'est qu'à quinze lieues, je puis vous aller voir souvent. — Souvent! Ainsi, ce ne serait qu'en courant que je vous verrais, et cela pendant quatre ou cinq mois, car l'été ne fait que commencer. — Les étés passent si vite! reprit le marquis avec ironie, et en arrêtant son regard sur moi.

Oh! que ce mot, cette allusion, ce regard renfermaient de barbarie! Le trait entra profondément dans mon âme, et à l'abattement d'un premier chagrin, il fit succéder une vive indignation. Mes yeux aussi s'arrêtèrent sur les yeux du marquis, et je dis d'un ton ferme : « — Oui, les étés passent vite; mais j'espère recueillir dans mon

automne des fruits mûris par la sagesse et l'expérience. Je partirai dans peu de temps, aussitôt du moins que mes forces le permettront. J'irai auparavant prendre congé de MADAME. — Ciel ! s'écria le marquis avec un véritable effroi ; vous montrer à la cour ! vous, Onésie, dans l'état où vous êtes ? je ne le souffrirai jamais. — Ma reconnaissance pour son Altesse....

— Ne m'en parlez point, reprit-il avec une sorte d'emportement ; j'aimerais mieux vous voir morte qu'exposée aux railleries de toute la cour. — Est-ce qu'on y raille les malheureux ? — Oui, le malheur y tient du ridicule ; il est intolérable. La tristesse, le chagrin, ont quelque chose de si odieux, que je me cacherais, je crois, si j'avais la migraine. On n'y avoue que les blessures reçues à la guerre ; la gloire les entoure de sa magique puissance. »

Puis, se radoucissant avec effort, il m'engagea à me soigner et à donner mes ordres pour un prompt départ, comme je venais de le lui promettre. « — Adieu, mon enfant, continua-t-il, je crains de vous avoir trop fait parler. » Et il partit.

Mon enfant ! je ne suis donc plus sa femme, son amie ? « Tout est fini, me dis-je... » Oui, tout

était fini, et le bandeau qu'un moment venait d'arracher de mes yeux ne put jamais s'y replacer; quelques courtes jouissances m'apparurent encore, elles n'eurent plus le pouvoir de me faire illusion.

Dès que le marquis m'eut quittée, je courus à ma glace, et il m'échappa un cri d'horreur; la douleur et mes larmes avaient bouleversé ma figure, au point de me rendre méconnaissable. Je compris l'étonnement du marquis; mais je ne pus excuser la froideur qui l'avait causé, ni la rigueur de cet anathème lancé contre le malheur, en présence du malheur même. Il m'arrachait jusqu'à la dernière ressource qu'implore la souffrance, la plainte qu'on lui permet d'exhaler, la pitié qu'elle inspire. « Oh! me disais-je, s'il eût été à ma place, s'il eût été malade, si de longues souffrances l'eussent défiguré, combien ma tendresse s'en serait accrue! avec quelle adresse j'aurais cherché à lui dérober l'impression pénible que j'en eusse ressentie? Que ne lui aurais-je pas dit pour qu'il se fît illusion à lui-même? Et lui qui n'est plus jeune, dont la raison devrait encourager la mienne, dont la tendresse devrait me dédommager de tout ce que j'ai souffert, c'est lui qui enfonce le trait qui m'avait à peine effleurée; c'est lui qui vient m'ap-

prendre que la beauté est le seul mérite d'une femme! Avec quelle cruauté il me punit d'un tort involontaire! »

Dans la première jeunesse, lorsque l'âme n'a pas été accoutumée à demander à Dieu d'essuyer nos larmes, d'écouter nos gémissements, on s'écrie dans la douleur : « A qui confierai-je ma peine? » Hélas! j'étais seule, abandonnée, sans un être qui m'aimât.

Qu'il est affreux, le chagrin que la religion ne console pas! qu'il est désolant de se sentir déshérité de la terre, lorsqu'on oublie qu'on est héritier du Ciel!

J'étais née fière et d'un caractère aussi ferme que tendre; je me décidai à ne pas attendre un nouveau congé. Je sonne, je donne des ordres, mes chevaux sont mis, et trois heures après mon entrevue, j'étais sur le chemin de Valmore, décidée à prendre la poste au premier relai, pour arriver le plus tôt possible au lieu d'exil.

Je laissai à Paris Augustine, femme intelligente, chargée du soin de tout régler, de faire mes paquets, et de venir me joindre à Valmore. Je lui avais donné l'ordre de remettre, deux heures après mon départ, ce billet au marquis.

« Je vous obéis, et malgré ma faiblesse, cette

« nuit même me verra à Valmore. Je ne vous « presse plus de venir m'y joindre; je ne suis « heureuse que de votre bonheur, et votre bon- « heur n'est plus aux lieux qu'habite la pauvre « ONÉSIE. »

Ma fierté fut satisfaite de ce billet; la raison l'eût désavoué. Je disais au marquis qu'il avait eu un tort avec moi, que j'en étais profondément blessée; et le marquis était de ces esprits étroits qui s'irritent des fautes qu'ils ont eux-mêmes commises; leur orgueil ne peut en supporter la pensée, et va jusqu'à leur faire haïr l'objet qui fut l'occasion ou le témoin de leur faiblesse. Mon inexpérience m'empêcha de sentir cette nuance, et j'achevai ainsi, par mon caractère, d'aliéner un cœur que ma laideur avait rebuté.

La cloche qui sonnait appelait les religieuses au chœur; l'abbesse demanda à madame de Melrose de les lui présenter. La marquise les accueillit avec les grâces d'une femme du grand monde, mais avec cette humilité sincère, qui établit une si grande différence entre ce que le monde appelle vertu, et cette autre vertu que perfectionnent la solitude du cloître et une vie entière consacrée au Seigneur.

SECONDE SOIRÉE.

> Mes jours se sont écoulés plus vite qu'un courrier ; ils ont fui et je n'ai pas connu le bonheur.
>
> Job, IX, 25.

L'abbesse ayant témoigné le désir d'apprendre la suite de l'histoire de la marquise, elle reprit son récit en ces termes :

« A l'âge où l'on commence la vie, je sentis que la mienne était flétrie pour toujours. Douée de la triste faculté de pénétrer les caractères, je commençai dès lors à en étudier les nuances. J'osai, ce fut une témérité sans doute, approfondir celui du marquis, et je crus y démêler beaucoup de petitesse sous l'apparence d'une grande élévation

de sentiments ; le chagrin que j'en ressentis fut tempéré par le coupable plaisir de me rehausser dans ma propre opinion, à mesure que s'affaiblissait l'idée que je m'étais jusqu'alors formée de mon mari. A quel excès l'orgueil ne nous subjugue-t-il pas ! j'offrais à cette vaine idole jusqu'à mon bonheur, et je souriais à des fers que je me croyais capable de porter avec dignité. Voilà, Madame, le mal que le monde nous fait ; il crée un fantôme de gloire qu'il idolâtre, et les sentiments de la nature pâlissent devant lui. Oui, l'amour conjugal s'éteignit dans les transports de mon ressentiment ; mes enfants même, oh ! que j'ai bien expié ce crime ! mes enfants ! ils m'étaient chers, mais ils n'étaient pas encore tout pour moi.

J'ignorais alors ce sentiment si vif, si profondément enraciné dans notre âme ; ce sentiment, le seul sans exception, qui efface entièrement le *moi* qui tyrannise l'homme ; ce sentiment qui nous transforme dans d'autres nous-mêmes, et qui ne nous laisse qu'une unique pensée personnelle, pensée qui nous dit sans cesse : « Que puis-je faire encore pour mes enfants ? »

Mais comment m'étonnerais-je de cette presque indifférence maternelle ? n'étais-je pas aussi froide pour Dieu ? Froide n'est pas assez dire ; j'étai

morte pour lui ; et dans mon fol orgueil, je croyais que la raison me suffirait pour faire tête à l'orage. Mon ambition dédaignait, ou du moins regardait comme d'une importance bien secondaire les dignités et l'opulence ; je voulais être quelque chose par mon caractère, mon esprit, mes sentiments ; et je ne voyais pas que ces sentiments, ce caractère élevé, n'étaient autre chose que les prestiges de l'orgueil.

Être admirée était l'unique but où je visais : hélas ! je fus admirée ; Dieu, pour me punir, m'écrasa de louanges et d'honneurs. J'appris des honneurs et des louanges, qu'il ne leur est pas donné d'étouffer le ver qui ronge le cœur du superbe, ni d'écarter une seule épine des fleurs mensongères qui le séduisent.

J'étais révoltée contre l'amour-propre du marquis, qui ne voyait de félicité que dans les dignités, la fortune et les honneurs ! et je caressais le mien, qui, pour viser à un but plus élevé, n'en était pas moins misérable dans son principe.

Je fus un mois entier sans voir monsieur de Melrose ; il envoya deux ou trois fois Lambert, son valet de chambre, s'informer de mes nouvelles. Lambert était un homme rusé, rampant et ayant trop d'esprit pour laisser pénétrer qu'il en eût au-

tant. Une feinte bonhomie, une respectueuse admiration pour son maître, un zèle infatigable l'avaient rendu nécessaire au marquis, dont le caractère inflexible avec tous suivait, sans s'en douter, les impulsions qu'il recevait d'un subalterne, espion adroit, narrateur infidèle, ennemi dangereux. Monsieur de Melrose croyait en l'écoutant apprendre beaucoup de secrets que la *niaiserie* d'un valet découvrait par hasard, et révélait sans malice. Lambert ne faisait rien par hasard, et le récit dont il amusait le marquis, il l'avait arrangé d'avance pour se rendre agréable et nécessaire, ou pour flatter les sentiments et les dispositions de son maître.

Tel est l'homme qui vint, non pour savoir si j'étais bien portante, mais pour rendre compte de ma figure, et pour épier mon air, mes actions et mes pensées. J'affectai une grande sérénité, et ne témoignai aucun désir, ni de retourner auprès du marquis, ni de le voir à Valmore; je fus tout ce qu'il fallait être pour piquer au vif l'amour-propre de mon mari. Il me fit payer chèrement une si fâcheuse imprudence.

Le courage que l'on puise dans sa fierté est une contre-épreuve bien pâle du vrai courage; on peut feindre du calme, Dieu seul peut le donner. J'en

fis moi-même l'épreuve; sous un air serein, je cachais une âme profondément triste, et une misanthropie précoce avait désenchanté la vie pour moi. Je méprisais les hommes, et j'ambitionnais leurs suffrages; quelle pitoyable contradiction!

Un jour que je me livrais à ces pensées, je vis entrer dans ma chambre monsieur de Melrose, dont rien ne m'avait annoncé l'arrivée. Il vint à moi, non avec l'empressement de la tendresse, mais avec toutes les grâces d'un courtisan, grâces qu'il possédait au plus haut degré. Malgré mes prétentions à l'art du physionomiste, je ne pus démêler ce que me voulait le sourire bienveillant d'un homme qui ne m'aimait plus, et que j'avais offensé par mon silence. Le mot de l'énigme me fut bientôt connu : « Je vous apporte une grande nouvelle, ma chère Onésie, me dit-il; le Roi vous a nommée pour accompagner Madame, pendant les cérémonies de son mariage. Cette distinction vous paraît sans doute ainsi qu'à moi une faveur immense. »

Je ne pus m'empêcher de sourire, et je me dis intérieurement que le Roi venait, sans y penser, de rétablir, sinon le bonheur, au moins la paix dans mon ménage. A défaut d'autre sympathie, nous

avions celle de l'ambition, pauvre ressource pour des époux !

Une chose contribua aussi à me faire trouver grâce aux yeux du marquis. Les traces de ma petite-vérole étaient à peine sensibles, et tout faisait préjuger que l'automne me verrait entièrement délivrée de ce qui m'en restait encore : c'était heureusement l'époque fixée pour le mariage de la princesse. Le marquis m'en parla avec enthousiasme, et me recommanda surtout de rêver dès à présent, et *toujours,* à ma parure. Hélas ! la recommandation était superflue : déjà ma pauvre tête était pleine de diamants, de riches étoffes, et si le marquis eût pu lire dans ma pensée, il se serait cru ruiné et m'aurait crié vivement : « Arrêtez-vous, arrêtez-vous ! » Ma gravité habituelle lui persuadait que j'étais raisonnable : je l'étais pour la forme ; mais au fond, je n'avais toujours que mes dix-huit ans.

Le marquis passa deux jours avec moi, et nous fûmes ensemble comme des gens de bonne compagnie, qui se traitent avec des égards mutuels. Pas un mot du passé, pas un reproche ; hélas ! pas un souvenir, même en apparence, de ce tant doux passé, où j'avais cru au bonheur d'être aimée. Un vent funeste avait soufflé sur une fraîcheur prin-

tanière, et la perte de mes agréments, en me révélant le cœur froid et égoïste de mon mari, avait été un coup de foudre pour moi, une faute déclarée pour lui. Il sentait qu'il s'était démasqué, et que ni lui, ni moi ne pouvions revenir à des sentiments qui évidemment n'avaient été de son côté qu'une flamme passagère.

Il fut convenu que je ne retournerais à Paris qu'à la fin du mois d'août. A mon arrivée, je me trouvai jetée dans un tourbillon de monde, d'emplètes et de fêtes, dont je fus enchantée, étonnée et fatiguée à l'excès. En réfléchissant depuis à cette époque brillante, où les prestiges de l'art, où toutes les somptuosités de la grandeur s'unissaient à la jeunesse pour m'enivrer, je me suis demandé : « Étais-je heureuse alors? heureuse comme le doit entendre une créature raisonnable? heureuse par l'esprit et le cœur? Non, non, mille fois non. » Si l'on détache de ces chaînes brillantes, auxquelles on se vouait avec tant de charme, le sentiment de l'ambition et de la vanité satisfaite, on n'en ressent plus que la pesanteur, et il ne reste dans la tête qu'un bruit confus qui assourdit, et dans le cœur, un froid mortel qui le glace.

Je n'abuserai pas de votre patience, Madame,

en vous détaillant les réjouissances du mariage ; elles durèrent un mois. La princesse daigna me distinguer au milieu de la foule, et son époux, dans l'intention de lui plaire, prodigua à monsieur de Melrose mille marques de bienveillance.

Une fort belle ambassade, à laquelle fut nommé le marquis, devint la suite de cette faveur, et le commencement de la leçon sévère que me ménageait la Providence. J'appris subitement cette nouvelle par le marquis lui-même ; il se précipita dans ma chambre, ivre de joie, m'embrassant mille fois, me saluant du nom de madame l'ambassadrice, et détruisant à mes yeux la grandeur du bienfait, par la joie petite et exagérée qu'elle inspirait à un homme de quarante ans.

Lorsque j'eus pu comprendre ce dont il était question, je jetai involontairement de la glace sur cette imagination enflammée par les ravissements de l'ambition. « — Quoi ! m'écriai-je, vous êtes nommé ambassadeur ? — Oui, ma chère, et j'obtiens la plus belle des ambassades, celle de Vienne. — C'est aussi la plns difficile et la plus délicate ; je suis véritablement effrayée pour vous. — Pourquoi ? dit le marquis stupéfait. — Une dignité aussi éminente, un poste aussi redoutable, n'exigent-ils pas des études préliminaires, une

expérience.... — Que je n'ai pas, à votre avis?... Ah! continua monsieur de Melrose avec une fureur frénétique, j'ai donc enfin lu dans votre cœur; j'ai donc enfin la conviction du mépris dont vous m'honorez! oui, dont vous m'honorez; car je serais confus, désespéré de plaire à un esprit aussi étroit, aussi bas que le vôtre. . Mépriser les faveurs de son roi, préférer l'obscurité à la haute fortune où sa bonté m'appelle; dédaigner un avenir qui mettra mes enfants en mesure de prétendre à tout, voilà les fruits de l'éducation mesquine et niaise que vous avez reçue dans le cloître. Eh bien! retournez dans cette retraite chérie; mais non, c'est un éclat qui me serait funeste; la princesse vous aime. Désormais, condamné à vous garder avec moi, je verrai en vous une ombre maudite, cherchant sans cesse à obscurcir l'auréole de gloire qui entourera ma tête. Pour me venger de cette dure nécessité, je dois vous apprendre que la femme qui ne sait pas jouir de ma grandeur, qui abaisse dans son faux jugement celui que le roi honore de son estime, cesse, dès ce moment, d'être la femme de mon choix, l'amie de mon cœur, la mère de mes enfants. Oui, mes enfants; élevés loin de vous, ils ne puiseront pas dans vos discours des impres-

sions fâcheuses pour leur père, et la bassesse de sentiments qui est votre partage. »

Il sortit à ces mots, dans une colère impossible à dépeindre; et moi, éperdue, j'oubliai ce qui était arrivé, ce qu'il m'avait dit de cruel, d'injurieux; je n'entendais que ces mots : « Vous serez séparée de vos enfants. »

Je me jetai à genoux en criant : « Mes enfants, mes enfants! » je tendis des mains suppliantes, je me traînai jusqu'à la porte : le marquis s'y arrêta un moment, me regarda avec un dédaigneux sourire, et disparut aussitôt.

Oh! pourquoi ne fut-il donné qu'à la douleur de faire briller à mes yeux cette flamme pénétrante de l'amour maternel? Au sein de la prospérité, je m'occupais à peine de mes enfants; tremblant à la seule pensée d'en être séparée, je connus qu'ils étaient mon bien le plus cher, un autre *moi* sans lequel je ne pouvais vivre, un trésor inestimable, que Dieu m'avait donné, et qu'il reprenait dans sa juste colère.

Un affreux soupçon se fit jour dans mon esprit; je tremblai que le marquis n'eût déjà fait enlever ces êtres que la crainte de les perdre me rendait si chers. Je vole à leur chambre, en criant : Norbert! Élisabeth? et deux petites têtes

charmantes sortant de leur berceau, me répondent : « Maman, maman! » Je les pris tous les deux dans mes bras, et revins dans ma chambre en courant; je les couchai sur un canapé, et à genoux devant eux, je les arrosai de mes larmes, je les couvris de mes baisers. Oui, pour la première fois j'étais mère; oui, pour la première fois je connus ces jouissances si pures, ces déchirements si poignants, et ce courage indomptable qui m'eût fait défendre mes enfants contre une armée entière.

Épouvantés par mes cris, ces chers enfants se mirent à pleurer, et leur frayeur me rendit à moi-même; je cherchai à me calmer, pour les calmer à mon tour. J'aurais craint que leur bonne fût témoin de cette scène étrange; elle n'en avait rien perdu; je ne l'avais pas aperçue, tant le trouble de mon âme m'aveuglait! mais elle avait tout vu, m'avait suivie, et muette de surprise, elle était demeurée immobile à la porte. Mes enfants l'appelèrent, lui tendirent leurs petits bras, et j'eus la douleur, hélas! sans doute trop méritée, de ne les voir tranquilles que lorsqu'elle fut auprès d'eux. « — Rose, lui dis-je, faites descendre votre lit et les deux berceaux; vous coucherez dans mon cabinet. »

Elle allait m'obéir, lorque la voix du marquis lui cria : « Je vous lé défends, sortez. » Rose se retira plus morte que vive, et moi, j'eus toutes les peines du monde à contenir mon indignation. Je me tus ; un mot aurait amené un déluge de reproches devenus inutiles. Les reproches ne sont profitables que lorsqu'un cœur ami les adresse à un cœur qui sait sentir, comprendre et réparer.

« Il faut que vous alliez ce soir chez la reine, me dit monsieur de Melrose, qui était rentré subitement, ma nomination n'est pas publique encore, mais elle est assez certaine pour que vous fassiez vos remercîments au roi. J'ose attendre de votre *condescendance* que vous ne direz pas à Sa Majesté qu'elle a fait un choix indigne d'elle; je compte sur votre *rare prudence* : souvenez-vous, de plus, que je ne veux plus voir une larme, ni entendre un soupir. »

Il fallut obéir. J'allai donc à la cour, et il me fut facile de voir que la nouvelle de la nomination y avait transpiré. On était si poli en me parlant, on me regardait de loin avec tant de malice, en chuchotant tout bas ; on faisait des gestes d'étonnement tellement significatifs, que je vis combien notre *bonheur* faisait d'envieux et de jaloux.

Trois semaines après le jour fatal, je partis, laissant mes enfants aux soins de leur grand'mère, qui habitait constamment Auteuil, et je me trouvai bientôt à trois cents lieues des seuls êtres qui me fussent chers, et avec un homme que je ne pouvais ni estimer, ni aimer, et qui me traitait avec le plus souverain mépris, lorsque nous étions sans témoins.

Personne ne se fût douté de la désunion qui existait dans mon triste ménage. Le marquis était parfait pour moi dans le monde, et tandis que mon cœur se brisait à cette déchirante pensée, *je ne suis aimée de personne*, je voyais des femmes, trompées par la conduite de monsieur de Melrose, envier mon bonheur et citer le marquis comme le modèle des époux. Voilà donc les jugements du monde! les apparences lui fascinent les yeux, sa frivolité s'épouvanterait d'étudier et d'approfondir rien. »

TROISIÈME SOIRÉE.

> O homme! d'où vient que ton cœur est plein de vanité? Pourquoi la présomption de tes pensées se peint-elle jusque dans l'insolence de tes regards?
>
> JOB, XV, 12.

Pour ne pas interrompre l'histoire de la marquise de Melrose, nous cesserons de faire part au lecteur des réflexions de l'abbesse au commencement de chaque soirée, et nous entrerons immédiatement en matière.

«—Notre réception à la cour de Vienne fut tout ce qu'on peut imaginer de plus brillant, tout ce que l'amour-propre pouvait désirer de plus flatteur. Les avantages extérieurs du marquis, sa facilité à s'exprimer, une physionomie impo-

sante et gracieuse tout à la fois, prévenaient en sa faveur. J'ai vu les diplomates les plus habiles être subjugués par les dons que la nature avait prodigués au marquis, et j'ai souri plus d'une fois, en voyant le mérite éminent témoigner une sorte de déférence pour le mérite *en superficie* de M. de Melrose. Que le vulgaire se laisse prendre par les yeux, rien de plus commun et de plus facile à concevoir; mais que ce prestige s'étende jusque sur le jugement d'êtres profonds et éclairés, voilà ce qui confond. Au reste, ces derniers ne demeurèrent pas longtemps sous cette influence, et le pauvre ambassadeur français en fit bientôt la dure expérience. Moins heureux et moins habile au travail du cabinet que dans les conversations de salon, le marquis vit sa réputation gigantesque s'évaporer en moins d'un an; les diplomates étrangers en rirent entr'eux, et le cabinet de Versailles, fort mécontent, envoya des notes où l'on relevait des fautes graves.

J'ignorais ces détails; toutefois, je n'en étais pas à m'apercevoir de la diminution du crédit de M. de Melrose. Il se le dissimula longtemps: lorsque la triste conviction parvint à arracher le bandeau de l'amour-propre, son caractère se rembrunit, et il se montra si absolu, si tyranni-

que, que tout le monde tremblait devant lui. Il n'était aimable que dans la prospérité : une nouvelle faveur s'accordait-elle aux vœux de son insatiable ambition, sa joie rejaillissait sur tout ce qui l'entourait; parfois même il tombait sur moi, pauvre délaissée, quelques étincelles de sa gloire et de sa bonne humeur. Il ressemblait à ces fous qui, dans leur accès de joie, veulent que tout le monde soit aussi content qu'eux. En revanche, le malheur rendait le marquis atrabilaire; son âme se hérissait contre la douleur, et ce qui assoupit ordinairement l'homme sous la main de la Providence, l'irritait à l'excès.

Cet arbitre des intérêts d'une grande nation était, dans son intérieur, d'une petitesse de caractère qui me faisait rougir de honte : une bagatelle excitait sa fureur. Aussi, ne saurais-je dire ce que j'ai souffert, la dernière année que nous passâmes à Vienne. Le contraste de mes désolations domestiques avec les plaisirs auxquels j'étais condamnée à prendre part, me causait une mélancolie si profonde, que je ne puis comprendre aujourd'hui, comment j'avais la force de sourire, et assez de présence d'esprit pour causer. Quelquefois, il me semblait que mes cris allaient interrompre une fête, et je demandais au plaisir ce

qu'il y avait de commun entre lui et moi? pourquoi il venait achever d'étourdir par le bruit, celle qui savait trop, hélas! que le bruit n'est pas le bonheur, et que le rire est souvent sur les lèvres, tandis qu'on retient avec peine les larmes amères qui sont prêtes à couler? « Rends-moi mes enfants, disais-je à la gaîté; alors tu pourras t'approcher de moi, alors je serai réconciliée avec la vie. »

C'est ainsi que je dévorais, en secret, des peines si vives et si multipliées. Voulant trouver dans la fierté de mon caractère un remède à mes malheurs, je dédaignais de me plaindre, et montrais le plus grand calme. Cette apparente impassibilité portait la colère du marquis au dernier point, parce qu'il y voyait la preuve de mon mépris pour lui. Les scènes qu'il me fit devinrent si terribles et si fréquentes, que ma santé en fut altérée.

La princesse Charlotte de K** avait daigné prendre pour moi des sentiments si tendres que, malgré la disproportion du rang et de l'âge, elle m'honorait quelquefois de ses visites. Elle ne sut pas plutôt que j'étais malade, qu'elle accourut chez moi, et m'embrassant avec affection : « — Ma chère marquise, me disait-elle, je sais la cause de

votre mal; vieille, j'ai appris à mes dépens à connaître les symptômes du malheur. Quelques indiscrétions de vos gens ont circulé sourdement, et sont venues confirmer les soupçons que j'avais conçus. Vous mourez de chagrin, ajouta-t-elle, en baissant la voix, et aussi d'un peu de fierté. Mon amitié a fait mille fois les premiers pas pour vous engager à m'ouvrir votre cœur; vous n'avez pas voulu croire à ma sincérité, et vous avez dédaigné les consolations qu'il m'eût été si doux de vous offrir. »

Je me défendis longtemps contre les instances de la princesse; vaincue enfin par tant de bonté, « — Oui, je suis malheureuse! » m'écriai-je, en cachant ma figure dans mes mains : ce mot seul fit fondre la glace que la fierté avait amoncelée sur mon cœur; des larmes abondantes me soulagèrent, et je regrettai alors de m'être privée si longtemps de la plus douce consolation. « Les triomphes d'une orgueilleuse philosophie, me dis-je, ne valent pas une larme versée dans le sein de l'amitié. » La digue une fois rompue, mon épanchement n'eut plus de bornes.

Cet aveu, qui ne changeait pas ma position, me déchargea cependant du poids accablant de souffrir seule : il me sembla que j'étais moins à

plaindre, dès qu'une amie sut à quel point je l'étais.

« — Ma chère, dit la bonne princesse, je vois bien le mal, mais où en est le remède? Pas un mot de Dieu, dans ce que vous m'avez dit; et cependant, vous avez bien besoin qu'un Dieu veille sur vous, et sur ces pauvres petits qui sont si loin. Pas un crucifix dans cette alcôve! eh! mon enfant, à qui confiez-vous donc vos peines, dans vos heures d'insomnie? Le jour on est distrait, la nuit personne n'est là, ou peut-être des mercenaires qui nous gardent en dormant. Mais Dieu, ce père si tendre, veille avec nous, souffre avec nous, et c'est de lui seul qu'on entend le mot consolateur. La nuit n'a pas d'ombre qui l'empêche de voir notre détresse, il entend jusqu'à notre silence, et daigne nous parler lors même que nous le négligeons. Chère Onésie, prêtez l'oreille à sa voix, et la douce paix reposera dans votre âme. Adieu, je reviendrai : en attendant je vais vous envoyer le médecin par excellence. »

Une heure après je reçus de la princesse un très beau crucifix : j'en ornai mon alcôve; mais, hélas! je ne savais pas lui parler. Fidèle à quelques froides pratiques de piété, mon âme ne s'était jamais élancée vers la Divinité, jamais elle ne s'é-

tait écriée, dans son angoisse : « Mon Dieu! mon Dieu ! ayez pitié de moi ! »

Cette léthargie de l'esprit tue autant de chrétiens que l'impiété même ; ils végètent d'une vie sans principes, sans avenir, sans espérance, et dorment d'un sommeil paisible, se fiant à la régularité d'une existence, où la morale du monde n'a rien à reprendre, mais où la justice de Dieu ne trouve aucun motif de miséricorde. Hors Dieu, hors ce que nous sommes par lui et par rapport à lui, qu'est-ce que l'homme? une paille légère qui se brise, et disparaît dans un tourbillon de poussière.

Le marquis étant entré dans ma chambre, quelque temps après, s'écria avec sévérité : « — Eh! mon Dieu, Madame, êtes-vous donc à l'agonie ? Quel caprice vous a fait choisir ce lugubre ornement?

« — Je le dois à la bonté de la princesse Charlotte. — De la princesse! de la princesse! serait-elle venue vous voir ? — Oui, et surprise de ne voir autour de moi aucun objet de piété, elle a daigné m'envoyer celui-ci. — C'est un chef-d'œuvre ; plus je le regarde..., d'honneur, un ouvrage de ce mérite peut être placé partout. Vous avez

bien fait : la place est heureusement choisie. La princesse ! quelle excellente femme ! »

Puis se reprenant comme embarrassé de trouver si bien ce qui lui avait paru d'abord si ridicule : « — Oui, excellente femme !... assurément, un esprit fort ordinaire, des idées bizarres ; mais si bonne ! Oui, vous ne pouviez pas vous dispenser de mettre en évidence ce présent : d'ailleurs, je vous le répète, c'est un chef-d'œuvre. »

Hélas ! une main royale donnait à ce crucifix, aux yeux du marquis, un prix qu'il devrait avoir à tous les yeux, fût-il du bois le plus grossier. Au reste je n'avais pas de reproche à lui faire sous ce rapport, et quoique respectant ce signe vénéré, j'étais loin de chercher à ses pieds les consolations qui s'y trouvent.

Ma maladie fut courte. J'étais jeune et forte ; le secret de mes peines m'avait été arraché, elles devenaient plus légères, sans que j'eusse à me reprocher de les avoir confiées. Moins malheureuse, je retrouvai la santé ; Dieu, sans doute, ne voulut pas que je succombasse, et sa providence me réservait d'autres épreuves dont je devais mieux profiter.

J'allai témoigner à la princesse ma profonde reconnaissance pour les bontés dont elle m'avait

comblée, et à partir de ce moment, je passais peu de jours sans avoir avec elle de longs et touchants entretiens. Elle voulut bien me donner quelques détails sur les infortunes dont son mariage avait été suivi.

On savait dans le monde que le prince de K** montrait dans sa conduite et dans son caractère une bizarrerie choquante, une affectation d'originalité qui semblait tenir de la folie; mais ce qu'on ignorait, était la patience héroïque avec laquelle sa malheureuse femme savait supporter ses extravagances continuelles. « — Je l'aimais, me disait-elle, parce que j'ai besoin d'aimer, et parce qu'il était mon mari. J'ai fini par joindre à cet attachement une tendre compassion, ne pouvant douter qu'il fût malheureux.

Les deux dernières années de sa vie furent surtout une époque bien affreuse pour lui; ses forces l'avaient abandonné, et pendant que sa santé, qui avait été jusque là si florissante, dépérissait à vue d'œil, sa raison semblait renaître. La main puissante du Seigneur courbe le front des princes vers la terre, et elle les frappe pour les avertir que l'heure du jugement va sonner. Heureux celui à qui elle accorde les moyens de mettre à profit les

rapides instants qui le séparent encore du redoutable jugement !

Le prince comprit son état, ses yeux se dessillèrent subitement, et il eut, quelques mois avant sa mort, la grandeur d'âme de m'avouer ses torts. « — Oh ! Charlotte, me disait-il, combien je vous ai fait souffrir ! que d'extravagances ! pas un souvenir consolant, pas une bonne action, sur laquelle je puisse reposer ma pensée ! qui intercédera pour moi auprès de ce Dieu que j'ai si indignement offensé? ce sera vous, ma bonne Charlotte, vous, ma douce victime, vous, dont la sublime résignation semblait défier mes fureurs et mes caprices. Charlotte ! approchez-vous, ma chère ; que votre main se pose sur mon front, elle y fera pénétrer l'influence de vos vertus. Ce sera le sceau du pardon, n'est-ce pas? vous ne m'en voulez plus? ah ! j'en suis sûr, vous ne m'en avez jamais voulu ! D'ailleurs, vous le voyez, Dieu me pardonne, puisqu'il me rend la raison, le repentir et les larmes. »

Il y a vingt ans, me dit la princesse, que cette scène s'est passée ; je l'ai toujours présente. Prosternée aux genoux de mon pauvre mari, j'inondais ses mains de mes larmes, et je me trouvais récompensée bien au-delà de mes anciens tour-

ments. Voir l'homme que j'aimais sur la voie du repentir, donnait à mon âme une exaltation de reconnaissance qui eut besoin de s'épancher au dehors. Je fondai l'hospice de la Reconnaissance, et je voulus que tous les genres de souffrances, de malheurs, et même de faiblesses, y fussent admis; faible image de cette bonté du Très-Haut, qui ouvre son sein à tout ce qui souffre et se repent.

Mais, ma chère, continua la princesse, qui croyez-vous qui me soutint aux jours de l'épreuve? la religion : non la religion comme on l'entend dans le monde, qui fait marmotter quelques prières, et aller à la belle messe le dimanche : non, j'étais ce qu'on appelle une dévote. N'ayez pas peur, ajouta-t-elle en riant, et apprenez ce que c'est qu'une dévote, avant de la fuir ou de vous en moquer.

Être dévot, c'est être dévoué à Dieu, c'est de là qu'en vient le nom. Or, être tout à Dieu, c'est être à tous ses devoirs de chrétien, d'épouse, de mère, d'amie; c'est aimer tous les hommes sans acception de rang, de fortune; riche, c'est être l'intendant du pauvre, c'est lui faire sa part, non en tuteur parcimonieux, mais en père, qui, donnant beaucoup, s'afflige de ne pouvoir donner davan-

tage; en butte à l'infortune, c'est supporter son sort, sans affecter un orgueilleux stoïcisme, et avec ce calme de l'âme qui souffre et se soumet, qui gémit et ne se permet pas la plainte.

Enfin, ma chère, être dévot, c'est ne pas abandonner sa vie et ses actions au hasard; c'est les rapporter à Dieu, les scruter, les disséquer. Comparer ce que l'on fait avec ce que l'Évangile prescrit, voilà le devoir du chrétien, la véritable étude de l'homme; pour cela il faut économiser le temps, et savoir dérober des heures au tourbillon.

« Puis, dans la solitude, on se demande ce que l'on est, où l'on va, ce que durera notre vie. Ah! de tout ce qui est créé, notre frêle machine est ce qui se brise le plus vite, le plus inopinément. Aujourd'hui sur un trône, demain dans un cercueil; voilà ce qui est, ce qui arrive à chaque instant et ce qui m'a fait sentir le néant du poste élevé où il a plu à la Providence de me placer. »

Émue au-delà de toute expression, je baisai la main de la princesse en l'arrosant de mes larmes. « — Quel exemple! lui dis-je; moins malheureuse que vous, je n'ai opposé à mes chagrins qu'orgueil, sécheresse et dépit : insensée, j'admirais mon courage, au lieu d'éprouver cette confusion

qui m'accable à si juste titre en ce moment. Il me semble, Madame, que Dieu me parle par votre voix; il descend dans ce cœur rebelle, il l'attendrit, l'éclaire; pour la première fois je l'entends, ou plutôt je prête l'oreille à ses paroles. Daignez, Madame, achever votre ouvrage; dites, que me faut-il faire?

« — Servir et aimer votre Dieu en fille tendre et docile; *causer* beaucoup avec lui. Cette expression vous paraît sans doute peu respectueuse; Dieu ne la juge pas ainsi : ne nous encourage-t-il pas à lui ouvrir notre âme avec la plus entière confiance? Puis, ma chère marquise, en retournant chez elle, montrera à son mari un sourire plein de douceur.

« — Ne sera-ce pas de l'hypocrisie?

« — Soyez ainsi hypocrite toute votre vie. Vous voulez sans doute être vertueuse et vraiment chrétienne? Croyez-vous qu'à ce seul *vouloir*, vos passions vont fuir loin de vous, et rentrer dans les abîmes dont elles sont sorties?

« — Non, je crois, au contraire, qu'elles me tyranniseront encore longtemps.

« — Vous les vaincrez en les combattant corps à corps; leur résistant de front, lorsqu'elles chercheront à vous séduire, vous les caresserez lors-

qu'elles voudraient mordre, et par là vous verrez avec certitude que ces passions ne sont pas *vous*, que vous pouvez leur être étrangère, et que leur résister n'est pas de l'hypocrisie, mais une guerre à mort et loyale entre elles et vous. Tenez, suivez-moi, et quittons ce cabinet magnifique qu'on appelle mon oratoire; c'est celui de la princesse; je vais vous montrer celui de la pauvre Charlotte. »

La princesse à ces mots fit mouvoir un secret qui, en détachant un rayon de bibliothèque, laissa voir une très petite porte; elle me prit la main, et j'entrai avec elle dans une pièce assez grande, et dénuée de tout ornement. Un autel fort simple, une croix de bois, un cercueil grossier, une véritable tête de mort composaient l'ameublement de ce lieu qu'une lampe éclairait faiblement. La princesse se prosterna devant l'autel, y pria un moment; puis vint s'asseoir sur le cercueil, m'y fit placer auprès d'elle, et me dit d'une voix basse: « — Je viens me consoler ici de l'inquiétude que donne le bonheur. Heureuse, et je le suis à présent, je me demande comment j'ai mérité que Dieu tarît mes larmes : car la vie de l'homme est marquée du sceau de la croix; son existence n'est qu'une longue douleur, et les jouissances y sont si

rares, qu'on appelle bonheur l'absence du chagrin : et moi, gâtée par la Providence ; moi, entourée de plaisirs et d'hommages, que devais-je faire pour mettre le contre-poids dans la balance? m'associer, m'identifier aux misères de mes semblables. Je l'ai tenté dans mes fondations, et chaque matin ma porte est ouverte au malheur : entourée, pressée par une foule de pauvres, c'est alors que je sens le prix des richesses ; mon esprit s'agrandit en voyant le bien que je peux faire ; il se perd dans les transports de sa reconnaissance, en comparant le sort dont je jouis, au sort affreux de ces pauvres infortunés. Chaque jour je pleure sur des douleurs nouvelles, oh ! qu'elle est effrayante la multiplicité de formes dont se revêt le malheur ! Mon âme, que le plaisir amollirait, se retrempe dans ces graves mais ineffables occupations : c'est ainsi que mes matinées expient la dissipation du soir. Que de fois, au milieu des fêtes les plus brillantes, le souvenir de la misère et du chagrin s'est présenté à moi ! triste, mais utile préservatif contre l'entraînement du plaisir ! Avec quelle satisfaction je sentais mon cœur, de glace pour le monde, préférer à ces fausses joies, l'heure consacrée à consoler l'infortune !

« Encore un peu de temps et je reposerai dans

ce cercueil. Là les grandeurs ne me suivront pas ; là ma solitude ne sera plus troublée par ce flot de courtisans qui m'obsède; là je ne serai véritablement que ce que je suis, une âme fidèle ou infidèle, ainsi que Dieu m'aura jugée : là, plus de larmes, plus de souffrances, plus de joie, plus de plaisir. Eh! pourquoi donc me troublerais-je de peines si fugitives? pourquoi me laisserais-je enivrer par des honneurs si éphémères?

« Lorsqu'immobile et froid, mon corps reposera dans ce dernier asile, qui pensera à moi? vous allez me dire que c'est vous; eh bien! je le crois; vous y penserez, ma chère; mais de loin en loin, mais de moins en moins : enfin vous n'y penserez plus, et ma jeune et brillante amie viendra à son tour me joindre au lieu du repos. Pardon si j'offre cette pensée à votre imagination.

« — Je l'ai souvent caressée, Madame; il y a si longtemps que le monde m'a détrompée du monde! aussi commençai-je à ne plus entrevoir de bonheur que dans la mort.

« — Avant d'obtenir ce bonheur, vous aurez longtemps à lutter contre la tempête. Montrez-vous courageuse et fidèle, puis vous demanderez votre récompense. Je n'ose encore y prétendre, moi, que trente ans de douleurs ont placée sur la

voie des expiations. Il faut désirer la mort pour jouir du Seigneur dans sa gloire, et non comme le lâche soldat qui déserte un poste périlleux. Laissons-nous aller à la tristesse de vivre, tant que Dieu nous voudra voyageurs dans la vallée de larmes. Chère Onésie, cette vallée n'est pas dépouillée de toute verdure. La vertu et la bienfaisance y trouvent encore à cueillir quelques fleurs; vous êtes faites pour connaître l'une et l'autre. Allez, commencez à marcher dans la noble carrière que vous ouvre la religion. Le commencement en est hérissé d'épines; mais, grand Dieu, dans quel séjour de paix arrive l'âme qui a su triompher de ces obstacles! Allez, allez, et que les anges du Seigneur vous couvrent de leurs ailes. »

En achevant ces mots, la princesse me serra dans ses bras, et je ne pus me défendre du sentiment qui me fit tomber à ses pieds. Ce n'était pas à la fille des Césars que je rendais hommage; une créature plus qu'humaine m'apparaissait en elle, et la princesse venait de grandir à mes yeux de toute la grandeur de la vertu. Elle parut confuse du mouvement auquel je n'avais pu résister, et me relevant avec vivacité : « — Comment, dit-elle, la flatterie me poursuit jusqu'à mon cercueil? Où trouverai-je donc un abri contr'elle? »

Elle m'ouvrit alors la porte, et me serrant la main, elle se renferma dans ce tombeau, témoin muet de tant de vertus, de tant de pensées sublimes.

Trop émue pour paraître devant le monde, je gagnai un escalier dérobé, et me trouvai bientôt chez moi. Oh! Dieu, quelle métamorphose! la magnificence qui m'entourait me devint insupportable; il me semblait qu'elle élevait une immense barrière entre un Dieu pauvre et l'orgueilleuse Onésie. J'enviai la cellule que je venais de quitter, et mes yeux, pour se délasser d'un éclat importun, allèrent se reposer sur mon crucifix. Toute mon âme s'élança vers ce signe adoré, et tombant à genoux, je m'écriai: « Ah! Seigneur, prenez pitié de moi. »

Enfin mon âme avait prié; enfin le sentiment de la faiblesse arrachait à mon orgueil le cri du naufragé; enfin, me sentant comme inondée de la présence du Seigneur, j'invoquais son appui comme l'esclave implore son maître, comme la fille timide exprime ses désirs au père qu'elle chérit, comme l'ami appelle son ami. Non, jamais cet instant ne s'effacera de ma pensée. L'avenir s'ouvrait devant moi en déployant la magnificence de ses promesses, la grandeur de mes des-

tinées. « Le ciel, m'écriai-je, le ciel m'attend, et je rampe encore sur la terre ; un Dieu me tend les bras, et je regrette des soutiens fragiles comme moi : ah ! je renonce pour jamais à cette vaine estime du monde : qu'il porte loin de moi le vain bruit de ses louanges ; elles enivrent et tuent. »

QUATRIÈME SOIRÉE.

> J'ai regardé la gaîté comme une folie ; j'ai dit à la joie : Pourquoi viens-tu m'abuser ?
>
> Eccl. 2.

« Hier je vous peignais la situation nouvelle que les conseils de la princesse avaient créée pour mon âme, et les réflexions salutaires auxquelles j'aimais à me livrer, pour la première fois : je fus interrompue dans cette profonde méditation par le bruit de la voiture du marquis. Fidèle aux exhortations que je venais de recevoir, j'allai au-devant de lui dans le salon, avec un air souriant, et ces manières unies et franches que le ton cérémonieux avait depuis longtemps remplacées

entre nous. Je l'abordai en lui tendant la main ; étonné, il me regarde, et me saluant froidement, il me dit : « Un courrier m'attend, je suis forcé de vous quitter. — Si vous avez des nouvelles de nos enfants, envoyez-les moi sur-le-champ, je vous prie, ou permettez-moi de vous suivre dans votre cabinet, je saurai plus tôt...— C'est trop d'honneur, Madame ; je n'ose accepter une faveur à laquelle vous ne m'avez pas accoutumé : nous nous verrons à souper.—Vous n'irez point à la cour ? — Non, répondit-il avec dépit, je me reposerai ce soir de l'ennui mortel que j'y éprouve chaque jour. Adieu ; à ce soir. »

Il me fut facile de juger qu'un nuage s'était élevé contre lui, dans ce pays où le plus grand calme dissimule longtemps l'approche de l'orage. Effectivement, je savais que le crédit de M. de Melrose ne s'était d'abord un peu rétabli, puis soutenu, que grâce à son premier secrétaire d'ambassade, homme d'un prodigieux savoir, et qui cachait un esprit rare sous les formes les plus modestes. C'était lui qui faisait le travail ; mais il ne pouvait sauver à l'ambassadeur ces scènes du cabinet, où tout l'esprit du monde est insuffisant, si l'on n'a pas la connaissance approfondie des intérêts des diverses cours de l'Europe. C'est là pré-

cisément que le matin même le marquis avait eu une explication avec l'ambassadeur d'Espagne, dont le phlegme et un peu de causticité railleuse mettaient souvent monsieur de Melrose hors de lui.

Le soir nous nous trouvâmes seuls pour la première fois depuis plusieurs années. Je ne sais si cette nouveauté eut quelque chose de piquant aux yeux du marquis; quoi qu'il en soit, et contre son ordinaire, il ne me tint pas à distance, et causa avec moi fort naturellement. Il est vrai que le dépit qui le dominait avait besoin de s'épancher; aussi, sans me parler de la scène du matin, il m'entretint beaucoup du duc de Santandos, et se plut à le couvrir de ridicule, avec ce ton si fin, ces plaisanteries si acérées, qui tuent l'ennemi sur la place. Je souriais, car je n'avais pas appris dans le monde, qu'applaudir à la médisance c'est médire soi-même de cœur et d'action. Tout à coup le marquis s'écrie: «Il me vient une idée; je veux réduire la fierté espagnole à m'approuver en quelque chose. Donnons une fête, qui efface en magnificence et en originalité tout ce qu'on a vu jusqu'ici: amuser, c'est réussir dans le monde. Vite à l'ouvrage: composons notre soirée, fixons-en l'époque; il nous faudra avoir toute la cour.»

Ce projet nous occupa longtemps; il flattait la vanité de M. de Melrose, et cette vanité, satisfaite ou blessée, était le signal de la bonne ou mauvaise humeur. Pour moi, ravie de jouir de cette ombre de confiance, je me retrouvai subitement le goût du plaisir, et la philosophie dont j'étais, il n'y a qu'un moment, si fière, s'évapora comme le brouillard aux rayons du soleil. Ah ! je reconnus bien que la jeunesse et l'espérance ont un grand attrait l'une pour l'autre ; elles croient parfois n'avoir plus rien de commun, mais au premier sourire du bonheur, elles font bien vite la paix.

Je fus tentée de croire que le retour du marquis était la conséquence de ma conduite amicale, et, folle que j'étais ! il me sembla que j'allais voler sans effort dans la route que la raison m'indiquait; qu'il n'y avait qu'à vouloir être vertueux pour l'être, et que tous les obstacles s'aplanissaient devant une volonté ferme. Remplie de ces idées, je courus dès le matin conter à ma chère princesse mes succès de la veille. « Ah ! me dit-elle en secouant tristement la tête, ce n'est pas encore là une réconciliation, ma chère Onésie ; votre esprit, vos goûts ont eu hier un moment de sympathie, mais le cœur était muet ; à la pre-

mière contrariété, monsieur l'ambassadeur reprendra ses brusques politesses ; car il est si poli, qu'il doit l'être même dans ses accès de colère. Quant à madame l'ambassadrice, elle reviendra à son grave silence, à ses airs dignes ; et le pauvre ménage diplomatique fera compassion à tous ceux qui, comme moi, savent découvrir le chagrin au fond des cœurs, en dépit des plaques et des pierreries qui les couvrent. Je ne sais, mais je redoute quelque orage pour vous. Dites à votre mari de veiller sur ses démarches, sur ses discours ; je n'ai pu saisir qu'un mot sur lui, mais ce mot, le silence même qu'on garde avec moi, me font présumer un refroidissement, peut-être une rupture.

« — Ciel ! nous retournerions en France?... quel bonheur ! » Et mon cœur de mère battit avec violence.

« Dieu veuille que mon Onésie, en revoyant sa terre natale, y trouve le bonheur, reprit la princesse. Croyez-moi, et ne vous livrez pas trop aveuglément à l'espérance ; car, ma chère, le moyen d'être, sinon heureuse, du moins paisible, c'est de dire adieu à tout bonheur, tous projets, toutes jouissances, et de ne désirer qu'avec modération. Regardez comme un jour de grâce celui qui n'ap-

porte avec lui que les contrariétés inséparables de la vie, et préparez-vous, chaque matin, aux événements de la journée, en demandant à Dieu d'élever votre courage à la hauteur des revers qui peuvent vous atteindre, et qui sont d'autant plus à redouter qu'on est placé dans une situation plus brillante. »

Cette conversation fit naître en moi le trouble et l'inquiétude. En rentrant à l'hôtel, je le trouvai déjà envahi par une foule d'ouvriers. Les billets d'invitation étaient partis, et force me fut de ne m'occuper que de plaisirs. Le marquis présidait à tout avec l'esprit d'ordre et de goût exquis qui le caractérisaient : jouissant à l'avance de ses succès, il était d'une gaîté qui en communiquait à tout le monde. Hélas ! cette joie, ce calme, ressemblaient à ces derniers beaux jours d'été qui précèdent les ouragans d'automne.

Enfin le grand jour est arrivé, et la foule inonde les salons : la cour daigne se rendre à nos vœux, et jamais on ne vit plus de splendeur unie à plus de grâce et de gaîté. A quatre heures du matin, il ne restait plus qu'un petit nombre de danseurs, et plusieurs hommes qui jouaient encore. L'ambassadeur d'Espagne était de ce nombre ; la fortune l'avait fort maltraité, et il faut

bien se dire que, tout beau joueur qu'on soit, on est toujours affecté d'une perte considérable. En entrant dans la salle du bal, M. de Santandos s'arrêta comme stupéfait de voir danser le marquis. Celui-ci, qui avait autrefois excellé à la danse, s'était laissé entraîner par cette liberté et cette sorte de bonhomie qui s'établit à la fin d'un bal, lorsqu'il n'y reste plus que les intimes.

Malheureusement, à la suite d'une contredanse, une jeune personne dit à M. de Melrose, *Valsons* : il s'en défendit, en disant que de sa vie il n'avait valsé ; la jeune étourdie insista, prit la main du marquis, et les voilà, tournant, riant, culbutant tout sur leur passage, et finissant par tomber à demi sur un canapé, qui se trouvait là fort à propos. L'éclat de rire fut général : c'était la première fois que le ridicule pouvait atteindre le marquis. Pour augmenter sa confusion, le duc de Santandos rit plus haut que les autres, et son persifflage, sans dépasser les bornes, fut cependant vif et piquant.

M. de Melrose ne savait pas supporter la plaisanterie ; il avait la faiblesse de se fâcher, lorsqu'il eût pu se défendre avec tant d'esprit et d'aisance. Il repoussa donc avec humeur la gaîté de l'ambassadeur d'Espagne, qui de son côté repartit

avec une ironie si froide et si dédaigneuse, que le marquis, hors de lui, fit une réponse trop vive, et qui malheureusement faisait allusion à un grand secret diplomatique! l'indiscrétion était terrible, publique, et de plus insultante pour la cour d'Espagne.

O vanité des joies humaines! cette fête donnée pour être le triomphe de l'orgueil, tourna tout à fait à sa confusion. Aux éclats de la gaîté, succéda un silence si profond, si subit, qu'il attira mon attention; occupée d'un autre côté, je n'avais rien entendu, mais je ne pus m'empêcher d'être frappée de l'air solennel avec lequel le duc vint prendre congé de moi. Le trouble d'un départ, les adieux, et plus que tout la gaîté que continuait à montrer M. de Melrose ne me permirent pas de m'arrêter sur cette impression : elle me revint bientôt à l'esprit, lorsque je vis le marquis rentrer seul, et se jeter dans un fauteuil, avec une figure bouleversée.

Je m'approchai de lui, et lui demandai s'il n'était pas très fatigué. « — Oui, répondit-il d'une voix sombre; fatigué de la vie, du monde entier. — Ah! lui dis-je, quelle triste chose que la fin d'un bal! voyez ces bougies qui s'éteignent, ces fleurs fanées, ces draperies couvertes de poussière, ces

valets excédés qui semblent à leur pâleur des ombres errantes, et nous-mêmes... — Eh! que fait le mal physique!... C'est là, là, dit-il en appuyant fortement ses mains sur sa poitrine, c'est là qu'est le mal véritable. » Je le regardai d'un air étonné qui le surprit lui-même. « Vous n'étiez donc pas là, lorsque... Mais c'est bien, très bien... bonsoir, Madame, je tombe de sommeil, et je crois qu'à l'instant j'ai rêvé tout haut; bonsoir. »

Il s'éloigna, et me laissa fort troublée : cependant la fatigue fit taire la réflexion; je me couchai à six heures du matin, me levai très tard, et ne pus aller que le soir chez la princesse. La cour s'y était réunie pour célébrer son anniversaire; sa bonté, son amabilité faisaient tous les frais de la soirée; la charmante simplicité de son caractère semblait se communiquer à tout ce qui l'entourait, et chez elle on trouvait la gaîté franche et les manières cordiales d'un intérieur de famille. Elle me reçut avec sa bienveillance accoutumée, et mon œil observateur, mais bien novice encore, ne fit aucune remarque qui pût me donner de l'inquiétude.

Trois semaines se passèrent ainsi : le marquis paraissait calme; seulement une politesse froide

et cérémonieuse se faisait remarquer entre lui et l'ambassadeur d'Espagne.

Un matin que j'étais seule chez la princesse, la conversation fut ce qu'elle était toujours avec elle, pleine d'une douce pitié, de tendresse et de bons avis. « Me trompé-je, dit-elle, ou serait-il vrai que ma chère Onésie eût un peu perdu de sa fantaisie de mourir, depuis la fête qu'elle a donnée? » Un sourire m'échappa et fut toute ma réponse. « Oh! la belle chose, reprit-elle en riant, qu'une Française, philosophe à vingt-cinq ans! A cet âge, on se livre un moment aux idées les plus sombres; pour une toilette manquée, pour une légère contrariété de société, on veut tout quitter; dans son dépit, on dit adieu au monde, aux plaisirs. Un papillon couleur de rose passe-t-il devant les yeux? adieu les méditations, la misanthropie, on court après le brillant insecte, et on le saisit avec joie. Nous autres Allemands, nous sommes plus sérieux que vous; je ne sais si nous sommes plus sages : nous rêvons plus peut-être, que nous ne pensons. Creusant sans cesse dans le vide, se livrant à de longs travaux, à des excursions dans un pays fantastique, tout haletants et la tête en délire, nos penseurs s'imaginent avoir trouvé quelque chose de nouveau, et s'é-

crient : *Voilà la vérité !* Semblables aux Titans, ils entassent leurs prétendues découvertes pour escalader le ciel : insensés qu'ils sont ! c'est leur propre héritage qu'ils voudraient ravager ; mais une puissance invisible les pulvérise, et il ne reste de leur passage que le mal qu'ils ont fait. En Allemagne, on se creuse la tête pour trouver le mieux, et en France on s'évertue à tout bouleverser pour faire du nouveau. Mais qui reconstruira ? les philosophes sont de pauvres architectes. Ils pérorent et n'édifient rien.

Le raisonner tristement s'accrédite,

dit un de vos poètes. Dites-moi : trouvez-vous que l'on soit plus aimable depuis qu'on s'est fait raisonneur ? — On est plus instruit. — En est-on plus heureux ? Ces gens-là ne savent ni vivre, ni mourir tranquilles ; ils se tuent pour un rien, et pâlissent à l'arrêt de leur mort que le médecin prononce : quelle inconséquence !

« — Eh ! Madame, qui ne pâlirait à la vue de la mort, de cette mort qui avance, grandit, menace, et vous enlève dans sa course, mille fois plus rapide que la foudre ? — Mon enfant, les vrais chrétiens regardent cette terrible figure en face,

ils causent avec elle, et finissent par lui sourire. — Votre altesse peut parler froidement de la mort; elle se porte si bien! — Si bien! si bien! reprit la princesse en souriant : ah! si je croyais que vous sussiez vous taire, je vous apprendrais un secret dont mon médecin a seul connaissance. — Quoi! repris-je tremblante, vous seriez menacée? — Menacée n'est rien, reprit la princesse toujours calme, je suis condamnée. Si vous ne redoutez pas un instant de frayeur... regardez-moi. » A ces mots elle souleva son fichu et me dit : « Si cela doit vous faire mal, ne regardez point. »

Pâle, consternée, et poussée par une fatale curiosité, j'approche et fais un cri, en voyant le sein de la princesse rongé par un horrible cancer. Je retombe muette et presque sans connaissance, et c'est la martyre de tant de douleurs, qui vole à mon secours, me console, m'encourage, et finit par me demander si j'ai cru que, pour être né auprès du trône, on dût être à l'abri des maux et de la mort. « La souffrance, me dit-elle, frappe tous les rangs, tous les âges; s'étonner de souffrir, c'est s'étonner de vivre. O sublime décret de la Providence, continua-t-elle avec une douce exaltation, j'adore vos desseins; vous m'avez conduite au port du salut, par un chemin semé de ronces et

d'épines. Ce sein dévoré par un mal incurable, est le contre-poids des grandeurs qui m'environnent; et lorsque tout brille autour de moi d'un éclat enivrant, il me suffit d'un coup-d'œil sur moi-même, pour penser que je ne suis que corruption et poussière.

« Béni soit le Seigneur qui seul est grand et immuable! et toi, séjour de délices, dont l'ange de la mort va m'ouvrir les portes, salut! Mon âme brûle du désir de s'envoler vers ce lieu de repos, et dans son impatience, elle croit entrevoir déjà la lumière incréée; elle croit entendre le concert des séraphins. Oui, salut à ma belle patrie; puisse l'astre de la nuit éclairer, dès aujourd'hui, mon tombeau.

« Oubliez cette confidence, il faut qu'on ignore mon secret. — Eh quoi! Madame, votre famille ne sait rien de vos souffrances? vous les cachez à vos amis? — Oui, ma chère, et ce secret si bien gardé, l'est par deux motifs très différents. Je crains, en le divulgant, la vive affliction, les cruelles inquiétudes que je causerais aux parents les plus tendres, et, d'un autre côté, je redoute l'indifférence ou les marques d'intérêt exagérées, fausses, maladroites, que me prodigueraient la flatterie et l'hypocrisie. Jeune encore, j'ai fait une

maladie qui a duré un an; tant qu'il y eut du danger et de la *nouveauté*, on ne s'occupa que de moi, et mes douleurs semblaient trouver un écho dans tous les cœurs. Je me laissai prendre à cette fausse compassion, avec l'heureuse ignorance de la jeunesse, et j'eus le tort de conter à tout venant et mes maux et mes accablements, et mes désolations d'esprit. Pauvre dupe que j'étais! cet intérêt si vif, ces craintes si touchantes s'évanouirent peu à peu, et je surpris la flatterie elle-même dissimulant avec peine les ennuis que mes doléances lui causaient. Je sus qu'on disait : « La princesse « s'exagère son mal ; avec de l'énergie, elle par- « viendrait à en dissiper jusqu'à la moindre trace; « ses souffrances sont toutes dans son imagina- « tion; la femme d'un roturier serait déjà sur « pied. »

« Ce n'est point en face que l'on me disait ces belles choses; mais elles perçaient dans les discours les mieux apprêtés, je trouvai même que telle était la pensée de gens qui auraient dû me connaître, et savoir que je n'étais ni faible, ni minaudière, ni *quêteuse* d'amitié et d'intérêt factices. De ce moment je cessai de confier mes souffrances : on s'étonna de cette nouveauté; on feignit d'en être affligé ; mais, docile écolière de l'ex-

périence, je tins bon, et je vis que l'on respirait plus librement autour de moi, depuis qu'on n'avait plus à s'attrister *par ordre*.

« Profitez de mon exemple, ma chère Onésie, et s'il vous survient des maux, des chagrins, ne vous plaignez qu'à l'*unique* amie de votre cœur. Je dis l'unique, car on a rarement deux amies : heureux qui en possède une ! Faites *fi* surtout de ces complaintes de salon, où chacun vous plaint avec le même langage, dans les mêmes termes, avec la même expression de figure ; par la raison toute simple que cette leçon est puisée à la même source, la politesse et l'indifférence. — Ce jugement n'est-il pas un peu sévère? — Il le serait, si je n'admettais des exceptions ; j'en admets donc avec délice, quand le ciel me fait rencontrer...

Mais dois-je répéter des paroles trop flatteuses? — Dites tout par obéissance, dit l'abbesse en riant, je me charge du péché. — J'obéis.

« Rencontrer ma charmante Onésie, dont le regard vous écoute avec tant de sensibilité, dont le sourire vous approuve avec tant de grâce, dont l'aimable physionomie dit, *je vous aime,* avec un si touchant abandon. Aussi, vous le voyez, ma chère, avec vous je suis confiante jusqu'au bavardage : vous m'avez plu tout de suite, parce que

vous ne cherchez à plaire qu'avec cette noble modération, cette sage retenue d'une âme qui se donne à l'amitié et ne se vend pas à la faveur. Bon Dieu, qu'elles sont rares ces âmes! méfiez-vous des langues dorées et des gens à grandes protestations... Mais hélas! ma chère, il y a peut-être de la cruauté à détruire des illusions dans lesquelles on place souvent son bonheur : je pense, toutefois, qu'il est plus cruel encore de n'être détrompé que par sa propre expérience.

Un esprit ordinaire se contente de consolations banales; le vôtre, mon Onésie, est trop délicat pour ne pas vouloir mieux, et vous démêleriez promptement le mot du cœur d'avec les phrases d'habitude; elles se trouvent tout arrangées sur les lèvres, par l'usage du monde, et servent à chaque occasion triste, comme la robe de deuil à toutes les visites de mort.

Adieu, ma fille, je vous le répète, *préparez-vous* à souffrir, *apprenez* à souffrir. La patience est le seul bonheur de l'homme, elle est la vertu par excellence : sans elle, nous sommes ou des roseaux pliant au moindre vent, ou des cèdres orgueilleux défiant les orages, et bientôt pulvérisés par la foudre. »

Je ne répondis rien à ces touchantes exhorta-

tions; je ne savais plus qu'admirer et me taire. Je sortis de cette chambre avec le sentiment du respect le plus profond, l'attendrissement le plus vif, et une douleur qui n'avait rien d'amer.

Quelle fut ma surprise en rentrant chez moi, de trouver le marquis assis dans ma chambre, tenant une lettre à la main! La pâleur de son visage, ses traits décomposés, m'apprirent qu'un coup affreux venait de le frapper. «— Auriez-vous de fâcheuses nouvelles? comment se portent nos enfants? criai-je en m'élançant vers lui. — Lisez, » me dit-il en me présentant la lettre. J'y jetai les yeux; elle contenait l'ordre de quitter Vienne à *l'instant*, sans prendre congé de personne, et de nous rendre à notre terre de Melrose, dans le Dauphiné..... Hélas! encore loin de mes enfants! Je tombai anéantie.

Une disgrâce ne peut être plus subite, plus éclatante, plus terrible : pour la soutenir avec courage, il eût fallu la résignation d'un chrétien et la force d'un sage; le marquis n'avait rien de semblable à lui opposer. Plus tard, l'orgueil vint à son secours, non pour adoucir ses peines, l'orgueil envenime les plaies et ne les guérit point, mais pour les pallier à ses propres yeux.

Pour moi, témoin du premier effet de ce coup

inattendu, je pus mesurer la profondeur de l'abîme où se précipite la faiblesse humaine. Voilà donc cet homme superbe abattu tout à coup par l'adversité! cette noble figure qui en imposait à tous, n'excite plus que la compassion! cette tête qui jamais ne se penchait vers la terre, tombe appesantie sur une main qui la soutient à peine! Des larmes,... lui, pleurer! oui, des larmes glissent lentement sur ses joues, et ses lèvres tremblantes semblent ne pouvoir plus articuler une parole.

Cet état m'inspira un sentiment qui tenait à la fois du mépris et de la pitié. Je pris la main du marquis dans les miennes et me hasardai à lui dire : « — Eh bien! nous allons goûter un autre genre de bonheur; nos enfants et mille jouissances domestiques nous attendent. » Il sourit amèrement, et, sans me regarder. «— Avez-vous donné quelques ordres? continuai-je. — Aucun. — Cependant cette lettre presse notre départ. — Le départ! et il se leva avec égarement : le départ! reprit-il, et pourquoi ce départ? qu'ai-je fait qui mérite une telle humiliation? chassé, exilé, le jouet d'un Santandos! ô fureur! » Et en me regardant: «—Pourquoi êtes-vous là? pourquoi êtes-vous calme? ne savez-vous pas, ajouta-t-il

en me secouant fortement la main, ne savez-vous pas que je suis proscrit? qu'honneurs, dignités, avenir, tout m'est arraché? Mais que vous importe ma gloire, ma félicité? ne m'êtes-vous pas étrangère?

« — Je suis la mère de vos enfants, vos chagrins sont les miens : loin des cours, nous serons peut-être plus heureux; l'obscurité, la solitude nous rendront nécessaires l'un à l'autre : peut-être bénirons-nous un jour... »

Ici, je fus interrompue par la princesse, qui n'avait pas voulu être annoncée, et qui vint m'embrasser en pleurant. « — Je sais tout, me dit-elle; il fallait une satisfaction éclatante à l'Espagne pour un mot indiscret, et votre rappel peut seul la satisfaire. Du courage, mes amis. » Et elle tendit la main au marquis avec une si douce bienveillance, qu'elle m'attendrit, et fit couler des pleurs que je n'avais pu donner au chagrin de l'ambition.

Je jetai un coup d'œil-rapide sur M. de Melrose. O puissance des passions! je ne pus reconnaître en lui l'homme pusillanime qui pliait, il n'y avait qu'un instant, sous le poids de la disgrâce : fort rouge et presque calme, il était parvenu à cacher son agitation intérieure, sous le

masque d'une gaîté forcée et tant soit peu amère. « —Vraiment, dit-il, je suis un personnage plus important que je ne le supposais : mon départ, ou la guerre entre deux grandes puissances! voilà un épisode glorieux dans mes annales. Je vais donner des ordres pour que le plus prompt départ empêche l'effusion du sang. »

Il salua alors respectueusement la princesse, et sortit avec l'air noble et dégagé qu'il aurait eu un jour de représentation.

« —Pauvre homme, dit la princesse en le suivant des yeux ! pauvre homme ! je ne suis point dupe de ce prétendu courage. Chère Onésie, celui qu'on étale n'est pas le véritable ; j'aime mieux vos pleurs et votre résignation. Je ne puis rester qu'un moment avec vous, et vous dire qu'un mot : ce mot, c'est que je vous aime, et que je vous conjure de vous donner à Dieu, entièrement et sans réserve. Vous êtes fière, devenez humble; vous aimez la célébrité, l'esprit et tous les hochets qui trompent et égarent ; méprisez-les, et n'ayez d'yeux et d'affection que pour la vertu, fût-elle cachée sous les formes les plus communes, fût-elle ensevelie sous la bure. Adieu, ma fille, mon Onésie, le ciel nous réunira. »

A genoux devant la bonne princesse, je cachais mon visage baigné de larmes; elle en profita pour passer à mon cou une chaîne avec un médaillon renfermant son portrait; puis me donnant un baiser de mère sur le front, elle disparut.

CINQUIÈME SOIRÉE.

Les tempêtes sont dans son cœur ; en un moment il sera brisé.
PROV. VI.

J'ai été mis en oubli, comme le mort effacé du cœur, comme le vase brisé.
Ps. 30.

Après le départ de la princesse, je demeurai immobile, ensevelie dans les réflexions qu'elle m'avait inspirées, et profondément touchée de la bienveillante tendresse dont elle m'avait comblée. Je ne revins à moi que lorsque mes femmes entrèrent dans ma chambre pour y faire les préparatifs du départ. Partout on faisait des paquets, partout régnait la confusion et le bruit ; je fus obligée de me livrer moi-même à mille soins, et cette distraction fut un bonheur pour moi.

Quelques heures suffirent pour nous mettre en état de quitter Vienne. Il fut convenu que nos gens nous rejoindraient à Inspruck, où nous devions les attendre le troisième jour.

La force que le marquis témoignait devant le monde, s'évanouissait lorsque nous étions seuls, et notre voyage se fit dans le silence le plus profond; il fut heureux et rapide. En approchant de la frontière, toute mon âme s'élança vers mes enfants; mes bras s'ouvrirent involontairement, et par une illusion que les mères comprendront bien, je crus les entendre, comme je croyais les voir. Les voir! Ah! les verrais-je bientôt? leur père les ferait-il venir près de lui? Je n'osais le lui demander; une réponse négative m'eût tuée : le doute était mon seul bien; je le conservai soigneusement pour supporter mes autres maux.

Enfin, nous touchons au terme de notre voyage. M. de Melrose me l'eût appris même sans parler, par le soin qu'il mit à réparer son costume, et par l'attention avec laquelle il observait le pays. « — Vous voilà sur mes terres, s'écria-t-il avec l'accent d'un propriétaire heureux et fier de se dire : « Ceci est à moi. » Oui, voilà la ferme; j'aperçois le moulin; ah! voilà le parc; les arbres ont bien grandi depuis vingt ans; tenez,

voilà la tourelle de Melrose, regardez ; j'aperçois la façade du château, le pont-levis, le donjon, le balcon de mon père. C'est là que je le voyais, sa longue vue à la main, cherchant à reconnaître au loin ma voiture. »

J'aimais à l'entendre revenir sur ses jeunes souvenirs, et j'en osai concevoir quelque espérance. Tout à coup il se rejette au fond de la voiture, et dit avec désespoir : « Voilà donc le lieu de mon exil ! » Cette pensée suffit pour désenchanter à ses yeux ce qu'il semblait avoir revu avec tant de plaisir.

« — Nous entrons dans l'avenue, m'empressai-je de dire pour faire diversion ; il me semble apercevoir quelqu'un à la grille. — Quelqu'un ? » Et aussitôt le marquis reprend sa figure imposante, et salue avec une bonté protectrice un vieillard qui fait, en le voyant, un cri de surprise et de joie. Il n'avait pas encore reçu l'avis de notre arrivée. « — Ma femme, s'écria-t-il, mes enfants, venez vite, c'est Monseigneur. » Tous accoururent à sa voix, et, en descendant de voiture, nous fûmes accueillis par quatre vieux serviteurs. « — Notre maître, notre bon maître, ah ! nous vous reconnaissons bien, malgré les vingt ans écoulés sans vous voir. « — N'est-ce pas,

femme, que Monseigneur n'est pas changé? toujours beau comme un ange. »

Ces derniers mots valurent à Antoine, de la part de son maitre, un serrement de main affectueux : je ne sais si son cœur était ému, mais sa vanité était satisfaite. « — Eh! bon Dieu, disait Thérèse, pouquoi ne pas nous prévenir de cette arrivée? le château eût été en état, et nous serions habillés plus proprement : et voilà que vous nous surprenez avec nos souquenilles, et de la poussière, Dieu sait! »

Nous en fîmes la triste expérience; car, à mesure que les portes et les volets s'ouvraient devant nous, un nuage de poussière obscurcissait l'air.. Nos gens eurent bientôt nettoyé l'appartement qui m'était destiné, et tandis que le marquis donnait des ordres, j'eus le loisir d'examiner ce qui m'entourait. Ma chambre était boisée en chêne non peint, et noirci par le temps; un lit de damas vert, et le meuble pareil, donnait à l'ensemble de cette pièce un aspect fort sombre. Ma mémoire me retraça trop fidèlement l'élégance et la richesse des lieux que je venais de quitter; ma raison me dit : « Y étais-je heureuse? » Et je fus obligée de dire : *non.* « Ah! me dis-je, que ces lieux me deviendraient chers,

si j'y possédais mes enfants! sans eux, l'ennui de cette solitude me dévorera. »

Je m'approchai de la fenêtre et fis un cri de joie en découvrant une vue magnifique : le marquis me surprit dans l'extase qu'elle me causait, et je vis qu'il en jouissait. La vue de la nature porte l'âme à l'attendrissement : ce fut donc avec sincérité que je luis dis : « Quelle belle retraite, mon ami! il me semble que le bonheur serait là, si j'avais... » J'allais ajouter *mes enfants*; mais monsieur de Melrose finit ma phrase en ajoutant: « Si vous aviez... si vous aviez oublié le passé, et les promesses qu'il avait faites à l'avenir. Ah! de quelle hauteur je suis tombé!... qu'ici du moins tout le monde l'ignore; vous entendez, Madame, le silence le plus absolu : ce pays est si retiré, qu'on y peut cacher longtemps les nouvelles les plus répandues. »

Je n'osai parler de mes enfants; ma pensée avait été si brusquement interrompue!...

Le soir, nos fermiers demandèrent à être introduits près de nous; le marquis consentit à les recevoir, ils entrèrent. Marcellin était un homme de quarante ans, fort, à visage gros et coloré, et le sourire comme en permanence sur les lèvres : Dorothée, sa femme, était d'une jolie taille, fraî-

che, quoique hâlée; elle nous salua avec une simplicité pleine de grâce. Un mouvement naturel, et que ses manières m'inspirèrent, me fit lever et aller au-devant d'elle; ses yeux m'en remercièrent, et elle baisa respectueusement la main que je lui tendais. Je la fis asseoir près de moi, et m'aperçus qu'un léger sourire effleura ses traits, pendant l'examen rapide que je fis de sa personne : puis elle baissa modestement les yeux.

« Comment, Marcellin, c'est vous? dit le marquis; vous, si leste et si fluet la dernière fois que je vous vis! et vous voilà avec une tournure de chanoine. — Dame, Monseigneur, le travail et le bonheur font bien à la santé, et je ne manque ni de l'un ni de l'autre : vos terres sont tenues fièrement bien, allez; pour ce qui est du bonheur, c'est Dorothée qui s'est chargée de m'en procurer, et on peut dire qu'elle remplit bien sa tâche.

Vous rappelez-vous cette petite Dorothée, la fille du père Simon qui est mort, et sa femme aussi, et tous deux si jeunes, et si vite! eh bien! madame votre tante, la chanoinesse, prit la petite avec elle, puis elle la mena dans son chapitre, où elle la fit éduquer comme une demoiselle, puis la voilà qui mourut subitement, et Do-

rothée revint ici, à vingt ans, si gentille et si sage, que moi, Marcellin, votre fermier, fils de fermiers bien riches en comparaison d'elle, je la demandai en mariage, quoiqu'elle n'eût rien : et je ne m'en repens pas, car elle fait joliment marcher la ferme; et mes six enfants sont élevés à faire envie. Tenez, voilà qu'elle rougit; c'est une sotte, qui ne veut pas qu'on dise du bien d'elle : mais c'est plus fort que moi, je ne peux pas m'en empêcher. »

Le récit de Marcellin m'expliquait les manières que j'avais remarquées dans sa femme. J'avais saisi au passage un coup-d'œil plein de finesse, qu'elle avait jeté sur moi, comme à la dérobée, qui semblait me dire : « Voilà le mot de l'énigme. » Je l'embrassai, lorsqu'elle nous quitta, et je lui dis que je ferais de fréquentes promenades à la ferme : elle parut très reconnaissante, et Marcellin, dans le délire de sa joie, fit sauter son chapeau en l'air. Nous nous mîmes à rire, tant il est vrai qu'il y a dans la gaîté franche et pure, un charme dont on ne peut se défendre.

« — L'heureux couple! dis-je au marquis. — Heureux comme des machines; ces gens-là ne savent que rire ou pleurer commme des fous; les nuances leur échappent, et la vie de l'esprit

leur est inconnue. » Je trouvai ce jugement sévère, et je me tus.

Monsieur de Melrose qui discutait avec grâce dans le monde, brusque et tyrannique chez lui, ne pouvait souffrir l'ombre d'une contradiction; la moindre observation était repoussée du ton le plus tranchant : cette irritation achevait de tuer nos conversations, déjà si froides et si languissantes.

Un chagrin profond dévorait mon âme, c'était de ne pas voir mes enfants; j'attendais un moment favorable pour demander qu'on me les rendît, et je tremblais de rencontrer une de ces contradictions de dépit, qui font dire *non*, aux choses qu'on sait être raisonnables, et que peut-être on désirerait soi-même. Une lettre de madame de Melrose à son fils, me présenta naturellement cette occasion; elle exprimait, sur la disgrâce du marquis, la douleur d'une mère plus ambitieuse que tendre, et convaincue que son fils ne pouvait avoir un tort réel, elle attribuait à une basse intrigue, à une haine secrète, ce qu'elle appelait un si cruel exil. « Cette injustice ne sau-
« rait être longue, ajoutait-elle; je quitte ma
« retraite pour aller à la cour, y remuer toutes
« les puissances, et vous reprendrez le rang

« qui vous est dû, ou la tombe se fermera sur « moi. Vos enfants sont charmants : j'ai mis Éli« sabeth à Panthémont et Norbert au collége avec « son précepteur. Je veux que votre fils soit « élevé de manière à vous ressembler et à vous « venger un jour; surtout laissez-le moi; son « caractère ne réussira à la cour, qu'autant qu'il « sera retrempé par de bons conseils et de bons « exemples : vous savez comme je vous ai élevé. « Norbert dédaigne encore les choses qui font « l'homme aimable, il apprendra à les apprécier « avec le temps et vos exemples ; sans cela il ne « serait pas votre fils. Élisabeth est belle, fière « et spirituelle, digne en tout du sang dont elle « sort : le couvent où elle est ne gâtera pas ces « heureuses dispositions ; je veillerai, d'ailleurs, « à ce qu'on n'en fasse pas une béguine. Dans « huit ou dix ans, vos enfants joueront un grand « rôle à la cour, et j'espère, Dieu aidant, que « mon fils viendra bientôt leur en préparer les « voies. »

A cette épître étaient jointes des lettres de mes enfants, mais écrites sous la dictée, corrigées ensuite, et recopiées avec soin; elles étaient composées avec esprit, mais je n'y remarquai rien qui partît du cœur. Je les relus tristement, et mes

larmes coulèrent en abondance, non d'attendrissement, mais comme on pleure une espérance trompée. « Mes enfants ne m'aiment pas, me disais-je; hélas! ils ne m'aimeront jamais. Eh! qui m'aime en ce monde? personne : je puis mourir, pas une larme ne coulera sur mon tombeau. »

Le marquis vit avec humeur ce que l'on disait du mépris de son fils pour les grâces extérieures. Il l'aimait, mais de tout son amour-propre; s'il eût eu des enfants ordinaires, sans succès éclatants, sa tendresse pour eux s'en serait affaiblie, et les dons les plus heureux du cœur et de l'esprit n'auraient pu contre-balancer la blessure faite à sa vanité.

Oh! que je sentais différemment! La grande beauté d'Élisabeth me causait une vive inquiétude; il me semblait voir son âme s'appauvrir des grâces extérieures que la nature lui avait prodiguées; quant à Norbert, ne viser dans son éducation qu'à le faire ressembler à son père, était-ce le moyen d'assurer son bonheur?

Le marquis achevait de lire son courrier, pendant que je me livrais à ces sombres réflexions; il s'interrompit en me disant : «— Je reçois d'assez bonnes nouvelles, la grande colère s'apaise à Versailles; j'espère que l'hiver ne me trouvera

pas ici. — L'hiver? il y a six mois encore d'ici à l'hiver, c'est bien long. — Sans doute, et toutefois mon éloignement pourrait l'être encore davantage. J'ai quelque espoir, mais si vague!..... — S'il ne prenait pas plus de consistance, ne pourrions-nous pas..... ne pensez-vous pas que nos enfants pourraient venir ici, au moins pour quelque temps? — Ici! dans cet exil, ils me verraient proscrit, abandonné? quel spectacle à présenter à des enfants, quel souvenir à leur laisser! Ah! qu'ils ignorent toujours ma disgrâce. — Vous les privez ainsi du bonheur de vous voir, le plus grand que puissent éprouver des enfants. — Ils me verront, Madame, lorsqu'ayant repris ma place dans le monde, je pourrai dire à mon fils : Imite-moi, deviens ce que je suis. Eh! juste ciel, que voulez-vous que Norbert apprenne d'un père disgracié? à baisser sa tête sous le joug? Non; j'obéis, je ne me soumets pas : la renommée n'aura jamais assez de trompettes pour publier mon innocence et la réputation qui me sera accordée : ma mère et mes amis en sont convaincus, tous travaillent avec zèle à éclairer le roi. — Mais ma fille, laissez-la moi de grâce; avec elle je supporterai l'exil, non seulement sans regret, mais avec bonheur. — Avec bonheur! heureuse

dans l'exil ! heureuse lorsque vous me voyez dans la position la plus fâcheuse pour un homme d'honneur ! Quel sang coule donc dans vos veines? ce n'est point avec ce front tranquille que les Melrose supportent la honte ; ils savent en rougir et s'en venger. — Mais en m'arrachant mon unique consolation, songez que vous vous l'ôtez à vous-même : tous deux tristes, tous deux malheureux, nous trouverions dans les caresses de notre Élisabeth un baume à nos plaies, une diversion à nos sombres pensées. Le matin, elle guetterait votre réveil, un baiser de votre fille répandrait sur tout le jour une teinte plus douce. — Dans vos idées, Madame, nous deviendrions de véritables héros d'idylle, et bientôt il ne vous resterait plus qu'à me donner des moutons à garder. Cette existence romanesque peut vous paraître convenable ; j'ai des sentiments plus élevés, et les rêveries sentimentales ne peuvent s'allier aux grandes pensées qui m'occupent, et que *rien ici* n'a le pouvoir de contre-balancer. »

Ce *rien ici* fut prononcé avec un mépris aussi insultant que le regard qui l'accompagnait. J'ai remarqué plusieurs fois que les âmes égoïstes trouvent une jouissance à associer une victime aux maux qui leur adviennent, et à la cribler

de plus de coups qu'ils n'en ont reçus eux-mêmes.

Naguères ma firté eût repoussé cet outrage par le silence du dédain, mais j'étais mère, et ne sentis que le désir de fléchir le marquis. « — Ah ! lui criai-je en sanglotant, accordez-moi la première grâce que je vous aie demandée de ma vie. Laissez mes tristes yeux s'arrêter un moment sur des traits que peut-être hélas ! je ne reconnaîtrai plus : il y a si longtemps que nous en sommes éloignés ! Que nos enfants eux-mêmes apprennent à nous connaître, afin qu'ils puissent nous aimer : savent-ils, peuvent-ils croire à notre tendresse, eux que nous abandonnons depuis tant d'années ? Plus tard peut-être ne pourrons-nous plus retrouver dans leurs cœurs désaccoutumés de toute piété filiale les sentiments que la nature y avait déposés. Norbert, je le veux, soutiendra la gloire de ses ancêtres, mais froid pour vous et sans amour, fera-t-il le bonheur de votre vieillesse? sa main soutiendra-t-elle vos pas chancelants?

— « Mes pas chancelants!... quelle image, Madame ! » et M. de Melrose se levant avec précipitation, m'apparut un géant, et je crus le voir tout à coup grandir à mes yeux, tant il donna d'assurance à sa pose. « —Mes pas chancelants ! répéta-t-il ; heureusement je suis encore éloigné du

fortuné moment que votre *tendresse* me fait envisager. Mon fils, Madame, connaîtra tous les droits que j'ai sur lui, et aura appris à me rendre tous les hommages qu'il me doit, avant que mes pas *chancelants* aient réclamé le secours de son bras. Oh! ma mère, combien je m'estime heureux de vous avoir confié leur éducation! »

Il sortit à ces mots, avec la démarche fière d'un général qui va se mettre à la tête de l'armée : un sourire de pitié effleura mes lèvres, tandis qu'un déluge de pleurs coulait sur mes joues. Perdant une espérance si chère, j'oubliai mes chagrins passés, et il me sembla que j'éprouvais, pour la première fois, le sentiment du malheur. Ah! pourquoi, fidèle à la voix de la vertu, aux exemples de l'admirable princesse, n'élevais-je pas mes pensées vers le ciel? elles me fussent revenues avec moins d'amertume : je songeai bien à cette aimable amie, à ses douces paroles, à ses conseils; mais ce fut tout, et je ne priai pas.

Ma tête était en feu, j'éprouvais le besoin d'aller respirer, et je descendis dans le parc. Mes pas se dirigèrent machinalement du côté de la ferme, et je m'assis près de la grille qui y conduisait. Là, mes pleurs recommencèrent à couler, et le courage qui jusqu'alors m'avait soutenue, m'aban-

donna entièrement. Je récapitulai mes infortunes, et j'osai demander à Dieu ce que j'avais fait pour être aussi malheureuse : mon mari avait pour moi la plus complète indifférence, le mépris le plus outrageant; ma belle-mère ne m'avait jamais témoigné d'affection ; mes enfants ne me connaissaient pas, et pas une amie pour écouter mes plaintes, pour essuyer mes larmes.

J'avais appris à Vienne combien elles sont douces, ces paroles de l'amitié, ces tendres sympathies, ces sollicitudes, ces précieuses exigences : on vit à deux alors, et notre existence nous est chère, parce que c'est aussi celle de ce que nous aimons. Mais à Melrose je ne goûtais aucune de ces jouissances, et les prestiges de la grandeur, l'éclat des fêtes n'étaient plus là pour occuper mon âme et charmer mon esprit. Lorsque, distraite de mes chagrins par ce tourbillon du monde auquel je m'étais trop attachée, je prenais pour de la force de caractère, ce qui n'était chez moi que légèreté de l'âge et irréflexion, j'étais fière de ce que j'appelais du courage : à présent désabusée, et du monde, et de moi-même, je sentais cette mort de l'âme où l'on cesse de croire et d'espérer en soi. État affreux, qui ne se peut comprendre par ceux qui ne l'ont pas éprouvé! Il me semblait que je

n'aimais plus rien, que je ne tenais à rien; un invincible dégoût me faisait mépriser la vie; nulle espérance ne me montrait l'avenir sous un aspect consolant. Je souffrais et ne priais pas; je reviens sur cette pensée, parce que le temps m'a appris, depuis, quel trésor Dieu donna à l'homme, en lui disant : « Prie, je t'écoute »

Dorothée vint à passer près de moi, et surprit mes pleurs avant que j'eusse eu le temps d'en faire disparaître les traces. Un mouvement d'orgueil me donna d'abord le désir de l'éviter, car l'amour-propre rougit souvent du malheur comme d'une faute : mais un autre mouvement d'orgueil succéda rapidement au premier; je craignis qu'en laissant apercevoir toutes mes peines, je ne perdisse de ma considération aux yeux de cette femme. Restant donc à ma place : « — Bonjour, Dorothée, » lui dis-je du ton dont je lui parlais ordinairement. Elle s'arrêta, confuse, embarrassée, comme si elle regrettait d'avoir surpris un secret. « — Où allez-vous? continuai-je. — Joindre mes enfants qui travaillent là-bas, dans la prairie. — Ils sont charmants, vos enfants... — Madame est trop bonne, et cependant je n'aurai pas la fausse modestie de refuser un compliment si flatteur : quelle est la mère qui ne trouve pas ses

enfants mignons? D'ailleurs ces petits sont si tendres pour moi! quand ils m'entourent, me caressent, m'appellent, mon âme nage dans la joie. — Trop heureuse Dorothée! vos enfants vous aiment; et moi.... »

A ces mots une horrible suffocation, suite des émotions de la journée, me saisit et je me crus au moment d'expirer. Dorothée me soutient dans ses bras, se désole, appelle; personne ne vient : alors je l'entends s'écrier avec l'accent de la foi la plus vive : « O mon Dieu, à mon secours; rappelez cette pauvre mère à la vie; tout vous est possible, exaucez-moi, mon Dieu! »

Je rouvris les yeux, et crus voir devant moi un ange déployant ses ailes d'azur, et rafraîchissant l'air par son souffle embaumé. Je souris à Dorothée pour la rassurer. « — Dieu, lui dis-je, a fait ce que vous lui demandez. — Ah! oui, madame, répondit-elle avec une ingénuité touchante; j'invoque Dieu dans tous mes chagrins, parce que je ne lui demande rien de juste qu'il ne me l'accorde, ou ne me console. — Mais, comment se trouve Madame? Veut-elle que je coure au château chercher quelqu'un qui lui apporte du secours? — Gardez-vous-en, ma chère; je suis très bien, et ma santé est si forte que ce petit accident

n'y portera aucune atteinte. La pluie qui commence me fait seulement désirer un abri; où en trouverai-je un? — Près d'ici, Madame, à la chapelle Saint-Paul. — La chapelle Saint-Paul ! où est-ce? je n'en ai jamais entendu parler. — Je le crois bien; elle est tellement cachée par les arbres et les broussailles, qu'on ne l'aperçoit plus. Si Madame veut accepter mon bras,... »

Je m'appuyai sur le bras de Dorothée, et après quelques détours assez difficiles au milieu de branches fort touffues, j'arrivai à une chapelle gothique en ruines, et tellement encombrée dans l'intérieur que j'eus peine à trouver un endroit pour m'y asseoir. Deux bottes de paille que Dorothée aperçut dans un coin nous servirent de siége. Ayant demandé à Dorothée quelques éclaircissements sur cette chapelle, j'appris qu'autrefois elle était desservie par des moines du voisinage : on y disait la messe quatre fois par an, et il y avait des reliques qu'on invoquait pour les enfants infirmes. Des dégradations sont survenues; les gens d'affaires les ont négligées, et par suite la chapelle a été abandonnée. « — Je suis peut-être la seule qui s'en souvienne, dit la fermière, parce que ma mère m'en parlait souvent, et depuis j'y suis venue cacher bien des larmes. — Vous, Dorothée?

— Oui, Madame; moi qui ai eu longtemps à lutter contre le désespoir; moi, qui ne croyais plus mon bonheur possible sur la terre : oh! oui, j'ai bien gémi, bien pleuré, mais ma bonne protectrice m'avait appris à prier, et avec la prière on triomphe du monde, de Satan, et ce qui est plus difficile encore, de soi-même.

« — Vous piquez vivement ma curiosité; je voudrais connaître l'origine de vos peines. — Elles proviennent d'une éducation trop brillante, et sans rapport avec l'humble condition où je suis née. Si madame la comtesse ne m'eût pas inspiré des sentiments chrétiens, en même temps qu'elle développait mon intelligence par l'étude, c'en était fait de la pauvre Dorothée, les eaux du canal l'eussent bientôt ensevelie. — Vous me faites trembler, ma chère; quelle catastrophe vous fit ainsi tomber dans cet horrible désespoir? — Ma seule folie; une imagination abusée, exaltée; je me crus malheureuse, et je le fus à l'excès. Si je ne craignais d'être indiscrète, je conterais à Madame... — Vous me ferez le plus grand plaisir, et je vous eusse prévenue, si je n'avais craint de vous demander votre secret. — Ce n'en est pas un, Madame; et mon âme a besoin d'exhaler les transports de sa reconnaissance : Dieu a tout fait pour moi; pu-

blier ses bienfaits c'est un devoir, c'est mon plus grand bonheur. »

Dorothée me raconta alors son histoire. L'heure avancée me force de la remettre à la prochaine soirée.

SIXIÈME SOIRÉE.

—

> Malheur à vous qui croyez posséder la sagesse, et être doué de prudence ! il est écrit : Je surprendrai les sages dans leur fausse sagesse.
>
> Isaïe, V.

Histoire de Dorothée.

« — A dix ans j'étais orpheline de père et de mère. Je les pleurai beaucoup et longtemps, parce qu'ils m'avaient tendrement aimée, et qu'ils me laissaient sans ressource. Madame la comtesse Clotilde, tante de monsieur le marquis, était alors au château de Melrose. Elle me connaissait, et m'avait donné plusieurs fois des marques de sa bonté. Mon malheur la toucha, elle me prit auprès d'elle, et je l'accompagnai, lorsqu'elle retourna à Remiremont. Là je fus élevée non comme une pauvre

paysanne, mais comme une demoiselle destinée à vivre dans le monde : des maîtres me furent prodigués ; quelques dispositions naturelles me firent réussir dans mes études, et à quinze ans, ma chère protectrice ne voulait plus que je la quittasse un instant. J'ai donc vécu jusqu'à vingt ans dans la société la plus aimable. On me gâtait, pour plaire à madame la comtesse, mais les exemples de vertu et de piété qu'elle me donnait à chaque heure du jour, empêchaient que mes petits succès me fissent oublier mon origine, et nuisissent à ma simplicité.

Si j'eus le bonheur d'échapper aux piéges de la vanité, je ne pus également me défendre d'un écueil non moins dangereux : la sensibilité trop vive que j'avais reçue de la nature s'accrut par les bontés de ma protectrice. Jamais enfant ne fut plus aimé de sa mère que je ne l'étais de cette âme si tendre et si délicate dans sa tendresse. Cette délicatesse exquise passa tout entière en moi ; elle fit mes délices aux jours de ma prospérité, elle devait être plus tard mon désespoir. Hélas ! j'aurais dû le prévoir, cet avenir ; il me fut révélé par un saint ermite qui habitait les montagnes. Je n'y attachai alors qu'une faible attention.

Cet ermite était vénéré dans le pays ; l'empres-

sement des habitants allait au-devant de ses besoins, car son grand âge ne lui permettait plus d'aller quêter. J'avais été déjà plusieurs fois lui porter l'offrande de madame la comtesse; arrivant un jour à l'ermitage, avec la femme de chambre, nous ne vîmes pas le père Urbain assis au soleil, comme il l'était ordinairement; j'entre, je l'appelle : « — Me voilà, ma fille, répond le saint homme d'une voix éteinte; me voilà, tout prêt à paraître devant Dieu..... je suis fort mal. — Bon père, des secours prompts... — Ils seraient inutiles; ce matin le Seigneur a daigné m'avertir que mon pèlerinage était fini. Je ne savais comment le faire savoir à la ville, Dieu vous envoie pour me rendre ce dernier service. Priez monsieur le curé de venir aider le pauvre pécheur dans ses derniers moments. » Nous voyant tout émues : « Ne pleurez pas, jeunes filles, ajouta-t-il, et apprenez de moi, pauvre solitaire, jouet de mille orages, à chérir les souffrances qui sont notre sauvegarde pendant la vie, notre plus douce consolation à la mort. Soixante ans d'adversité m'apparaissent comme un jour de fête; ils précéderont mon âme, ils plaideront pour elle. Eh! qui sait si toutes mes dettes sont acquittées? Mes enfants, mes enfants, aimez la croix; attendez-vous à boire dans le ca-

lice d'amertume; ne rejetez pas celui-ci, en disant : Je supporterai plutôt celui-là; Dieu est un médecin habile, il sait approprier à nos besoins le breuvage qu'il nous destine. Dorothée, écoutez-moi; le temps approche où des épines perceront votre cœur, qui ne connaît encore que la joie; songez alors que des épines aussi couronnèrent un front divin. Que des larmes de reconnaissance se mêlent au sang qui coulera de vos plaies... Mais, Dieu !... une faiblesse... le froid de la mort... Jeunes filles, traînez-moi, de grâce, jusqu'à la porte. »

Et le bon vieillard essaya de se lever; nous eûmes beaucoup de peine à l'asseoir sur son banc. Le soleil le ranima un peu, et ses yeux éteints se levèrent avec ravissement vers le ciel. « O ma belle, ô ma céleste patrie, ouvre tes portes à soixante ans de repentir! ô mon Dieu, faites miséricorde à un misérable pécheur... Ma fille, souvenez-vous de prier pour le pauvre Urbain... Voilà ma croix, croix chérie, mon seul trésor; elle seule sait le secret de mes souffrances... ne la quittez jamais... elle renferme une précieuse relique. Ma fille, que monsieur le curé s'empresse... ah! il arrivera trop tard... Le ciel s'ouvre... les anges... »

A ces mots, son âme s'envole, et le corps inanimé d'un saint reste soutenu par nos mains tremblantes : une odeur délicieuse s'en exhalait, et un sourire céleste ôtait à la mort toute son horreur. Nous nous décidâmes à poser ces restes précieux d'une manière sûre, et nous courûmes en toute hâte avertir le curé. Vous devinez, Madame, quels hommages furent rendus au saint ermite.

Lorsque je fus rentrée, et plus calme, je regardai ma croix ; elle était de bois assez grossièrement travaillé, et cette apparente rusticité était choisie à dessein ; car une glace, que plus tard je sus être d'un seul diamant, couvrait la relique. J'en ai conclu que le père Urbain était un homme né dans l'aisance, que Dieu avait conduit dans la solitude par la voie du malheur.

La prédiction de l'homme juste m'avait frappée ; mais l'impression en fut peu durable, j'étais si heureuse ! Croit-on la tempête prochaine, quand le ciel est sans nuage, et qu'on a vingt ans ? J'appris bientôt que la foudre écrase avant qu'on ait pu l'entendre.

En entrant un matin chez ma protectrice, je la trouve étendue par terre, immobile et glacée : mes cris attirent du monde, on la relève, on lui prodigue mille soins... elle n'était plus... Elle n'é-

tait plus, et rien n'avait pu me faire pressentir ce coup affreux. Je n'essaierai pas de vous peindre mon désespoir, il faillit me coûter la vie : je fus six mois à deux doigts de la mort. Des soins suivis me rappelèrent à l'existence; rien ne pouvait me rendre au bonheur.

J'appris que la comtesse n'avait pas fait de testament, que je n'avais rien, et que l'on avait écrit à Melrose, pour engager quelqu'un du village à venir me chercher. Mon oncle ne tarda pas à arriver; je partis avec lui, ne trouvant pas le moindre appui, le moindre secours dans ces prétendues amies qui me traitaient si bien, lorsqu'elles voyaient en moi la protégée de la comtesse. On m'accabla de démonstrations d'amitié, d'offres vagues de service : ce fut tout.

Arrivée à Melrose, je repris mes habits de paysanne, sans chagrin et sans regret. Une affliction trop déchirante occupait mon âme, pour que je pusse penser à autre chose qu'à ma protectrice chérie.

La famille de Melrose avait perdu son chef, le château était abandonné, mon oncle était vieux et sans fortune, et mes compagnes d'enfance, devenues mères de famille, accueillirent bien froidement *la demoiselle de Remiremont*. Je ne méritais

pas un tel procédé; jamais je n'oubliai mon origine, jamais je n'eus le tort d'en rougir.

Peu après mon arrivée, Marcellin me demanda en mariage; je conjurai mon oncle de me laisser libre, et lui promis de soigner sa vieillesse, et de travailler pour la rendre plus douce. Je ne pus rien gagner sur lui, on me traita de folle, d'ingrate. Comprenant que je pouvais en avoir l'apparence, je cédai par l'impossibilité de faire autrement. Ma tristesse s'en accrut, Marcellin ne parut pas s'en offenser; il pensait que mes larmes étaient toutes pour ma protectrice; hélas! elles coulaient aussi sur moi-même : c'est alors que commencèrent mes torts et mes malheurs.

Mariée à un homme excellent, mais rustre dans ses habitudes, borné dans son esprit, nul pour les choses que l'éducation m'avait apprises, je me regardai comme une victime. Sans haine pour Marcellin, je méprisais ses manières, et ne pouvais croire qu'un bon cœur pût exister avec un esprit qui ne savait rien exprimer. J'essayai d'abord avec lui quelques conversations, où la sensibilité pouvait se déployer; il ne m'entendit pas. Une autre fois je parlai religion, il m'assura qu'il ne manquait jamais de dire à chaque repas son *Benedicite* et ses grâces. Lui vantais-je les beautés

de la nature? « Pas si belle vraiment, répondait-il; les blés seront maigres cette année, et puis l'avoine, vois donc la mine qu'elle a. »

Ah! Madame, combien je regrettai d'avoir été élevée au-dessus de la condition à laquelle j'étais destinée!

Est-il sage, est-il nécessaire d'inoculer au pauvre la connaissance d'un monde intellectuel qui lui sera toujours étranger, et qui accroîtra, sans utilité pour lui, ses désirs, ses besoins, ses regrets? C'est lui faire boire goutte à goutte le calice de sa misère; c'est lui dire : « Voilà jusqu'où le génie de l'homme peut s'étendre et jouir; voilà les biens que la fortune repartit à ses favoris; mais toi, condamné aux travaux manuels, à la faim, à des besoins sans cesse renaissants, tu feras taire ta pensée; tu arrêteras l'essor de ton imagination; tu étoufferas dans ton cœur des sentiments nobles, des désirs généreux, et toujours courbé vers la terre, tu n'auras qu'une seule idée, *du pain! du pain!* »

Ces réflexions m'assaillaient à chaque instant. Quoique je n'eusse pas la moindre fierté, je souffrais horriblement lorsque j'avais fait une omission ou une faute. Ce n'est pas que les représentations de Marcellin m'offensassent; elles étaient

justes au fond; mais, bon Dieu! que la forme en était rude pour une pauvre jeune fille, qu'un regard moins tendre punissait, qu'un air un peu froid accablait de chagrin! Telle avait été mon éducation, mon existence auprès de madame la comtesse; et il en était résulté que j'avais en moi ces délicatesses de sentiment qui doublent les jouissances, mais qui centuplent les peines. Que devenais-je donc, lorsque Marcellin me disait: « Femme, est-ce que tu as perdu la tête? où est donc le fourrage des vaches? et le fumier de la bergerie, que tu n'as pas fait enlever? es-tu bête, de n'avoir pas dit qu'on rentrât le bétail? tu ne vois donc pas qu'il va faire de l'orage? à quoi donc es-tu bonne? » Je courais alors remplir les ordres du maître, avec la docilité d'une esclave; et il ne me restait plus qu'un plaisir, c'était de me dire: « Je mourrai sans me plaindre, mais bientôt, je l'espère; car je ne puis vivre plus longtemps dans cette agonie d'un cœur qui n'est compris de personne. »

Loin de chercher à me distraire, j'enfonçais, par de coupables et volontaires retours, le trait qui me déchirait. Si j'avais un moment de liberté, je venais ici, dans ce lieu abandonné; j'y venais pleurer et prier. Alors, j'osais me plaindre, mais

Dieu rejetait les soupirs d'un cœur qui ne voulait point se soumettre à ses décrets : aussi, ne trouvais-je pas dans la religion ces chastes délices que j'avais connues près de ma bonne maîtresse. En priant, je ne pensais qu'à moi, au lieu de m'élever jusqu'à Dieu : mon âme, rétrécie par l'égoïsme, ne sentait que le mal présent, et ne s'élançait pas vers un céleste avenir; en demandant à la mort de mettre fin à mes tourments, je n'y cherchais pas le moyen de me réunir à mon créateur.

Désespérée et me croyant rejetée de Dieu, parce qu'il ne daignait plus se communiquer à mon âme, je devins sombre, farouche, et le plus horrible des crimes, le seul pour lequel la miséricorde divine est inflexible, se présenta à mon imagination : je fus au moment de mettre fin à mes jours; mais j'allais être mère, et je consentis à vivre. Attribuant à ma grossesse le désordre de mon esprit et ma pâleur, Marcellin souffrit mes caprices et mon humeur avec la plus touchante bonté : cependant, mes préventions contre lui étaient telles, que j'appelais bêtise et inertie, ce qui était effectivement tendresse et vertu.

Enfin, mes couches approchaient, espérant qu'elles mettraient un terme à mon existence, je

voulus m'y préparer en remplissant mes devoirs religieux. Ma confession fut le récit de mes peines; je les détaillai avec un entier abandon, et une chaleur d'autant plus vive, que c'était la première fois que j'osais en parler.

— Vous n'aimez donc pas votre mari? me dit notre vénérable pasteur. — Non, mon père. — Et lui, vous aime-t-il? — Autant qu'il peut aimer. — Vous laisse-t-il une honnête liberté? — Oh! assurément. — Vous refuse-t-il le nécessaire? — Bien loin de là, il prévient mes désirs, et voudrait que j'en eusse bien davantage pour les satisfaire tous. — A-t-il quelques vices? — Aucun. A-t-il quelques vertus? — Il est laborieux et charitable. — Ah! mon enfant, vous ne l'aimez pas! et vous croyez avoir raison de ne pas l'aimer! et pourquoi cette indifférence? parce que Marcellin ne sait pas comme vous exprimer ce qu'il sent; parce que ses vertus sont cachées sous une écorce grossière. Ma fille, rougissez de ces délicatesses indignes de notre divin Sauveur. Où a-t-il été choisir ses disciples? chez les simples d'esprit : quels hommes ont été ses amis? de pauvres pêcheurs, ignorants, grossiers dans leurs habitudes, personnels dans l'amour qu'ils lui portaient, et demandant la palme de la

victoire avant d'avoir combattu. Et cependant, Jean dormit sur le sein du Seigneur; Pierre vit à ses pieds son divin maître, il l'entendit lui dire avec tendresse : *Pierre, m'aimes-tu?* Et vous, ma fille, vous, née dans l'obscurité, vous changez en poison les dons de votre bienfaitrice; la religion que vous devriez comprendre, vous trouve dure, ingrate pour le mari qui vous a choisie, lorsque vous étiez pauvre et abandonnée de tous; vous nourrissez dans votre âme un mépris offensant pour le protecteur de votre jeunesse, pour le père de votre enfant; et vous appelez cela sensibilité, délicatesse de sentiments! erreur, funeste erreur, ma fille! le Dieu humble vous rejette. Une pensée d'orgueil n'a pu exister un instant dans le ciel; l'enfer a recueilli pour la terrible éternité celui qui l'avait pu concevoir. — Eh! mon père, dépend-il de moi d'aimer ce qui n'est point aimable? — Fermez les yeux sur des faiblesses, n'envisagez que les vertus. — Quelques vertus d'instinct peuvent-elles commander l'estime et l'amour? — Il n'est point de vertus d'instinct, lorsqu'elles sont constantes : l'homme vraiment charitable, est vraiment vertueux. S'il suivait cet instinct dont vous parlez, dans mille occasions il donnerait à ses plaisirs,

ou à son intérêt, l'argent qu'il accorde à l'indigence.

« Eh bien! ajouta-t-il, je veux vous faire connaître, moi, ce mari que vous dédaignez : je trahis son secret, il me le pardonnera. Surtout, ma fille, point d'inquiétude, le malheur que Marcellin m'a confié est réparé, entendez-vous? entièrement réparé. Il y a six semaines que Marcellin m'apporta une lettre adressée à votre oncle ; elle lui apprenait que Sébastien, votre frère, s'était cassé le bras : il va à présent à merveille; mais alors venant de se marier, ayant fait des dépenses et pour son mariage, et par suite de son accident, il se trouvait dans un entier dénûment. Votre mari, voulant vous épargner un chagrin, et venir au secours de Sébastien, vous cacha la lettre, m'apporta en secret deux cents francs, et me pria de les faire passer à Lyon, où votre frère est ouvrier. Eh bien! mon enfant, cette conduite est-elle celle d'un homme sans esprit et sans délicatesse? cette bonne action qui révèle tant d'amour, tant de générosité, n'est-elle que de l'instinct? ne vous paraît-elle pas digne d'être mieux appréciée? Je le vois à votre confusion, vous comprenez enfin, qu'un excès de délicatesse en sentiment peut faire naître des prétentions, des exi-

gences dont la raison rougit. Vous accusez Marcellin d'insensibilité! n'est-ce pas vous qui êtes envers lui ingrate, insensible? — Du moins, dis-je en tremblant, j'ai rempli avec zèle mes devoirs d'épouse et de maîtresse de maison. — Comme une mercenaire, et non comme une épouse; ma fille, votre premier devoir est d'aimer l'homme qu'au pied des autels vous avez juré d'aimer. Vous avez promis de le respecter et vous le méprisez, et ce qu'il y a de plus déplorable, vous vous faites une gloire romanesque de ce mépris, en vous estimant beaucoup au-dessus de lui. Eh! ma fille, qu'y a t-il de plus grand que la vertu? elle est belle de sa seule beauté, on peut la parer par l'esprit et l'éducation, on ne peut l'embellir. Allez, allez rendre à Marcellin une femme sage, une tendre épouse, une compagne attentive et reconnaissante; pensez à votre frère, et vous aimerez Marcellin. »

Oh! oui, je pensai à mon pauvre Sébastien, et ma tendresse pour lui me fit ressentir jusqu'au fond de l'âme la bonté de mon mari: aussi, me tardait-il de le voir pour le remercier. Je le trouvai seul dans la petite salle, et me jetant dans ses bras toute en larmes, je ne pus, confuse et repentante que j'étais, que répéter au milieu de mes

sanglots, ces deux mots : *merci et pardon*. Marcellin me crut folle, et son désespoir si vrai, si pathétique, acheva de me faire sentir le remords le plus cuisant. Je me laissai tomber à ses pieds, et lui dis en pleurant : « Marcellin, M. le curé m'a appris ce que tu as fait pour mon frère, et ma vie entière ne sera pas assez longue pour te prouver ma reconnaissance. — Ta reconnaissance, Dorothée? qu'est-ce que tu dis donc là ? est-ce que ton frère n'est pas le mien? est-ce que je travaille pour laisser moisir des écus dans mon coffre? Nenni, nenni; je les donne à Dieu, en les faisant passer par la main de ceux qui souffrent, et j'achète ainsi ma part de paradis. »

Pour cette fois, et en dépit du beau langage, je ne vis dans mon mari qu'une âme noble et digne de mon estime : oui, je sentis que je l'aimais et je le lui dis avec émotion. Bon, excellent Marcellin! sa joie en m'écoutant tenait du délire, et je reconnus que j'avais été bien coupable, en méconnaissant son caractère, en le privant du bonheur que la reconnaissance m'imposait de répandre sur lui.

Réconciliée avec Dieu, mon mari et moi-même, je retrouvai dans la prière des consolations et des forces nouvelles. Je demandai à Dieu de ne con-

server de ma trop brillante éducation que ce qui pouvait grandir mon âme et la rendre plus vertueuse; en un mot, d'oublier tout ce qui était inutile à l'obscure Dorothée. Je donnai mes livres à monsieur le curé, et ne voulus plus faire que des lectures pieuses, ou bien celles qui m'instruiraient de tous les travaux champêtres. Je suis devenue une bonne mère de famille et une bonne fermière; personne ne peut rivaliser avec moi pour la bonne santé de mes enfants, et l'excellence de mon laitage, et j'ai retrouvé ainsi un calme, une gaîté, qui sont bien rarement l'apanage de la richesse et de la grandeur.

SEPTIÈME SOIRÉE.

—

> La pensée inquiète de l'avenir, trouble parfois la raison.
>
> ECCL. XXXI, 2.
>
> Que mon exil est long! mon âme soupire depuis longtemps dans une terre étrangère.
>
> PS.

J'avais écouté Dorothée avec la plus grande attention, et pendant tout le temps qu'elle mit à son récit, une voix secrète me disait : *Dieu parle aux superbes par la bouche des humbles, et les petits instruisent les grands de la terre.* Abîmée dans mes réflexions, je me taisais : Dorothée craignit de m'avoir retenue trop longtemps, et voulut s'en excuser; je l'embrassai tendrement en l'assurant que son récit m'avait vivement intéressée, et que je me promettais d'en faire mon profit. Nous

nous séparâmes; la pluie avait cessé, je revins au château, et courus m'enfermer dans ma chambre.

Juste ciel! que venais-je d'entendre, et quelle grande leçon m'était donnée par l'innocence! Déjà Dieu m'en avait parlé par la voix de la princesse; mais je n'avais pas dû être surprise de rencontrer une âme si noble, et des actions si héroïques dans une femme née d'un sang illustre; son humilité seule m'étonnait, sans m'inspirer toute l'admiration qu'elle méritait; car je rampais dans ce cercle étroit que la vanité me traçait, et je n'avais pas encore assez dépouillé l'homme moral des illusions de la grandeur et du prestige de l'esprit.

Dorothée venait de me confondre: son éducation trop relevée la perdait; la vertu seule la sauva. Plutôt séduit qu'éclairé par une instruction brillante, son esprit ne lui montrait les choses que sous un faux jour; et si son cœur n'eût été à Dieu, fidèle à la voix de Dieu, Dorothée se fût égarée dans les spéculations du monde. En voulant agrandir ses connaissances, elle n'eût fait que développer en elle la triste faculté de beaucoup souffrir, parce qu'on accroît nécessairement ses maux, quand on sent au-delà de ce qu'il est donné aux forces de l'homme de sentir. La reli-

gion rectifia ses opinions, épura ses sentiments, et lui fit enfin remporter sur elle-même une entière victoire !

Plus orgueilleuse qu'une princesse née sur le trône, plus faible qu'une paysanne, que suis-je donc ? me disais-je, et le découragement s'emparait de tout mon être. Seule, abandonnée, sans secours du ciel et de la terre, détrompée sur la fausse dignité que j'opposai longtemps au malheur, je me sentais pauvre, anéantie, moins qu'une ombre. En pesant ce que j'étais par moi-même, je trouvais mon poids aussi léger que celui de la feuille desséchée, qui tourbillonne dans l'espace et va tomber au hasard, sans que nul regard daigne suivre sa destinée.

Tout à coup le nuage qui m'entourait se dissipa à l'éclat d'une douce lumière. J'entendis une voix qui me disait : « Insensée ! tu as voulu être quelque chose de grand, d'indépendant ; vois jusqu'où tu es descendue. Tu étais un rien, s'attachant à un autre rien, et tu demandais la gloire à un fantôme. Ah ! si tu es ambitieuse, regarde en haut : le royaume du Tout-Puissant est ton royaume, mais l'humilité seule en ouvre les portes. »

Écrasée par ces paroles, par la grandeur de

Dieu, dont j'étais comme investie de toutes parts, je tombai à genoux et m'écriai en pleurant : « Grâce, grâce, Seigneur ; vous m'avez frappée de la verge de vos vengeances, le malheur m'instruit, et j'abjure ici ma détestable vanité : grâce, grâce, que ma détresse expie l'extravagance de mon orgueil. Hélas ! comment sortir de cette fange dans laquelle je me traînais avec tant de fierté ? comment assouplir ma volonté rebelle ? comment plier mon cœur à la soumission, et donner l'humilité à mes regards ? O mon Dieu, je reconnais, j'avoue mes fautes ; en triompher est au-dessus de mes forces, je dirai presque de ma volonté ; faites-moi vouloir ce que vous voulez, faites-moi faire ce que vous voulez que je fasse. »

Et je continuais à pleurer, à gémir, et mon âme, naguère si froide, si aride, ne savait plus se taire en présence du Seigneur ; tant était profond le sentiment de ma misère et le besoin d'un secours divin !

Combien la tristesse qui suit l'humilité diffère de celle qui naît de l'orgueil. L'orgueil secoue ses chaînes avec fureur ; il veut être parfait, et s'irrite en découvrant sa faiblesse : si cette faiblesse est publique, il frémit de rage, il invoque le néant ;

le désespoir seul lui répond ; car le néant n'existe pas.

Oh ! qu'elle est douce, qu'elle est calme, l'humilité qui pleure sur ses fautes ! elle aussi, fait entendre le cri de la détresse ; mais à ce cri, l'espérance surgit du sein des tempêtes, et l'aquilon ne souffle plus.

Une épreuve nouvelle m'attendait, elle m'attendait pour me confondre et me rendre méprisable à mes propres yeux ; j'allais revoir le marquis : la scène du matin se déroulait à mes yeux, et ma fierté se soulevait à ce seul souvenir. Une simple paysanne m'avait donné une autre leçon ; elle s'était soumise par l'unique sentiment du devoir, et moi, fière et indomptable, j'eusse repoussé par ma froideur l'amour et le repentir. Le repentir ! ah ! je l'avoue, je ne croyais pas qu'il pût trouver d'accès dans le cœur du marquis, dans cet esprit si plein de lui-même... Et c'est moi qui osais mettre des bornes à la bonté et à la puissance divine ! moi, qu'un miracle de miséricorde venait de recréer, d'arracher au démon de l'orgueil ! ah ! Dieu n'était-il donc que le sauveur d'Onésie ? ne pouvait-il éclairer un autre cœur ? « Allons, me dis-je, pardonnons, oublions même si je le puis, et qu'on ne voie plus en moi

qu'une épouse chrétienne, douce et courageuse.»

Je priai encore, et me croyant sûre du succès, j'entrai dans le salon d'un air plein de calme et avec des manières cordiales.

Le marquis lisait; en m'entendant, il se contenta de faire une simple inclination de tête et continua de lire. O faiblesse du cœur humain! je venais de prendre les plus généreuses résolutions, et une légère marque d'indifférence, d'une indifférence trop habituelle, réveilla mes susceptibilités, et peu s'en fallût que je ne retournasse sur mes pas. Je puis le dire à présent, et ce souvenir me fait frissonner en pensant à la tyrannie qu'exercent sur nous les passions; l'effort que je fis pour m'asseoir près du marquis, pour attendre en silence qu'il lui plût de fermer son livre, pour lui adresser la parole avec douceur, fut pour mon âme un si pénible effort, que sans l'appui de Dieu j'en aurais été incapable. Ma voix était tremblante; et M. de Melrose, qui le remarqua, me demanda si j'étais enrhumée. « J'ai été légèrement mouillée ce matin, lui dis-je, et n'ai trouvé de refuge que dans une chapelle abandonnée, non loin de la grille. — Ah ! oui, je me la rappelle. —C'est une ruine qui mérite d'être réparée ; voulez-vous bien que je m'en occupe. »

Cet acte de soumission, et le son de ma voix étonnèrent le marquis ; il me regarda fixement, et je rougis comme une coupable : je ne l'étais que trop ! « Votre promenade vous a été favorable, me dit-il, vous avez le teint frais, l'air *reposé*, cela vous sied à merveille. »

Il m'observa toute la journée ; je me tins sur mes gardes, et moins heureuse que Dorothée, je ne pouvais lui dire : « Pardonnez-moi. » J'avais tant à pardonner moi-même ! et si peu d'espoir d'être comprise, si je parlais ! la triste consolation de faire un aveu pénible, qui eût pu profiter à tous deux et rétablir l'harmonie, m'était enlevée.

Le marquis connaissait et exagérait sans doute mes torts ; aurait-il cru à mon désir de les réparer ? il y a tant de grandeur dans le repentir, que peu d'âmes l'apprécient ce qu'il vaut. On ne peut se faire une idée du martyre qu'on souffre pour briser ses fers : la lâcheté qui nous les fit porter si longtemps, semble les avoir fait pénétrer dans les chairs, et le moindre effort cause les plus affreux déchirements. Je rougis de vous avouer tout ce que je souffrais, pour jeter sur le marquis un regard amical, pour supporter une expression de dédain, pour retenir une repartie toujours prête à m'échapper, toujours refoulée

dans le fond de mon cœur. Je ne puis surtout sans une extrême confusion, reconnaître que si je remportais dix fois la victoire dans un jour, je comptais presque autant de défaites. Souvent, bien souvent, je fus au moment de renoncer à ce combat terrible : souvent, bien souvent, j'allai me prosterner dans la chapelle, enfin réparée, et là, comme un faible enfant, je pleurais en disant : « Vous le voyez, mon Dieu, je retombe sans cesse. » Oui, me répondait une voix intérieure, mais parfois tu triomphes : un succès trop facile te semblerait ton propre ouvrage ; l'excès de ta misère t'amène ici, elle t'humilie, et l'humiliation est le seul creuset où ton âme puisse s'épurer : souffre, prie, espère.

J'avais besoin d'un guide, je me décidai à prendre celui de Dorothée. Ma confession nouvelle ne ressemblait en rien à celles qui l'avaient précédée : je ne m'accusais alors que de mes mauvaises actions, et m'enorgueillissais d'en commettre si peu. Lorsque j'en vins à scruter ma conscience, sur mes affections, mes vanités, mon mépris pour les autres, la bonne opinion que j'avais de moi-même, ma susceptibilité toujours prête à se choquer d'un mot, d'un regard ; ma facilité à blesser les autres par ces demi-mots et

ces réticences, où la politesse la plus raffinée aiguise le trait le plus déchirant; lors dis-je, qu'au flambeau de l'humilité je vins à découvrir ce qui jusque-là avait été un secret pour moi-même, je fus saisie d'une confusion extrême; mes confessions devinrent l'histoire de mon âme et non celle de ma vie; alors seulement, je compris le bienfait de cette divine institution.

Un jour, en rentrant chez moi, on me remit une lettre; elle était du marquis, ne contenait que deux mots, et m'apprenait son départ; « Départ secret, disait-il, et qu'il fallait cacher à tout le monde, en annonçant qu'il était malade et ne voulait voir que Lambert. »

Il avait donc mis cet homme dans sa confidence! Je m'empressai de le faire appeler : on se souvient que j'avais eu lieu d'en être mécontente; il vint, et je le trouvai, ce qu'il était toujours avec moi dont il savait n'avoir rien à redouter, insolent et réservé.

« Où est votre maître? lui dis-je. — C'est à Madame que je le demanderais, si j'osais me permettre une question. — Combien durera son absence? — Peu de temps, si on en juge par la difficulté de garder longtemps ce secret. — A-t-il pris ce parti à l'improviste? — Vraisemblable-

ment, si Madame ne fait que de l'apprendre. »

Je le congédiai froidement, mais non sans être mortellement blessée d'une réserve si impertinente. Je ne doutai pas que cet homme, unique confident de son maître, ne sût le motif de cet incompréhensible voyage, et il était cruel de me voir traitée avec moin d'égards qu'un valet. Ce qui ajouta au désagrément de ma position, c'est que je fus obligée de m'entendre avec lui, pour donner le change aux gens, et leur faire croire que le marquis était réellement malade. Je fis de mon mieux pour jouer cette comédie indigne de moi; le devoir l'exigeait, et j'y trouvai mon excuse et ma consolation.

Mais où était M. de Melrose? je me perdais dans mes conjectures; le temps s'écoulait, et quoique mes craintes ne s'appuyassent sur rien de tendre, elles n'en étaient pas moins poignantes. Quand je pensais au danger que pouvait courir le père de mes enfants! quitter son lieu d'exil, s'exposer à être découvert, quelle témérité! Oh! quelle puissance ont sur une âme honnête les liens de la nature! Mon inquiétude pour M. de Melrose se changea en un véritable effroi, et il me semblait qu'en m'apprenant sa perte, on me porterait un coup mortel. Il est vrai qu'heureuse de sentir

mon cœur se ranimer à une affection éteinte depuis si longtemps, j'attisais pour ainsi dire mon tourment, afin d'y puiser une source d'intérêt et d'attachement pour mon mari.

Enfin, une nuit que je dormais de fatigue, ma porte s'ouvre, on s'approche de mon lit; effrayée, je regarde et reconnais M. de Melrose. Se penchant vers moi, « J'arrive à l'instant, me dit-il, je cours me mettre au lit; demain vous ferez entrer mes gens comme à l'ordinaire, en leur annonçant ma convalescence. Dans la matinée, la voiture qui m'a ramené entrera dans la cour. Ne paraissez pas; continuez de vous taire sur le passé, et préparez-vous à recevoir des amis dont la présence vous fera plaisir. Plus tard vous saurez tout. »

Il sortit, et me laissa dans un si profond étonnement, que je me demandai si je n'étais pas abusée par un songe. Quels amis m'amenait-il? des amis, je n'en avais pas, et tout désir s'était éteint en moi comme toute espérance. Mes enfants seuls... et les battements précipités de mon cœur, m'apprirent qu'une mère ne cesse d'espérer qu'en cessant de vivre. Cependant quelle folie de croire, de penser même à une semblable félicité! Je ne voulais pas m'y arrêter un moment, sachant quel mal font souffrir les mécomptes de la tendresse;

et sans cesse, le bruit de cette voiture qui m'était annoncée retentissait à mon oreille ; et sans cesse, le nom de mes enfants échappait de mes lèvres ; leur souvenir s'identifiait avec cette attente si prolongée par mon impatience.

Pendant le reste de la nuit le sommeil n'approcha pas de mes yeux. Je me rendis dès le matin chez le marquis, que je trouvai préoccupé, et en conversation très animée avec Lambert : on se tut à mon approche, j'appris seulement que le marquis était allé voir sa mère. « Elle vient, me dit-il, je l'ai quittée à deux lieues d'ici et suis arrivé seul la nuit, pour que personne ne me vît, et qu'on ne se doutât point de mon absence. L'arrivée de ma mère sera motivée par ma maladie, et nous jouerons tous la surprise en la voyant : vos enfants vont bien. »

C'était donc madame de Melrose qui arrivait, et voilà cette amie dont la présence me ferait plaisir ! Qu'étaient devenus mes songes dorés ? qu'ils étaient faux, ces pressentiments enchanteurs !

Ma belle-mère était la femme avec laquelle je pouvais le moins sympathiser : son cœur était aussi froid que ses passions étaient vives, et ses chagrins, violents d'abord, étaient bien fugitifs. Ceux de l'esprit s'évaporent si vite ! l'âme seule a

le secret des longues douleurs. Madame de Melrose, pour se tromper elle-même, pour en imposer aux autres, débitait sans cesse ces maximes si rebattues, sur la nécessité de *résister à la douleur, de lutter contre les revers*, etc. : à chaque mot on aurait pu voir combien elle s'admirait dans sa vertu à la glace. C'est ainsi qu'on divinise l'égoïsme ; il ferait horreur, si on ne le colorait d'un vernis brillant et mensonger.

Cette stoïque vertu s'évanouissait toutefois devant les rêves de l'ambition ; plus de repos, plus de sommeil, lorsque sa voix impérieuse l'appelait à la faveur ou à la fortune.

On avait annoncé le matin la convalescence de M. de Melrose, et les domestiques reprirent leur service ordinaire. Ils avaient à peine eu le temps d'entrer chez leur maître, qu'un bruit extraordinaire se fit entendre dans la cour. « Qu'est-ce là ? dit le marquis d'un air très étonné. — Une voiture de poste, dit Lambert arrivant hors d'haleine. — Voyez tous ce que cela peut être. » On se précipite dans l'escalier ; le marquis me dit de rester, et moi, pâle, palpitante, oppressée, je sens et ne pense plus ; mes pressentiments chéris passaient encore devant mes yeux.

La porte s'ouvre et ma belle-mère s'avance

d'un air majestueux, tempéré par un doux sourire : elle embrasse son fils, puis moi ; s'informe tout haut de la santé du marquis ; parle de ses inquiétudes qui ont déterminé son voyage, et finit par dire qu'elle a amené avec elle deux médecins qui ne pourront qu'achever la guérison : « Qu'on les fasse entrer, ajoute-t-elle. » O surprise, ô bonheur, ô ravissants transports de l'amour maternel ? c'est alors que je vous connus dans toute votre étendue :... c'étaient mes enfants. Faire un cri, les presser contre mon cœur, et tomber évanouie fut l'affaire d'un moment : bientôt je reviens à moi, et dans l'excès de mon délire, je me jette aux genoux de ma belle-mère, je baise mille fois ses mains, je retourne à mes enfants, j'embrasse leur père, je serre la main de nos gens, rassemblés autour de nous : tous pleurent avec l'heureuse mère, tous sont émus par ces sentiments de la nature écrits dans le cœur du sauvage, comme dans le cœur de l'homme civilisé.

Enfin, je cherche à me calmer, à sécher mes larmes, pour mieux contempler mes enfants. Qu'ils sont beaux ! qu'Élisabeth a de grâce ! que Norbert est noble et aisé dans ses mouvements ! Mais pourquoi me regardent-ils d'un air de surprise?

pourquoi se tiennent-ils si loin de moi? pourquoi leurs bras ne sont-ils pas entrelacés autour de mon cou? Ignorent-ils qu'ils me doivent des siècles d'amour et de caresse? suis-je donc une étrangère pour mes enfants? Voilà la félicité de l'homme!... trompeuse, passagère, elle nous montre toujours quelques gouttes d'amertume, filtrant lentement dans le breuvage enchanté.

Je n'eus pas le temps de m'appesantir sur ces tristes idées; ma belle-mère me demanda de lui faire préparer un appartement, et je sortis en emmenant mes enfants avec moi. Je passai mes bras dans les leurs, et la joie me donnant des ailes, je leurs fis, avec la vivacité du jeune âge, parcourir tout le château, en assignant les logements de madame de Melrose et de ses gens. Je montrai ensuite à mes enfants les chambres qu'ils devaient habiter, et qui étaient très voisines de la mienne.

« Allons, leur dis-je, faites apporter vos paquets, installez-vous à votre goût, dites-moi ce que vous désirez... Ah! parlez, parlez-moi; car vous ne me reconnaissez pas, il y a si longtemps que nous sommes séparés; mais une mère et des enfants ont-ils besoin de s'être vus, pour se connaître, pour s'aimer? »

Ces mots étaient entremêlés de mille caresses;

ces caresses, reçues avec reconnaissance, ne m'étaient pas rendues avec tendresse ; rien n'annonçait entre eux et moi cette sympathie à laquelle j'aspirais. Moins tendre, j'eusse été satisfaite ; ce que me disaient mes enfants était bien, et toutefois ces paroles si parfaitement arrangées glaçaient mon âme ; je n'y voyais pas ce désordre de la joie, ce cri du cœur, cet abandon de la nature, que j'avais espérés.

HUITIÈME SOIRÉE.

—

L'homme querelleur ressemble à celui qui ouvre un torrent; il devient injuste avant même qu'on l'ait attaqué.
PROV. XVII, 14.

LORSQUE ma belle-mère eut pris quelque repos, nous nous réunîmes chez M. de Melrose, et là j'appris qu'il était allé réveiller le zèle de ses amis, mais que ses efforts avaient été infructueux : on ne lui donnait encore que des espérances éloignées. « Au surplus, vous avez remporté l'honneur *de la journée,* me dit le marquis, et Madame a dit à ma mère que votre absence lui causait un vrai chagrin, qu'augmentait tout ce que sa tante, la princesse de K**, lui avait écrit

de Vienne à votre sujet. Ainsi, Madame, faites valoir, dans votre propre intérêt, cette précieuse affection, et vous parviendrez aisément à séparer votre sort de celui d'un malheureux proscrit. — Jamais, lui dis-je; mon devoir est de rester ici. — Votre *devoir*, c'est possible; mais vous avez peut-être senti quelquefois que le devoir *seul* est bien triste. — S'il existe une vraie joie dans cette vie, elle ne se trouve que dans l'accomplissement des devoirs — Oui, c'est gai, très gai; comme la vie d'un trappiste : eh! bien, puisque le *devoir* vous est si cher, que feriez-vous, si l'on vous disait qu'en vous montrant à la cour, peut-être pourriez-vous y servir ma cause? — Si j'en étais sûre, je partirais à l'instant. — Voyage inutile, ma fille, dit aigrement madame de Melrose; ne suis-je pas là? doutez-vous de mon zèle? mon fils pense-t-il que ses intérêts gagneraient à être soutenus par votre esprit et vos talents? que ma faible intelligence ne sait pas faire mouvoir les ressorts essentiels? — Cette opinion est loin de ma pensée, dit le marquis; j'ai, au contraire, autant de reconnaissance pour vos bontés, que de motifs pour admirer la conduite que vous avez tenue dans cette occasion : mais il me semble qu'un voyage d'Onésie pourrait m'être favorable, par

l'attachement que lui témoigne Madame. — Voulez-vous donc jeter votre femme dans les intrigues de cour, avec sa figure, sa jeunesse? — Vous seriez là, ma mère; que pourrait-on dire? — Ou plutôt, que ne dirait-on pas? la bienséance s'oppose à ce projet, et votre cause n'est pas désespérée à tel point, qu'il faille en venir à cette extrémité. »

L'amour-propre de ma belle-mère était vivement offensé; je m'en mis peu en peine : mes enfants m'étaient rendus; qu'avais-je besoin du monde et de la cour? l'un et l'autre avaient failli me perdre; et pas un plaisir vrai n'avait contrebalancé ce danger. Je gardai le silence, et la conversation roula longtemps sur le même sujet. Quelques paroles un peu vives furent échangées : la tendresse croît bien faiblement dans un terrain où la vanité sème à pleines mains ses plantes parasites. Cependant on en vint à une conclusion, c'était le départ prochain de ma belle-mère, qui prendrait le parti de demander une audience particulière au roi.

« Je vous donne encore quinze jours, nous dit madame de Melrose; puis je retourne au pays des tempêtes. Vos enfants rentreront dans leurs pensions : c'est une longue vacance pour eux; mais

12

il était simple qu'ils vinssent rendre leurs devoirs à leur mère. A présent il faut travailler pour finir une éducation que je veux rendre parfaite. Encore deux ou trois ans, et vous verrez Élisabeth à la cour, recherchée par les partis les plus brillants : elle restera donc jusque-là à Panthémont. A quatorze ans, je la reprends avec moi; et si, à cette époque, votre déplorable affaire n'était pas encore terminée, je me dévouerais tout à fait, et resterais à la cour jusqu'à votre rappel. »

Pendant le discours de madame de Melrose, mes idées s'égaraient. Vous avez quelquefois cru entendre dans le lointain un bruit étrange et menaçant; on se demande : « Est-ce le vent? est-ce le tonnerre? » Inquiet, on regarde le ciel, le vol des oiseaux, on étudie tous les symptômes de la nature, et l'on se dit avec anxiété : « Dieu! c'est l'orage. » Et moi aussi, je me disais : « C'est l'orage?... ils ont parlé de mes enfants, de départ, de pensions!... Compte-t-on me les ravir encore? ah! qu'on ne l'espère pas : je ne suis plus la faible Onésie; ils verront ce que c'est que le cœur d'une mère. »

Recueillant alors toutes mes forces, je demandai à madame de Melrose si son intention était d'emmener mes enfants avec elle. — « Sans dou-

te ; quelle éducation pourriez-vous leur donner ici ? — Celle qui peut développer les vertus, agrandir l'âme, et par là disposer ces jeunes intelligences à pouvoir plus tard étendre la sphère de leurs connaissances. — Et qui fera ce chef-d'œuvre? — Monsieur de Melrose s'occupera de Norbert ; moi, je me charge d'Élisabeth. — Pour en faire une fermière? on m'a dit que vous aviez un goût *tout particulier* pour la bergerie. La petite Dorothée est votre amie? — Elle le sera de ceux qui savent apprécier un noble caractère. *Noble* est bien placé ; toutefois vous me permettrez de ne pas souffrir que ma petite fille soit dans l'intimité de la *noble* Dorothée ; Élisabeth n'est pas née pour briller dans une basse-cour ; je l'emmènerai donc. — Non, madame, Élisabeth restera. »

Ces mots, prononcés d'une voix ferme, pétrifièrent la mère et le fils ; ils se regardèrent avec étonnement, puis ramenèrent leur regard sur moi, et ce regard disait intelligiblement : « Êtes-vous prise d'un vertige? est-ce à nous qu'on résiste? » A mon tour je les regardai avec un visage calme, mais dont l'expression ne pouvait non plus être douteuse. « Élisabeth restera? reprit lentement madame de Melrose, en pesant sur

toutes les syllabes, comme si elle eût parlé une langue étrangère, qu'elle cherchait à comprendre. — Oui, madame : trop longtemps privée de ma fille, je n'ai pas rempli à son égard les devoirs que Dieu m'impose ; je dois et je *veux* réparer cette faute. — De quel ton parlez-vous à ma mère? dit le marquis. — Je ne crois pas que mon ton soit offensant, et je soutiens un droit que nul ne peut me contester. — Excepté moi, madame ; moi, père et maître de mes enfants. — Je crois que nos droits sont égaux ; au moins vous me permettrez de faire valoir les miens sur ma fille; non qu'elle me soit plus chère que son frère, mais je sens qu'ici l'éducation de mon fils pourrait être imparfaite. — Pensez-vous que j'exige moins de celle d'Élisabeth? il y aurait bien de la présomption de votre part, à croire que, sans le secours d'aucun maître, vous pourriez donner à ma fille les talents qu'elle doit posséder? vous êtes-vous jamais occupée d'éducation? — Il est des états qui ne demandent point d'apprentissage, celui de mère est de ce nombre ; Dieu leur inspire les paroles qui sèment la sagesse et font recueillir une ample moisson de vertus. — Vos comparaisons, madame, sentent toujours la pastorale ; au reste, elles ne me convaincront pas. Je ne mets pas

de différence entre mes enfants; tous deux retourneront à Paris. — Non, non; vous n'aurez pas la barbarie de m'enlever le seul bien qui me reste. — Le seul bien? dit madame de Melrose, vous ne pensez donc pas que votre maris est avec vous? — Moi, ma mère? eh! que suis-je pour la sensible Onésie? un chevalier de la table ronde, qui a la fureur de vouloir servir son pays, et qui préfère l'honneur et la gloire à de belles maximes de philosophie. Fi donc! Dorothée vaut mille fois mieux dans son petit doigt, que moi dans toute ma personne. Je ne sais pas aller prendre du lait à la ferme, dire le rosaire à la vieille chapelle, et panser les malades. Mon métier fut d'abord de tuer le plus d'hommes que je pus; à présent je cherche à les conduire, en démêlant ce grand écheveau de fils politiques, devenu plus embrouillé que jamais. Niaiseries que tout cela, aux yeux de l'impassible Onésie. — Impassible, monsieur? ah! tant qu'il n'a été question que de mon propre bonheur, j'ai su me taire et obéir : le ciel m'indique un autre chemin, c'est à moi d'y marcher. Rien, monsieur, ne remplace l'éducation donnée par une mère, parce que rien n'aime et ne sent comme une mère. Laissez-moi mon Élisabeth, et vous verrez que vous n'aurez pas lieu de vous en

repentir. Sans elle, nous sommes bien isolés; avec elle, nous ne regretterons rien. — Cet égoïsme ne me séduit point; je ne sacrifierai pas l'avenir de ma fille au bonheur du moment. — Ah! dites le bonheur de toute sa vie; car ce ne sont pas les talents qui rendent heureux : font-ils supporter les peines, les contrariétés? charment-ils nos ennuis, savent-ils guérir les plaies du cœur? La religion... — Ah! nous y voilà; car vous saurez, ma mère, que la religion est le nouveau refrain de *sainte* Onésie. — Oui, monsieur, mon *nouveau* et mon *éternel* refrain : que n'ai-je connu plus tôt les forces que l'on puise à une source si chère! Peut-être, hélas! que le froid mortel... Pardon, mais la douleur m'arrache mon secret; peut-être que ce froid qui a remplacé la douce chaleur de tendresse et d'intimité, qui pendant deux ans fit mon bonheur, ne serait pas venu glacer nos âmes, si j'eusse connu dès-lors la loi d'amour et de pardon : votre indifférence a déchiré mon cœur, mon orgueil a dissimulé ma souffrance et mes regrets. Laissez-moi, en présence de votre mère, laissez-moi m'humilier, vous demander pardon d'avoir souffert en philosophe superbe, et non en épouse tendre et soumise. Rendez-moi cette affection qui me fut si chère; voyez en moi la mère de vos en-

fants, et que ce titre m'ouvre de nouveau votre cœur. — Vous voulez que je vous aime!... mais vous, madame, m'aimez-vous? »

La foudre tombée à mes pieds ne m'eût pas plus épouvantée que ces deux mots. Jamais mes lèvres n'avaient été souillées par le plus léger mensonge, et pour rien au monde, je n'eusse essayé de me sauver en trahissant la vérité. Mon trouble, mon hésitation étaient de terribles arguments contre moi; je le sentis, et Dieu m'inspira ces paroles : « Combien j'aimerai le bon père, l'excellent mari qui me rendra ma fille! — J'entends; votre tendresse est conditionnelle. — Pensez, de grâce, à la longue pénitence que j'ai faite, à celle que vous voulez m'infliger encore. — On peut faire un sacrifice à l'épouse tendre, à l'amie dévouée, jamais à la femme dissimulée, altière. — Oh! puis-je m'humilier davantage? puis-je parler avec plus de franchise? Aimez-moi, rendez-moi mes enfants, et vous verrez si le cœur d'Onésie est ingrat et insensible. Mon ami, un mot favorable, et vous me rendrez à la vie; un mot, et dix ans de désolation s'effaceront à l'instant; un mot, et tout mon cœur vole vers vous. »

Je serrais les mains de M. de Melrose dans les miennes, et mes yeux pleins de larmes

poursuivaient les siens pour obtenir un regard: lui, froid, embarrassé, n'osait lever les yeux sur moi. Ah! pourquoi évitait-il mes regards? la douleur d'une mère est si éloquente! il eût été touché de la mienne.

Sa mère vint à son secours, et s'approchant de moi, elle me dit avec autorité : « Ma fille, cette scène devient trop longue, elle est d'ailleurs inutile : vous devez sentir que notre expérience nous met à même de juger mieux que vous de la situation des choses. En gardant Élisabeth, vous auriez, aux yeux de la cour, où tout se sait, l'air de regarder votre exil comme éternel : se soumettre à la punition, c'est en reconnaître la justice. Allons, du courage; allez voir vos enfants; jouissez-en encore quinze jours, puis, croyez à votre retour prochain, alors plus de séparation.

« O mon Dieu, dis-je en levant les mains au ciel, je le vois, ma sentence est prononcée; donnez-moi la force de m'y soumettre. »

Tombée anéantie sur mon fauteuil, je vis la mère et le fils s'adresser un sourire d'intelligence: ils s'applaudissaient de leur succès, et se disaient tout bas : « La crise se calme, parlons d'autre chose. »

Oui, ils parlèrent d'autre chose, froidement, tranquillement, et pas un mot, pas un regard à la dérobée, ne me dirent qu'ils songeassent à leur pauvre victime.

Quelle révolte s'éleva alors dans mon sein! je frémis encore en pensant aux horribles projets qui vinrent m'assaillir. Sans amis, sans secours, dominée par le désespoir, je voulais obtenir ma fille, ou demander une séparation. Je haïssais M. de Melrose, je détestais sa mère, et faisant le premier pas dans cette horrible carrière de la haine, je m'y voyais avec horreur rapidement entraînée. Mille fois j'arrangeai les paroles impérieuses par lesquelles je réclamais ma vie, mon bien, mon tout : mille fois je fus au moment d'aller me placer devant eux comme une ombre menaçante, leur demandant compte de mon bonheur passé, bonheur qu'ils m'avaient promis, de cette protection changée en tyrannie, de cet exil où ma jeunesse s'épuisait dans les larmes; enfin de cet abandon moral où mon âme engourdie n'avait plus à espérer un instant de félicité.

« M'ôter mes enfants! me dis-je à moi-même; les habituer à ne pas aimer leur mère! car ils ne m'aiment pas; non, ils ne m'aiment pas. » A

cette idée, une fureur frénétique s'empare de moi, je me lève, et m'avance pour recommencer une lutte trop inégale.

Voyant mes ennemis pâlir, je me dis tout à coup : « Que fais-je? ils me haïront davantage, et je tue jusqu'à mon avenir, jusqu'à ma dernière lueur d'espérance. » Cette réflexion fut pour moi comme un trait de lumière qui, sans calmer mon indignation, en arrêta subitement l'effet. Je me déterminai brusquement, je gardai le silence, et courus me cacher dans la chapelle. Toutes les passions y entrèrent avec moi, et ce n'est point la force de supporter mes maux que je demandai, par mes soupirs, et mes cris presque inarticulés, mais la victoire sur mes adversaires. Je disais à Dieu, à ce Dieu qui sait tout, mes griefs, mes ressentiments, mes projets, et dans mon aveugle fureur, je voulais le rendre complice d'une vengance qu'il réprouve, et d'une haine qu'il proscrit. Je me croyais excusable, parce qu'on m'avait violemment provoquée; mais peut-on l'être en nourrissant de l'aversion contre ses semblables? et doit-on jamais perdre de vue ce divin précepte : *Et moi, je vous dis : Vous aimerez vos ennemis?*

Tant que le sang bout dans les veines, que les

idées se précipitent vers le cerveau comme les flammes d'un volcan s'élançent dans l'air, lorsque le *moi* domine notre esprit et nous parle en tyran, la raison muette et craintive se retire au fond le plus intime de notre âme ; elle semble y dormir ; mais, sentinelle attentive, elle guette la fin de la tempête, pour faire entendre doucement sa voix.

Je fus longtemps sans y prêter l'oreille, car longtemps le démon de la colère attisa devant moi les brandons de la discorde : mes yeux secs et enflammés se promenant de toutes parts suivaient les mouvements irréguliers de ma pensée. La fatigue cependant ferma mes paupières, mais sans amener le sommeil, et je continuais à rouler dans mon esprit mille projets impraticables.

Enfin peu à peu mes artères battent avec moins de violence ; mes mains qui s'étaient jointes par une forte contraction, tombent sur mes genoux ; je cesse même de penser, et la nature succombant dans ce combat, semble cesser de m'animer ; ne pouvant me rendre au bonheur, elle amenait au moins un repos léthargique.

Je ne sais combien je restai dans cet état ; mais je n'oublierai jamais qu'en revenant à moi, triste, brisée de corps et d'âme, et levant les yeux au

ciel, je fus frappée à la vue du tableau qui ornait l'autel. Je connaissais ce tableau; je crus le voir pour la première fois : c'est une présentation au temple : Marie, si tendre mère, offre son fils en sacrifice, et cependant elle sait les tourments qu'il endurera, le glaive qui percera son propre cœur. Rien ne l'arrête, son obéissance fait taire l'amour maternel, et la victime pure et sans tache sourit à sa mère, qui l'offre en holocauste; il sourit aux hommes, aux ingrats qui lui arracheront la vie, et de ses yeux à peine ouverts il ne sort que des regards de bénédiction et d'amour.

Quel contraste! là, tout est dévouement et oubli de soi-même; là, le pardon prévient la faute; là, l'innocence s'attendrit sur ses bourreaux, et son généreux amour s'occupe déjà du projet d'effacer les traces de leur crime, par son sang et par ses larmes.

Et moi, pensai-je en moi-même, moi, superbe et ingrate créature, je veux secouer le joug que la religion m'a imposé; et parce que ma chaîne me blesse, je cherche à la briser, sans penser que Dieu lui-même la riva pour l'éternité! ô faiblesse! ô coupable folie!

A ces réflexions, mes yeux se baissèrent, et je n'osai plus regarder cette scène de soumission et

d'amour, qui condamnait mes ressentiments et mes projets. Je sentis la colère s'affaiblir en moi, et retrouvai des larmes pour l'éteindre, des paroles pour me plaindre et non plus pour maudire. Fatiguée de cet orgueil impuissant, auquel j'avais eu recours avec une si arrogante confiance, je me prosternai devant l'autel, et le front dans la poussière, je confessai humblement que je n'étais rien, que je ne pouvais rien, et que j'avais besoin du bras qui soutient le faible, et guide le pèlerin égaré dans sa route.

M'abandonnant sans réserve à la conduite de la Providence, je promis à Dieu de ne plus murmurer dans mes maux, mais je lui demandai qu'il me fût permis de pleurer sur mes enfants arrachés à ma tendresse, et qui ne *m'aimeraient jamais*. Mes larmes coulèrent par torrent; ah! Dieu ne défend pas les larmes à une mère;..... celles de la veuve de Naïm l'attendrirent, et le fils bien-aimé de cette pauvre veuve ressuscita à la voix toute-puissante du Dieu d'amour.

Cette réflexion, en traversant mon âme, y laissa comme une douce clarté qui me rendit à l'espérance; mon oblation à Dieu était entière, je me plus à croire qu'il avait daigné l'agréer, et que la pauvre brebis abandonnée de tous trouvait enfin

son divin pasteur. Guidée par lui, que pouvais-je encore craindre?

J'étais entrée dans la chapelle, désespérée et furieuse; j'en sortis malheureuse sans doute, mais calme et résignée. Je n'habitais plus la terre; mes idées se perdaient dans le vaste océan de l'avenir, de cet avenir qui nous révèlera le secret de nos douleurs, et de ces inexplicables revers qui, atteignant le juste, font le triomphe du méchant.

Que l'homme est petit à ses yeux, lorsqu'il envisage l'enchaînement de ses destinées, ouvrage d'une volonté divine, contre laquelle on le voit quelquefois se révolter si audacieusement!

Sans doute je ne pouvais comprendre le bien qui devait rejaillir un jour pour moi des épreuves auxquelles Dieu m'ordonnait de me soumettre; mais ce bien avait acquis en un moment une si pénétrante évidence à mes yeux, que je me trouvais résignée à tout souffrir.

NEUVIÈME SOIRÉE.

> La parole douce accroît le nombre des amis, et apaise les ennemis; la grâce abonde sur les lèvres de l'homme de bien.
>
> ECCL. VI, 5.

En rentrant au château, je vis ma famille venir de mon côté : mes enfants hâtèrent le pas, mais que ce pas me sembla encore mesuré ! qu'il était lent au gré de mes désirs ! et moi, dont le cœur volait au-devant d'eux !... j'étouffai un soupir, et les embrassai tendrement. M'approchant ensuite de ma belle-mère, je lui parlai avec une aisance, un calme, qui m'étonnèrent moi-même ; ils ne venaient pas de moi ; soutenue par une impulsion céleste, je reconnus tout ce que peut obtenir la prière.

Monsieur de Melrose, qui m'observait avec surprise, me sourit d'un air de satisfaction : cette faveur si rare me remit en grâce avec moi-même; j'éprouvai en ce moment que la vertu porte avec elle sa récompense.

Qui le croirait? les quinze jours que je passai avec mes enfants furent mêlés de tant de mécomptes, de tant de chagrins, de découvertes si douloureuses, que je fus quelquefois tentée de regretter qu'un moment de plaisir, si ardemment, si longtemps désiré, m'eût enlevé les espérances que j'avais conçues pour l'avenir. Je fis tout au monde pour éveiller dans leurs cœurs une tendresse qui répondît à la mienne, pour obtenir leur confiance; et *toujours* je remarquai en eux soit une froideur naturelle, soit ces expressions apprêtées qui glacent le cœur, tout en peignant la tendresse, l'attachement, la reconnaisance.

Élisabeth parlait souvent de son couvent, des nobles religieuses qui l'habitaient, des nobles pensionnaires dont elle était fière d'être la compagne : sa grand'mère lui avait fortement recommandé de s'attacher à celles dont les parents étaient le plus en faveur, et je voyais avec tristesse ma pauvre enfant étaler une science de généalogie qui me confondait, et citer les grandes

alliances et les grands noms de ses amies, au lieu de me parler de leurs aimables qualités. En écoutant Élisabeth, je croyais voir une jeune fleur à laquelle un vent glacial avait enlevé toute sa grâce printanière. Oh! que n'était-elle l'humble violette des champs!

Norbert parlait peu, écoutait avec avidité, et dans son regard plein de feu et d'intelligence, on devinait pour lui un brillant avenir. Il souriait avec un peu de malice pendant les conversations généalogiques; car, noble sans fierté, son âme semblait ne s'élancer que vers ce qui est véritablement grand. L'amour de la gloire bouillonnait dans ses veines, et était sans cesse attisé par madame de Melrose, qui lui prédisait les plus honorables succès, si, ne perdant pas de vue l'illustration de ses ancêtres, il apportait des soins constants à s'en rendre digne.

Que pouvais-je attendre d'une éducation exclusivement fondée sur la vanité? Il me semblait voir la glace qui voilait déjà le cœur de mes enfants, s'épaissir de plus en plus par la suite, et les murer entièrement aux sentiments doux et naturels.

Malgré ces tristes pressentiments, mon amour maternel n'était pas moins vif, et lorsque je vis

le soleil du jour fixé pour le départ, mon chagrin fut inexprimable. « Ils sont là encore, me disais-je; je puis les voir, les embrasser, les entendre;... et quelques heures vont me les ravir. Et combien de jours, de mois, d'années peut-être, vais-je passer sans les revoir ! »

J'entrai dans la chambre de ma fille, elle dormait et avait cet abandon d'attitude qui a tant de charme dans la jeunesse, et que l'affectation de l'orgueil et de la coquetterie allait peut-être gâter bientôt. Qu'elle me paraissait belle et que j'aimais la naïve expression de son visage, où la nature brillait dans tout son éclat! Si en s'éveillant elle se fût jetée dans mes bras, si elle m'eût dit un de ces mots que l'amour filial inspire avec tant de bonheur, jamais je n'aurais eu la force de la laisser partir; mais en ouvrant les yeux, un *j'ai l'honneur de vous souhaiter le bon jour*, vint désenchanter ma contemplation, et je ne vis plus dans Élisabeth qu'une empreinte fidèle de l'esprit et du caractère des Melrose.

J'entendis Norbert entrer dans ma chambre, j'y courus. Eh! bien, lui dis-je, vous allez me quitter, mon enfant; puis-je croire au moins que vous penserez à moi? — Oui, ma mère, j'y penserai, et souvent : je vais redoubler de zèle dans

mes études, pour répondre aux espérances de ma famille; j'espère que, grâce à mon travail, vous me verrez bientôt digne de vous. — Mon Norbert, vos succès me feront assurément grand plaisir, je les désire vivement; mais votre tendresse me ferait tant de bien!»

Je le serrai dans mes bras, et crus voir ses yeux se gonfler. — Je le crus, je veux le croire encore; hélas! c'était l'unique bonheur que j'avais connu jusque-là dans la vie.

Monsieur de Melrose soutint ce départ avec un courage héroïque. J'aime à croire que ce courage n'était qu'apparent: seule avec lui, je le surpris quelquefois, morne, abattu; j'essayai de le distraire, cela me fut impossible. Quelques paroles de confiance et d'amitié ne furent pas comprises, ou une réponse demi-plaisante, demi-satirique, me faisait voir que la tendressse n'était plus de saison entre nous, et qu'on remarquait dans mes expressions les plus simples une *sensiblerie* romanesque, souverainement ridicule.

Le marquis avait le faible des petites âmes; il trouvait une sorte de honte à être en butte à l'adversité, et ne voyait pas ce que l'homme peut révéler de noblesse et de dignité dans le malheur. Privé d'idées religieuses, il osait appeler en juge-

ment le redoutable juge, et s'écriait : « Qu'ai-je fait à Dieu pour mériter tant d'infortune ! » Cette exclamation, qui frappe si souvent nos oreilles, ne peut soutenir le grand jour de la réflexion. Qu'avons-nous fait à Dieu! eh! ne nageons-nous pas dans une mer d'indifférence et d'ingratitude pour notre Créateur ? Qu'avons-nous fait ! nous, dont la jeunesse ne fut qu'un long orage, dont chaque pas est marqué par une chute nouvelle ; nous qui, nés pour le ciel, nous cramponnons à la terre, et demandons à la boue dont elle est formée, des grandeurs et des jouissances, hélas ! aussi périssables qu'elle.

Aussi, loin de puiser dans la coupe amère les leçons utiles qu'elle renferme, le marquis devenait de plus en plus sévère, chagrin, impérieux. Si la soumission que j'avais pour ses moindres désirs, désirs qui contrariaient perpétuellement les miens, me coûta de violents combats, au moins m'épargna-t-elle beaucoup de scènes déplorables et scandaleuses. Mes jours s'écoulaient dans l'amertume, comme les eaux d'un ruisseau coulent sur un terrain rocailleux, au milieu d'épais buissons d'épine : un léger bruit à travers les cailloux et les branches marque seul son passage. Ce bruit est moins un murmure qu'un gémissement.

Rien n'était plus monotone que notre vie; quoiqu'une solitude absolue ne convînt ni à ses goûts ni à ses habitudes, le marquis la préférait au désagrément de paraître dans le monde sans l'entourage de grandeur qui était son élément. Nous passions nos soirées à lire, ou à jouer au piquet, rarement à causer : que peuvent se dire deux personnes indifférentes l'une pour l'autre, dont les opinions contrastent sur les points essentiels, et qui envisagent la vie sous des aspects si différents? Monsieur de Melrose avait assurément de l'esprit; mais cet esprit avait besoin d'être mis en mouvement par la passion, et sur un grand théâtre : hors de là, il n'était plus rien, et la sécheresse de son âme se faisait alors sentir. S'il parlait, il ressemblait à un automate, dont les rouages dérangés s'arrêtent à chaque instant; l'ennui glaçait sa langue, l'indifférence tuait sa pensée, et la paresse arrangeait à grand' peine quelques mots sans intérêt. Cette atonie se communique bientôt aux interlocuteurs; quel moyen d'être aimable, lorsqu'à l'avance on est sûr de ne pas plaire, ou de ne pas être compris? cette certitude éteint en vous ce qui est tout l'homme,... la pensée.

Cependant je m'étudiais à lui complaire en tout;

mais l'approbation qui ne part pas d'une conviction intime a quelque chose de contraint, de fade, qui ne satisfait pas un amour-propre délicat. Le marquis s'apercevait que le devoir me faisait agir et parler, et il ne m'en savait aucun gré : quoiqu'il ne pût supporter l'ombre d'une contradiction, il semblait me reprocher d'être toujours de son avis, et s'ennuyait à la mort de ce qu'il appelait mon *insignifiance*. Il me le faisait entendre de mille manières différentes, et m'eût volontiers demandé de l'amuser, lui, l'homme le plus *inamusable*, le moins capable d'écouter et de suivre une douce causerie ; lui, le moins sensible aux charmes de la vie domestique, comme aux tendres intérêts du cœur.

Un soir pourtant la conversation prit une couleur que j'eusse toujours voulu lui imprimer ; nous parlâmes de nos enfants. M. de Melrose se perdit dans les vues ambitieuses qu'il avait sur eux, et de plus en plus ravi de ce qu'on lui écrivait de leurs rapides progrès, « Eh ! bien, ma chère, me dit-il d'un air triomphant, est-ce ici, est-ce avec vous que mes enfants seraient devenus ce qu'ils sont ? Franchement, vous n'aviez pas les talents nécessaires pour élever Élisabeth. Vous le sentez, j'en suis sûr, à présent que vous êtes de sang

froid, et que la raison a repris son empire sur vous; là, convenez-en.» Je baissai la tête en silence, et ne pouvais mentir à moi-même. « Vous vous taisez, et vos idées romanesques vous persuadent sans doute qu'une femme en sait assez lorsqu'elle sait aimer et dire ses patenôtres. Croyez-en mon expérience, il faut plus que cela, pour devenir un personnage marquant à la cour, où tant de gens d'un mérite éminent se pressent, s'écrasent et se nuisent. Il faut être un géant pour dominer sur tant de grandeurs. Votre jeunesse, votre figure vous ont jusqu'à présent ouvert les chemins de la faveur; ces avantages passent, et si de grands talents, un esprit supérieur, fortifiés par l'indispensable école du monde et de la cour, ne viennent remplacer ces fleurs passagères, on tombe dans l'oubli, et l'oubli, ma chère, c'est la mort pour une âme élevée.

« Non, mon enfant, continua-t-il d'un ton protecteur, vous êtes assurément fort aimable; mais vous êtes incapable de faire de ma fille ce qu'il faut qu'elle soit. »

Ces mots étaient à peine finis, que Lambert entra précipitamment en disant : « Une dépêche de Versailles. » Je restai calme; qu'y avait-il de commun entre la cour et moi? M. de Melrose arracha

la lettre des mains de son valet de chambre; il tremblait, et son sang refluant à la tête, semblait prêt à rompre les vaisseaux qui le contenaient. Après avoir regardé l'adresse, il me jeta la lettre avec dédain, et ordonna à Lambert de sortir, craignant d'éprouver une humiliation en pré ence d'un valet.

Ma surprise fut extrême en voyant que cette lettre m'était adressée; elle était de MADAME. « Je n'ose vous la lire, lui dis-je après l'avoir parcourue; tant de bontés me jettent dans une confusion... — « Lisez, Madame. »

Cette lettre contenait ce qui suit :

« Je viens d'obtenir du roi une grâce que je sol-
« licitais depuis longtemps; c'est de nommer
« pour gouvernante de ma fille, une femme pleine
« de mérite et pour laquelle j'ai toujours eu le
« plus vif penchant. Cette femme, Madame, c'est
« vous. Votre jeunesse était le seul obstacle qu'on
« opposât à mon désir; mais ma tante, l'excel-
« lente princesse Charlotte, nous assure que vo-
« tre raison est vieille, et pour preuve, elle nous
« envoie quelques-unes des lettres que vous lui
« écrivez. Ces lettres ont achevé de gagner le roi,
« déjà fort ébranlé par le portrait que la prin-
« cesse fait de votre esprit, de vos connaissances,

« et surtout de cette sagesse précoce qui vous a « mise à l'abri de la plus légère erreur de con- « duite pendant les années que vous avez passées « à Vienne.

« Ce n'est pas tout, car une faveur qui n'inté- « resserait que ma chère Onésie, la toucherait « faiblement ; M. de Melrose trouvera aussi un « adoucissement à son sort dans l'indulgence « du roi. Sa Majesté m'ordonne de lui dire qu'elle « lui permet de venir habiter sa terre de Val- « more ; et moi, j'ajoute tout bas, que bientôt « peut-être nous obtiendrons mieux.

« Je vous attends dans quinze jours. Vous trou- « verez en moi une amie, comme ma fille trou- « vera en vous un guide fidèle, qui saura lui ap- « prendre ce que l'on doit à Dieu et aux hommes.

« Je pense que M. de Melrose vous accompa- « gnera, et que son bon esprit le portera à rece- « voir cette demi-grâce de manière à obtenir « bientôt grâce entière. Nous comptons sur vous : « venez vite.

« ANNE THÉRÈSE. »

En finissant cette lecture, je me jetai dans les bras du marquis, m'attendant à le trouver ravi, reconnaissant. Me repoussant avec dépit, « Je

conçois, dit-il, Madame, votre joie, votre enthousiasme; on vous comble... Pour moi, toujours exilé, toujours oublié, abandonné, je ne vois pas qu'il existe de changement dans mon sort. La haute faveur dont vous allez jouir rendra ma disgrâce plus éclatante; on ne me rapproche que pour mieux me torturer par ce contraste choquant. Allez, Madame, allez; partez vite, je reste ici. — Quoi! vous restez, vous vous refusez au pardon que vous avez tant sollicité? — Oui, Madame, je me refuse *au pardon;* accepter *le pardon* serait convenir que j'ai été coupable. »

Oh! que je m'en voulus de m'être servie si maladroitement de ce mot! qu'il faut de délicatesse dans le langage lorsqu'on parle à un esprit aigri! Comme un léger vent ride la surface des eaux, de même il suffit d'une expression peu réfléchie pour révolter une âme ombrageuse.

« Mon pardon! mon pardon! répétait le marquis hors de lui; oui, on appellera pardon ce qui n'est qu'une commutation de peine: ce dont un coupable serait à peine reconnaissant, l'innocence s'en indigne.

« Mon pardon! continuait-il en s'animant de plus en plus. Eh! bien, Madame, allez porter aux pieds du roi l'hommage de mon respect et de ma

gratitude; dites-lui, qu'indigne d'une si grande faveur, je ne me permets pas d'en profiter, et que fidèle à ses premiers ordres, je reste au lieu où sa colère a voulu fixer ma destinée.

— Vous voyez que cette colère s'apaise ; plus tard, il peut vous rendre justice entière ; il le désire peut-être, et fait peu d'abord pour ménager des susceptibilités.

— Très bien, Madame, vous prenez les intérêts du souverain, en oubliant un peu ceux du mari ; c'est tout simple, le roi vous appelle à la cour. Vous allez y briller, et moi, moi seul, j'errerai dans le vieux château de mes pères, et leurs ombres me crieront à chaque instant : « Fils dégé-« néré, pourquoi l'oisiveté enchaîne-t-elle ici tes « pas avant l'âge où le repos est devenu un be-« soin ? » Et moi, moi toujours seul, je répondrai : « Ils m'ont abandonné, et la perfidie rend « inutiles les talents que j'aurais voulu consacrer « à mon pays. «

Le marquis s'attendrit sur son sort, et l'abandon chimérique dont il parlait, et que la passion lui représentait comme réel, fit tomber quelques larmes de ses yeux. Les miennes ne purent tenir à ce spectacle ; je me rapprochai vivement de lui en prenant le ciel à témoin, que s'il persistait à

rester à Melrose, rien ne me ferait partir pour la cour... « L'espoir de vous y ramener, lui dis-je, peut seul m'y conduire; si vous le croyez trompeur, je m'attache à vos pas, et fais ma gloire d'être à jamais votre compagne. »

Pour la première fois, le chagrin avait fait plier l'âme altière du marquis; il pleurait sur lui, lui qui n'avait jamais pleuré sur personne. Cet attendrissement le porta à m'écouter, à me croire; et me regardant avec une extrême surprise, « Est-il vrai? me dit-il, resteriez-vous dans cette solitude? renonceriez-vous au poste brillant qui vous appelle? — Oui, j'y renonce à jamais, et je ne vous demande qu'une chose, c'est de me confier le soin de votre bonheur; c'est de m'aimer, d'avoir confiance en moi; de ne pas rebuter les soins que je voudrais vous prodiguer et que j'ose à peine vous offrir. — Je ne dois pas accepter un si grand sacrifice; le sort de nos enfants est peut-être attaché au parti que vous allez prendre : vous ne pouvez vous refuser au choix que l'on a fait de vous; préparez tout pour votre départ. »

— « Mon départ? avec vous, n'est-ce pas? oui, nous allons partir; c'est votre mère, ce sont vos enfants qui vous en prient par ma voix : et vos amis, qui ont travaillé pour vous, que diraient-ils,

si vous ne répondiez à leur dévouement que par une résistance inexplicable? Moi-même, de quel œil serais-je vue à la cour? on vous saurait malheureux, à une extrémité de la France, obstiné à porter loin de vos amis les chaînes de l'exil, tandis que moi, comblée de faveurs, je paraîtrais oublier au sein de la prospérité, mes devoirs d'épouse et d'amie! Ne l'espérez pas; je reste, ou nous partirons ensemble. »

— Je vous obéis, dit le marquis visiblement satisfait de la violence que je lui faisais; allons, vous le voulez, changeons de prison : il faut répondre sur-le-champ, et hâter le départ du courrier.

Je ne perdis pas un instant pour écrire, et donnai les ordres pour le plus prompt départ. J'allais donc vivre près de mes enfants! « Peut-être, me disais-je, apprendront-ils à m'aimer. » Un profond soupir s'échappait de mon sein, et répondait tristement à un doute qui me perçait l'âme.

M. de Melrose parut distrait de ses chagrins par les apprêts du voyage; mais plus le moment approchait, plus ses manières avec moi devenaient ironiques et froides. Il était jaloux de mon sort, et furieux de voir la distance qu'il croyait, dans sa vanité, près de s'élever entre nous.

M. de Melrose n'a jamais su me comprendre ; il me croyait enivrée du succès que j'obtenais : ce succès excitait sans doute ma reconnaissance ; il consolait mes désolations maternelles, mais il ne fit pas battre mon cœur d'une seule joie de l'ambition satisfaite.

L'abbesse interrompit ici madame de Melrose. « C'était pourtant un vrai triomphe pour vous, ma chère : on ne vous croyait pas capable d'élever votre fille, et vos vertus, vos talents, votre conduite, déterminaient le roi à vous confier l'éducation d'une princesse. — L'orgueil avait bien essayé de me faire entrevoir ce contraste ; mais j'avais éloigné ces dangereuses pensées ; je me trouvais trop heureuse, et voyais le marquis trop affecté, pour que je pusse conserver des idées de vengeance, ou de récrimination. »

Enfin, je dis adieu à Melrose, à ma chère Dorothée, et ce que je ne puis comprendre encore, c'est qu'en m'éloignant de ce lieu marqué par le malheur, j'éprouvai regrets et tristesse. Là, j'avais retrouvé mon Dieu et la paix de la conscience ; là aussi, j'avais joui d'une solitude où l'âme s'épure et se fortifie. Ces biens sont immenses ; ce qui m'attendait à Versailles aurait-il la puissance de m'en dédommager?

Avant de m'y rendre, je m'arrêtai quelques jours à Valmore, et fis tout ce qui dépendait de moi pour que M. de Melrose s'y trouvât commodément installé. Je redoutais l'instant de notre séparation, les regrets, les fureurs, les scènes multipliées... C'est ainsi que nous évoquons l'avenir pour en faire sortir des monstres qui nous dévorent, et qui n'ont souvent de réalité que dans notre imagination.

Je n'avais pas prévu le genre d'adieu que me ménageait le dépit du marquis; il m'eût profondément blessée *avant ma conversion* : il entra chez moi de bonne heure, habillé, paré même; causa en courtisan habile, qui cherche à faire sa cour au petit lever, et sous le masque de compliments flatteurs, il me lança des traits, qu'il essayait de rendre mordants, mais qui vinrent s'émousser à la compassion qu'il m'inspirait. Qu'elle était cruelle, la souffrance qu'il endurait! qu'elle était pénible, la contrainte qu'il voulait s'imposer! Eh! de qui était-il jaloux? de la moitié de lui-même, de la mère de ses enfants; que m'enviait-il? le seul bien que je dédaignais, l'éclat et la faveur des grands. Il soutint son rôle jusqu'à la fin, me conduisit à ma voiture de l'air le plus galant, voulut voir par lui-même si tout était en ordre; puis me baisant la

main, me souhaitant un bon voyage, me demandant *la faveur d'un souvenir*, il ferma lui-même la portière et se tint au pied du perron, jusqu'à ce que la voiture eût dépassé la grille du château.

DIXIÈME SOIRÉE.

—

L'orgueil est un avant-coureur de perdition ; l'esprit s'élève avant sa chute.
PROV. XVI.

Libre, échappant à une tyrannie parfois cruelle, trouvant au terme de mon voyage des enfants chéris, et un poste brillant, on pourrait croire que j'étais heureuse ; non, je ne l'étais pas. Le souvenir de M. de Melrose me poursuivait comme un remords ; je le voyais désespéré, sans aucune espèce de consolation divine ou humaine. J'avais été si souvent témoin de ces désolations sans mesure, sans raison, où tombe l'homme privé de croyances religieuses, que je frémissais à la pensée que M. de

Melrose était abandoné à ces accès de rage auxquels rien ne lui donnait la force de résister. Son incrédulité n'allait pas jusqu'à contester qu'il y eût un Dieu ; mais ce Dieu défiguré par le caprice et les passions humaines, n'avait à ses yeux ni grandeur, ni puissance, ni bonté. Le marquis rejetait avec dédain la consolante idée d'une Providence, gouvernant tout, et couvrant de ses ailes maternelles la plus chétive des créatures. « Dieu est trop grand, disait-il, pour descendre jusqu'à nous. » C'est ainsi qu'il cachait sous une apparente humilité, une trop coupable indifférence.

Enfin j'arrive ; ma belle-mère me reçoit avec cette politesse froide, qui est presque une injure, et qui commande le silence. A peine osai-je lui demander des nouvelles de mes enfants ; « Ils vont bien, me dit-elle, et viendront demain passer une heure avec vous. Rendez-vous sur-le-champ chez MADAME ; elle vous attend. »

J'y courus et ne sus comment lui peindre toute ma reconnaissance ; elle s'accrut en me voyant comblée de bontés par la princesse, et caressée par un enfant de trois ans, plein de grâce et de gaîté. L'aimable petite Clotilde fut pour moi ce que mes enfants n'avaient jamais été, ce qu'ils ne furent pas encore lorsque je les revis.

On m'avait annoncé, dès le jour de mon arrivée, que j'habiterais l'appartement de mon élève, et par devoir comme par goût je lui consacrai la plus grande partie de mon temps. J'étais près d'elle, lorsque MADAME accourut en me disant : « Voilà vos enfants ; j'ai voulu être témoin de votre commun bonheur. » Ils entrent, m'embrassent, me parlent, et rien ne me dit qu'ils aiment leur mère.

Comme à Melrose, j'essayai de fondre cette glace, par la chaleur de ma tendresse, l'effusion de ma joie, et mes larmes, que je donnai d'avance à l'espoir d'un bonheur vif, et qui coulèrent avec amertume sur mon espérance déçue; leur cœur ne s'ouvrit pas au mien. En revanche ils furent parfaitement bien avec la princesse, ne manquèrent à rien, et j'eus lieu d'être surprise de leur aplomb.

Ils restèrent peu, je ne les retins pas ; chaque minute de leur présence, présence que j'avais tant désirée, m'enlevait une illusion, une félicité, et je sentais le trait de l'indifférence filiale s'enfoncer de plus en plus dans mon sein maternel.

Lorsqu'ils furent partis, je restai immobile et comme incapable de penser : mon regard fixe ne voyait plus rien, et le trouble de mes idées était tel que j'oubliai jusqu'à la présence de la princesse. Pendant ce temps, elle arrêtait sur moi des regards

pleins d'intérêt; puis, me prenant doucement la main : « Pauvre mère, dit-elle d'une voix pénétrée, pauvre mère! je vous devine. » Et ce peu de mots me fit fondre en larmes.

« Viens, ma Clotilde, continua-t-elle, viens, embrasse madame de Melrose. Elle aussi est ta mère; tu l'aimeras comme tu m'aimes; caresse-la, rends-la bien heureuse en te montrant bien tendre et bien sage. — Entends-tu, Clotilde? voilà ta seconde mère. »

L'aimable enfant se jeta dans mes bras, et moi, pour tromper ma douleur, je l'accablai de caresses, je l'appelai ma fille. Ma fille! quel doux nom! ah! mon cœur me disait que je n'avais pas de fille, pas d'enfants.

Malgré l'éloignement où on les tenait de moi, malgré l'ascendant que conservait sur eux ma belle-mère, j'essayai longtemps encore d'inspirer à mes enfants les sentiments qu'abandonnés à eux-mêmes ils auraient sans doute trouvés dans leurs cœurs. Vains efforts, le mal était invétéré, et d'ailleurs les mêmes leçons, les mêmes exemples subsistaient. J'avais espéré dans le temps; on l'employait contre moi, il ne fit qu'ajouter à mon affliction. Je tâchai alors de modérer l'excès de mon chagrin, pour peser avec sagesse la conduite

que je devais tenir. Mes enfants restant froids et muets devenaient plus coupables à mesure que je me montrais pour eux plus aimante et plus expansive. Craignant d'accroître ainsi leurs torts, je défendis à mes yeux des regards tendres qu'ils ne comprenaient pas ; je supprimai des caresses qui les importunaient, et m'interdis des épanchements de cœur qui n'obtenaient d'eux que le silence de la froideur ou de l'ennui. Que de fois, en dépit de mes résolutions, fus-je au moment de les serrer dans mes bras, de les arroser de mes larmes, de les accabler encore de caresses ! j'allais céder..... Tout à coup je m'arrêtais, et mon âme entière reculait d'épouvante à cette douloureuse pensée : c'est moi qui amasserais sur la tête de mes enfants les charbons ardents de la justice divine, et dont la tendresse méprisée soulèverait contre eux la vengeance du ciel ! Moi, qui voudrais acheter leur bonheur au prix de tout mon sang ! Alors, tremblante, éperdue, je criais au Seigneur : « Pardonnez-leur, Mon Dieu, comme je leur pardonne : fermez l'oreille aux gémissements qu'ils m'arrachent ; détournez vos yeux de mes douleurs, et n'abrégez pas leurs jours parce qu'ils ne m'ont point aimée : ce n'est par à eux seuls qu'en appartient la faute ; leurs cœurs m'ont été fermés dès

l'enfance. Oh! oui, mon Dieu, pardonnez-leur, ou ne vous chargez du soin de ma vengeance, que pour les rendre et meilleurs et plus heureux. »

Le temps qui s'était écoulé depuis leur voyage à Melrose avait apporté peu de changement à leur caractère : Norbert était toujours froid ; mais sa figure respirait la noblesse et la courage, il s'animait en parlant de la guerre, de la gloire, et il appelait de tous ses vœux l'âge où il combattrait au champ d'honneur.

Élisabeth, belle par ses attraits et une taille parfaite, excitait l'admiration à la première vue ; mais c'était tout : une expression de dédain se peignait dans ses yeux, et ses grâces n'avaient rien de naïf et d'entraînant. Plus tard, sentant le besoin de se montrer aussi aimable qu'elle était belle, elle sut commander à ses lèvres le sourire de l'obligeance, à ses yeux un regard caressant ; elle devint séduisante, mais la coquetterie la perdit ; le piége qu'elle aimait à tendre aux autres, la reçut elle-même expirante et désolée. Hélas ! pourquoi anticiper sur cette trop déchirante partie de mon existence.

Trois ans se passèrent ainsi sans amener le rappel du marquis. J'allais le voir aussi souvent que mon devoir le permettait ; toujours cérémo-

nieux, et toujours jaloux de ma faveur, il avait avec moi les manières polies et recherchées d'un courtisan, mais le ton et le langage ironique d'un homme que le malheur a profondément aigri.

Lorsqu'Élisabeth eut seize ans, elle parut à la cour sous les auspices de madame de Melrose, et y produisit une vive sensation par sa beauté, sa tournure et ses grâces extérieures.

Son frère partit pour l'armée à cette époque. Tout en lui annonçait une gloire à venir, et le mépris des dangers qui l'attendaient. Ces dangers étaient un aiguillon qui excitait son courage; c'était pour moi la source des plus douloureuses angoisses..

Au moment où Élisabeth entra dans le monde, le duc de Santados fut appelé à Paris par une mission importante de sa cour. Il vit ma fille avec une admiration passionnée, qui, en dépit de ses soixante ans et de la réserve que devait lui imposer une laideur amère, devint chez lui un sentiment qu'il ne pouvait dissimuler. Du caractère dont était le duc, rien ne lui paraissait impossible, et il fut à peine effrayé de solliciter la main de la fille de son ennemi. Accoutumé à tout pénétrer, à tout découvrir, il ne tarda pas à apprendre par des indiscrétions de subalternes, que je n'avais

aucun crédit sur M. de Melrose, et qu'élevés par leur grand' mère, mes enfants dépendaient absolument d'elle. Dirigeant dès-lors ses batteries diplomatiques du côté de madame de Melrose, il parvint aisément à se faire admettre chez elle, et affecta de lui témoigner une grande estime pour le marquis, un profond chagrin de son exil, auquel il regrettait d'avoir peut-être contribué, et se fit fort, en se reconnaissant pour l'agresseur dans la querelle qui les avait divisés, d'obtenir son prompt rappel, si la main d'Élisabeth devait être sa récompense.

Ce projet, habilement conçu et conduit avec une incroyable patience, une ténacité qu'aucun obstacle ne pouvait rebuter, resta un secret pour moi : je ne le connus qu'en apprenant, de la manière la plus inopinée, le rappel du marquis et son arrivée à Paris. Il me fut permis d'y courir ; sa famille, ses amis, étaient réunis en foule chez sa mère, et je fus assez contrariée d'avoir tant de témoins pour une entrevue qui demandait l'épanchement et la confiance : épanchement et confiance que je voyais m'échapper sans cesse, sans néanmoins en perdre ni le désir ni l'espoir; tant le cœur est habile à se flatter ! tant le bonheur a d'attraits pour lui, quoiqu'il ait été sourd à sa voix !

Le marquis était aimable quand tout lui souriait, et l'éclat convenait à ses goûts : loin d'être gêné par mon arrivée, au milieu de ce cercle nombreux, il parut enchanté de me voir, et m'embrassa avec une sorte d'effusion. Mes enfants eux-mêmes, électrisés par la joie, m'abordèrent avec un visage épanoui ; jusqu'à la solennelle madame de Melrose qui fut aussi gracieuse pour moi; tout me surprit, m'enchanta, et parut me tracer une route nouvelle. Mon âme, avide des affections de la nature, s'ouvrit avec empressement pour les envisager toutes d'un coup-d'œil, pour les savourer une à une avec délices.

Peu de jours suffirent pour dissiper ces trompeuses apparences : la réception qu'on fit au marquis à Versailles ne fut pas celle qu'il attendait. Douze ans d'absence sont longs dans tous les cas, pour tous les pays; mais à la cour, douze ans sont douze siècles qui effacent souvenir, intérêt, affection. L'égoïsme, qui domine partout, est bien plus encore le maître des courtisans : ils regardent un nouveau venu comme un concurrent, un rival : places, faveurs, ils désirent tout, ils croient que tout leur est dû ; y prétendre comme eux, c'est leur faire un larcin qu'ils ne pardonnent pas.

Le désappointement du marquis ne fut pas nuisible aux projets du duc de Santandos, qui, quoiqu'au fond devenu son protecteur, affectait à son égard les dehors de l'ami le plus dévoué, du partisan le plus ardent : aussi obtint-il de M. de Melrose et de sa mère un plein consentement à son mariage avec Élisabeth. On ne s'inquiéta pas beaucoup de celui de ma fille; cependant, prévoyant qu'elle pourrait y apporter qnelque résistance, on prépara, pour la déterminer, toutes les séductions du langage, toutes les cajoleries de l'amour-propre. On mit d'abord sous ses yeux la perspective d'une position magnifique en Espagne, où par le nom et les titres de son époux, elle se trouverait au niveau de ce que ce pays a de plus grand et de plus illustre : puis vint le tableau d'une fortune colossale, de palais magnifiques, etc., etc. A peine dit-on deux mots du duc lui-même : vanter son esprit était inutile, sa réputation l'avait dévancé; son caractère était peu connu, son âge effrayant, sa figure repoussante; garder le silence sur lui, était un trait de prudence.

Le portrait que j'ai fait du duc n'est point chargé, et cependant il n'effraya pas une jeune fille. Disant sans hésitation le *oui*, qu'on fait or-

dinairement attendre si longtemps, elle reçut sans embarras les félicitations de ses parents, et sans répugnance les transports de joie et de reconnaissance de son futur époux.

Ma fille se mariait, et je l'ignorais encore ! je l'ignorais, et un bruit sourd en circulait déjà dans le monde. Une circonstance particulière servit de prétexte à ce mystère outrageant pour moi. La jeune princesse fut prise d'une fièvre inflammatoire très violente ; je fus quinze jours enfermée près d'elle, et ni l'amour de sa mère, ni le secours de la médecine, ni mes soins, qui furent constants et le jour et la nuit, ne purent soustraire à la mort cet enfant adoré. Il ne me fut pas permis de pleurer avec l'infortunée mère, parce que l'on craignait l'air que je venais de respirer. Je sortis donc du château huit jours après l'affreux événement, succombant à la fatigue et plus encore à ma profonde et déchirante douleur. Dieu m'enlevait ainsi tout ce qui promettait de m'aimer, tout ce qui pouvait m'offrir quelques lueurs d'espérance et de consolation. Ah ! je le sentis vivement : « J'ai eu, me dis-je, un moment de calme ; attendons-nous à l'orage.

Je ne le croyais ni si prochain, ni si terrible.

J'allai demeurer chez ma belle-mère, où j'obtins, sans peine, un petit appartement fort simple, loin du bruit et du monde. Je ne tardai pas à m'apercevoir d'un mouvement extraordinaire dans la maison, où les réunions de famille étaient plus animées, plus fréquentes qu'auparavant. Le duc de Santandos y était toujours admis, et le marquis me dit un soir, en me l'amenant par la main : « Voilà, Madame, l'excellent ami qui a fait lever mes arrêts : il a dit au roi que, si j'avais été un peu vif, dans la scène qui nous a désunis, il y avait été le provocateur, et en se condamnant ainsi avec noblesse, il l'a tout à fait désarmé. »

Ces détails m'étaient inconnus, et je témoignai avec chaleur au duc mon admiration et ma reconnaissance. Il reçut mes remercîments de manière à conquérir de plus en plus mon estime, puis il ajouta tout bas : « Conservez-moi cette précieuse amitié; j'en ai besoin, madame; votre opinion sur moi peut assurer le bonheur de ma vie, ou me rendre à jamais le plus infortuné des hommes. »

Lorsqu'il fut sorti, M. de Melrose me pria de le suivre dans son cabinet, dont il ferma la porte avec soin; puis vint s'asseoir, se releva,

fit quelques pas avec agitation, eut l'air de chercher des papiers, et me dit enfin, avec distraction : « Vous ne vous attendiez pas à trouver un ami dans le duc? cet homme a un cœur, un esprit! aussi sa réputation est gigantesque : il est l'aigle de la diplomatie, dans toutes les cours où on l'envoie. Favori du roi d'Espagne, allié même à une famille royale, par le mariage de... je n'ai pas cette circonstance tout à fait présente ; avec cela, une fortune énorme... des propriétés... enfin, c'est un de ces hommes, prodigieux, qui réunissent tout ce que l'ambition la plus insatiable peut rêver de grandeur, de célébrité et de magnificence. Eh bien ! cet homme, qui domine tout ce que l'approche, est subjugué à son tour par notre Élisabeth. — Bon Dieu, dis-je en riant, quelle supposition ! »

Le marquis fut déconcerté par ce rire qui m'échappait au milieu d'une surprise que je ne dissimulais point, et qui prouvait combien l'amour de M. Santandos m'eût paru ridicule si je l'eusse cru réel.

« Est-il étonnant à votre avis, continua M. de Melrose d'un air un peu sévère, que ma fille inspire une vive admiration? — Que ma fille l'inspire, je le trouve fort simple ; mais qu'un vieil-

lard l'éprouve à ce point, c'est ce qui me semble plus surprenant. — Un vieillard, un vieillard! Les femmes croient tuer un homme en l'accablant sous cette accusation. Un vieillard! le duc a mon âge, je crois; et me trouvez-vous si horrible, si rebutant? Pensez-vous que je ne pusse trouver une femme qui daignerait accepter mon hommage, si j'étais libre de l'offrir? »

En disant ces mots, le marquis pour qui j'étais moins qu'un témoin, et à peine une ombre sans conséquence, se regardait complaisamment dans une glace, et je dois l'avouer, sa vanité pouvait être encore satisfaite. Enfin se retournant brusquement devant moi : « Eh bien! madame, vous dites donc qu'un homme de mon âge ne peut prétendre à plaire à une jeune personne? — Si cet homme était vous, je ne saurais que répondre; mais vous parliez du duc, dont la laideur a de beaucoup devancé l'âge. — Sa figure est sans doute peu agréable, mais quelle finesse et que d'esprit dans ses yeux! quel sourire que le sien! il flatte, il caresse, il encourage, il déconcerte, il assassine : malheur à ceux qu'il poursuit de ses regards malins et pénétrants, de son rire sardonique!... Mais pour vous, pour Élisabeth, il n'aura que ces regards flatteurs, qui lui créent

une physionomie attrayante. Vous avez sans doute remarqué sa grâce à dire ces mots si délicats, si neufs, si enivrants, que loué par lui, on croirait l'être pour la première fois de sa vie. » Je gardais le silence. — « Mais, ajouta-t-il, c'est sérieusement que je vous répète que le duc est éperdument amoureux de ma fille : il désire s'allier à nous; vous concevez qu'après ce qu'il a fait pour moi, je ne puis ni ne veux lui dire sèchement *non* pour toute réponse. — Sans doute, mais vous ne pouvez lui dire franchement *oui.* — Pourquoi? — Pourquoi, bon Dieu? eh! parce qu'il s'agit ici du bonheur de notre enfant, et que le bonheur n'est jamais né d'une union mal assortie. — *Je le sais*, *Madame*, dit M. de Melrose, en appuyant sur ces paroles; assurément il faut de la sympathie, mais dans les opinions, et non dans l'âge ou dans la taille. Un mari n'est point un de ces colifichets que la mode prend par caprice et rejette par dégoût: c'est un ami, et qu'importe qu'un ami soit beau ou laid, s'il est bon? — On a la bonté de son âge, monsieur, et c'est encore beaucoup de la posséder; mais cette bonté que l'âge amène, n'est point celle que demande une jeune femme; la sympathie des goûts et des opinions tient plus que vous ne paraissez le

croire au rapport des âges; briser cet équilibre, c'est mettre sa félicité au hasard. — Toujours du roman, madame. — Malheureusement, monsieur, c'est de l'histoire, et du genre de celle qui se rencontre à chaque pas. — Marions Élisabeth, qu'elle ait un sort brillant, que son éducation porte ses fruits; elle se trouvera parfaitement heureuse, et alors nous nous disputerons tout à notre aise. Vous m'avez dit si longtemps *amen*, que je ne serai pas fâché d'avoir fait naître entre nous une petite pointe de contradiction. — Je n'imiterai point, monsieur, ce ton de plaisanterie, si le mariage d'Élisabeth avec le duc est un projet réel; mais peut-il en être sérieusement question? ma fille y consentirait-elle? — Vous êtes vraiment, madame, bien peu avancée dans la connaissance du cœur humain; ma fille le sait, et en est enchantée. — Quoi! Élisabeth saurait... — Qu'elle aura à ses ordres tout l'or et les diamants des deux mondes. Eh bien! qu'est-ce? vous voilà surprise, anéantie! pur enfantillage vraiment. — Ma fille savait vos projets lorsque je les ignorais encore! — Oh! cela, c'est mal, je le confesse; mais d'abord cette maladie de la princesse qui exigeait tous vos soins, et puis, vous ne le croirez pas, mais c'est la tendresse la plus déli-

cate qui nous a fait agir ainsi : ce mariage devait vous affliger, puisqu'il vous privera pour longtemps de votre fille. Ayant à peser les côtés brillants de cette *très brillante* affaire, avec les *quelques* petits inconvénients qu'elle présentait, vous auriez eu à combattre longtemps la plus insupportable incertitude. — Non, je n'aurais pas eu une minute d'incertitude; l'honneur, la vertu, la tendresse, tout m'eût fait, comme aujourd'hui, une loi de ne jamais consentir à une aussi révoltante union. — Révoltante?.. — Oui, révoltante; ce qui blesse la délicatesse, ce qui compromet avec certitude le bonheur à venir de ce monde, et l'avenir de la terrible éternité, ne peut que révolter une âme timorée et vertueuse. — Cette phrase est belle, mais si vous m'en croyez, vous la rayerez de vos tablettes; elle ne se trouve pas dans le dictionnaire. De nos jours, les mariages de convenance sont les seuls qu'on admette; et moi, père inhumain, tyran farouche apparemment, vous voyez que je donne, sans crainte, les mains à ce projet. D'ailleurs, ma mère et ma fille y consentent. — Et moi, ne serai-je donc comptée pour rien? C'est ici le jour, je le vois, où je dois briser la barrière que le caprice éleva entre ma fille et moi. Vous l'avez éle-

vée loin de sa mère, vous avez étouffé dans ce jeune cœur la flamme naissante de l'amour filial; vous m'avez dérobé sans pitié l'affection de mon enfant; aussi, jamais ses yeux ne s'arrêtèrent sur les miens avec ce doux regard que réclamait ma tendresse; jamais un sourire de ses lèvres ne m'a témoigné la moindre sympathie; jamais sa main n'a répondu aux affectueuses pressions de la mienne. Voilà le bien, le bien réel, que vous avez arraché de mon sein, et vous le savez, cette plainte est le premier gémissement que je vous fais entendre; et ces reproches, qui me les arrache aujourd'hui? est-ce l'excès de mon désespoir? non, mais la crainte, la certitude du malheur de ma fille. Je le vois naître et s'élever devant moi comme un spectre effroyable; il enlace dans ses bras la jeune victime, il l'entraîne, et l'abîme est prêt à se fermer sur elle. Non, non, ce n'est pas vous, ce n'est pas son père, qui consentira à cet affreux sacrifice: pour moi, je le jure à haute voix, je m'y oppose de toutes les puissances de l'amour maternel. »

Je m'exprimais avec tant de feu, avec une force si prodigieuse, que le marquis m'écoutait encore, longtemps après que j'avais cessé de parler. Il semblait se dire: « Est-ce là cette Onésie, si do-

cile, si craintive, qui jamais ne m'a contrarié? » Oui, c'était elle; mais ses droits outragés, ses entrailles maternelles déchirées par la conviction d'une catastrophe inévitable pour sa fille. Enfin, cette voix de la religion, plus auguste, plus impérieuse, plus sage mille fois que celle de la nature, me criait : « Défends ton enfant, tu en as la puissance, je t'en donnerai la force. »

Hélas! je la trouvai, cette force, je la puisai dans les trésors de tendresse et d'héroïsme que renferme le sein d'une mère. Dieu vit mon désespoir, mes combats ; mais il me refusa la victoire : j'eus avec le marquis la plus horrible scène, et n'en pus rien obtenir.

Aussitôt que je fus libre, je courus à la chambre de ma fille, et là, j'espérais triompher, non de son cœur, mais de sa raison éclairée par mes conseils. Oh ! n'espérez rien, vous qui êtes dévoré par le besoin de toucher, de convaincre un être qui vous est cher, non, n'espérez rien, si le vent glacial de l'ambition a soufflé sur lui. Je l'éprouvai près de ma fille; là, je perdis jusqu'à ma dernière illusion, jusqu'à ma dernière lueur d'espérance.

Le trouble et la douleur avaient bouleversé mes traits; je m'en aperçus à l'effroi que j'inspirai à ma fille, et qu'elle n'eut pas l'art de dissimuler.

— « Qu'avez-vous, maman? avez-vous appris quelque fâcheuse nouvelle? — Ton mariage, répondis-je d'une voix éteinte. — N'est-ce que cela? reprit-elle en riant; oh! vraiment, il n'y a pas de quoi se désoler. Quitter cette belle France est bien un peu désagréable; mais l'Espagne est belle aussi: j'y aurai, dit-on, trois palais en différents endroits, puis, pour je ne sais combien de millions de diamants. — Des diamants, ma fille, éblouissent les yeux, et ce qui éblouit fatigue bientôt. Des palais! eh! mon enfant, le plus grand souverain du monde ne peut occuper qu'une chambre à la fois, et quel étroit espace encore, dans cette chambre! — C'est très vrai, maman; mais ces choses-là amusent aussi; et puis M. de Santandos fait venir de la Chine, oui, de la Chine, c'est lui qui me l'a dit positivement, les porcelaines les plus rares, des magots, des pagodes, des étoffes de l'Inde, eh! que sais-je? Il assure qu'il me faudra trois ans pour connaître avec quelque détail toutes mes propriétés : remarquez-bien, maman, *mes propriétés;* voyez comme c'est délicat de sa part. Vraiment, plus je le vois, et plus je suis aise qu'il ait pensé à moi. Les voyages en France me seront si faciles! on a l'univers à ses ordres, quand on puise à la source même de l'or et des pierreries.

Mon Dieu! maman, que de belles choses! oh! je vous les raconterai toutes, une à une.

— Pauvre, pauvre enfant! m'écriai-je en la pressant dans mes bras; pauvre, pauvre Elisabeth! est-ce que ceux qui t'ont parlé de mariage, ne t'ont pas expliqué que ce lien, beau sans doute, était grave, imposant. — Oh! pardon, maman; ma grand'mère m'a bien répété que, lorsque je serais mariée, il faudrait tenir ma maison avec un grand *decorum*, oui, *decorum*, c'est ainsi qu'elle a dit, je crois; puis, avoir pour mon mari beaucoup de déférence et d'égards; jouer même au piquet avec lui, les jours de goutte; ne jamais sortir qu'accompagnée de gens de ma maison, préposés pour cela; et mille autres recommandations de ce genre, dont la pratique me fera bâiller quelquefois; mais n'importe, je suis décidée à remplir mes devoirs.

— « Si tes devoirs se bornaient à cela, si notre vie n'était qu'un frivole enchaînement d'actions insignifiantes et de simples formes, je n'aurais rien à opposer à tes désirs. Mais apprends, mon Élisabeth, que tu devras jurer au pied des autels, d'aimer, de respecter ton mari, et de lui obéir : ces trois conditions sont pour les femmes la loi et les prophètes. Or aimer, respecter son mari, c'est

se rendre aimable pour lui ; sacrifier pour lui ses goûts et ses habitudes ; renoncer à ses penchants, pour se conformer aux siens, se refondre pour ainsi dire, et y mettre une telle adresse, qu'on ne sente pas même le frottement du rouage qu'il faut déranger. Et cette différence de goûts et d'habitudes, si elle existe au jeune âge, qu'est-elle, lorsque plus de quarante ans vous séparent ? Pour éviter à son époux le besoin de commander, pour s'éviter à soi-même le désagrément et l'ennui de recevoir un ordre, le mieux est de tout deviner, de tout prévoir : mais toi, pauvre enfant ! qui te donnera de connaître les besoins de la vieillesse ? les goûts, les habitudes d'un homme de soixante ans ? Tu y trouveras un obstacle invincible dans ton inexpérience : ta jeunesse traitera d'extravagance ces besoins, ces goûts, ces manies même que l'habitude amène, fortifie et convertit, pour ainsi dire, en une seconde nature ; mille impatiences naîtront de ton défaut de prévoyance ; ton mari se fâchera, tu riras d'une colère passagère, et tu ne pourras d'abord croire que c'est de ces mille petits nuages réunis, que se forment les orages qui grondent sur nos têtes, éclatent à la fin et nous écrasent.

« Lorsque tes yeux seront rassasiés de ces tré-

sors dont on amuse ta jeune imagination ; lorsque tu auras épuisé la série des fêtes, des surprises qui t'attendent ; quand enfin, la volonté de ton mari, et la tienne peut-être, car le plaisir devient bien fastidieux, lorsque l'étiquette y préside, et qu'il se prolonge dans des salons dorés, quand, dis-je, exténuée de plaisirs, tu voudras passer une soirée chez toi, qu'y feras-tu? la conversation d'un vieillard pourra-t-elle te plaire, t'intéresser toujours? et si ces soirées domestiques deviennent très fréquentes, par des raisons de santé ou d'affaires, que deviendras-tu avec un mari que la musique endort, qui ne sait ni courir, ni chanter, et qui, perdu dans des spéculations politiques, vit dix heures du jour avec son secrétaire, ses livres et ses méditations? — J'aurai mes amis. — On ne t'en permettra pas : ce n'est que dans quelques années, lorsque l'âge aura mûri ta raison, ou lorsque des enfants formeront autour de toi une barrière respectable, que tu pourras *peut-être* avoir une société à toi. Mais que dis-je? dans quelques années! le duc, succombant sous le poids de l'âge, de ses travaux, et des infirmités, qui déjà ont commencé pour lui, t'appellera près de son fauteuil, et tu devras y rester constamment. — Non, bien certainement, je ne prends pas, en me ma-

riant, l'engagement d'être garde-malade. — Tu le prendras, ma fille, et cela à haute voix, et en présence de Dieu, et tu le jureras au ciel et à la terre. Il est un avenir, ma fille, dont j'ose à peine te parler, parce que tu ne me comprendrais peut-être pas. Les liens du mariage sont sacrés, indissolubles; qu'elle soit légère ou pesante, il faut porter sa chaîne, et la femme qui veut se faire respecter, fût-elle très malheureuse, ne peut pas même se permettre la consolation de pleurer, et le secours de la plainte. Songe, Élisabeth, songe qu'il viendra un jour, où la satiété, fille de l'opulence, te rendra mélancolique au sein des richesses, et amènera l'ennui de ces jouissances qui ne disent rien à l'âme. Alors, tu rechercheras le charme de l'amitié, et les plaisirs de famille; les retrouveras-tu auprès d'un vieillard? Tremble que tes yeux avides, envieux peut-être, ne s'arrêtent sur un ménage, heureux par la proportion de l'âge, la sympathie des sentiments, les caresses d'enfants pleins de grâces; tremble de te dire intérieurement: « Ils sont heureux, et moi! » Et toi, toi, pauvre infortunée, sans bonheur, sans espoir; toi, seule, enfermée dans la chambre d'un mari podagre, vieux, fantasque, chagrin, et peut-être jaloux, quel sera ton sort?..... — Toujours heu-

reux, maman, parce qu'il ne dépendra jamais que de moi! élevée par ma bonne maman, je n'ignore pas de qui je descends, ce que je dois à mon nom, à moi-même; et votre fille, toute jeune qu'elle est, saura toujours mériter le respect. Elle saura plus; elle saura se rendre heureuse, indépendamment de la bonne ou de la mauvaise humeur de son mari : tout dépend des commencements; j'établirai si bien mon empire sur M. de Santandos, que se trouvant content et fier de m'avoir pour femme, il accordera tout à mes désirs. — Ce plan n'est pas de vous, ma fille; qui a pu vous le suggérer? il est si faux, si misérable, si dangereux! croyez-moi, vous êtes perdue, si vous avez la prétention de gouverner votre mari. Le meilleur ménage est celui où l'autorité se partage également, où la faiblesse de notre sexe s'appuie sur la force que lui prête un époux; où les passions parfois fougueuses de l'homme, se calment en s'épanchant dans le sein d'une amie; enfin, où la lumière de la religion brille d'un plus doux éclat, en passant par la bouche d'une femme, tendre et soumise. — Soumise! moi, maman? jamais. — Alors, toujours, toujours malheureuse; alors et plus que jamais, d'après cet aveu, vous ne pouvez devenir la compagne d'un homme qui a vu tout plier

devant lui, à la voix duquel les puissances mêmes ont cédé et obéi.

« Élisabeth, je n'ai plus qu'un mot à te dire, il sort du fond de mes entrailles, en les déchirant avec des ongles de fer, et mille pointes d'un feu dévorant; Élisabeth, *tu seras malheureuse.* — Non, maman, votre tendresse vous alarme trop; mon père, ma bonne maman, voient la chose autrement; vous vous rendrez à leurs raisons. — Non, et si ce mot ne suffit pas, si vous résistez aux conseils que vous devait une mère, écoutez bien ma détermination formelle : je m'oppose à ce mariage, de toutes mes forces, et je vous ordonne d'y renoncer. »

« Pardon, Madame, dit alors la marquise à l'abbesse en s'interrompant, pardon si je m'étends aussi longuement sur les détails de cette conversation : le mariage projeté me causait à cette époque une si forte répugnance, et les résultats en ont été si funestes pour mon Élisabeth, que j'ai présentes encore à l'esprit toutes les circonstances qui s'y rattachent; et votre extrême bonté me donne à croire qu'elles ne vous sont pas indifférentes. — Oh! non, continuez, mon aimable amie, j'aime à lire dans les plus secrets replis de votre cœur : je sens tous les tourments

que doit éprouver une mère lorsqu'elle craint, lorsqu'elle prévoit le malheur d'un enfant qu'elle chérit. Eh! bien, comment Élisabeth reçut-elle cette dernière déclaration?—Elle demeura froide, impassible, et je la regardai dès-lors comme une victime dévouée au plus malheureux sort. Je la quittai avec une douleur inexprimable, et assaillie par cette pensée non moins douloureuse, *je contrarie*, *j'éloigne encore*, *je ne persuade pas*. En rentrant chez moi je me précipitai à genoux pour demander à Dieu le bonheur de ma fille ; je priai comme on demande la vie, comme on sollicite la révocation d'un horrible supplice; comme... ah! je priaï comme une mère, ce mot dit tout.

ONZIÈME SOIRÉE.

> Qui trouvera une femme forte? elle est
> d'un prix supérieur à celui des plus
> belles pierreries.
>
> Ps. 31.

Mon réveil fut aussi terrible que l'avaient été les courts instants de sommeil qui étaient venus suspendre mes maux : je sentis que ce jour serait celui des orages, et qu'enfin je ne pouvais plus m'excuser comme la veille. La nécessité m'obligeait de paraître au salon : je m'y rendis à l'heure du déjeuner, et en ouvrant la porte, je lus ma sentence écrite sur tous les visages. Le marquis feignait de lire; sa mère, qui était en conversation sérieuse avec Élisabeth, se mit brusquement à son

métier de tapisserie et ma fille vint m'embrasser d'un air dégagé. —Maman, me dit-elle à l'oreille, vous êtes triste; vous avez encore les yeux rouges! pourquoi cela? pour moi je ne pense jamais le lendemain au chagrin de la veille; c'est si vieux un chagrin de vingt-quatre heures!

Cruel enfant! dis-je en moi-même; tu as vu ta mère au désespoir, et les roses de ton teint sont aussi fraîches! tu as vu couler mes pleurs, et tu n'as pas guetté mon réveil, pour les sécher par tes caresses! tu vois ma profonde tristesse, et le sourire de la gaîté voltige sur tes lèvres! et ces lèvres ne savent ni me dire un mot qui me réconcilie avec l'existence, ni me donner un baiser qui tromperait ma tendresse en la flattant un moment!

Le déjeuner fut sérieux; à la fin, ma fille disparut, et je restai seule avec deux interlocuteurs dont les yeux se disaient réciproquement: «Allons, parlez. — Non, c'est à vous; commencez donc.»

Pendant ce colloque muet, j'adressai au ciel une ardente prière pour qu'il daignât toucher les cœurs que l'orgueil avait endurcis. Je savais que les efforts de l'homme viennent se briser contre cet ordre absolu: *Dieu le veut.* Je m'humiliai profondément dans le sentiment de ma bassesse,

et demandai à Dieu de protéger mes efforts, pour détourner le malheur de ma fille.

Puis relevant la tête avec assurance, je regardai mes persécuteurs d'un air calme, qui semblait leur dire : « Et moi aussi, je ne suis pas seule ; j'ai à mes côtés un soutien qui me défendra. »

« Vous croyez, Madame, me dit M. de Melrose, dont un rien soulevait la vanité, vous croyez, si j'en juge par vos regards, être venue à bout de confondre une jeune personne par des tableaux fantastiques et effrayants. Grâce au ciel, Élisabeth n'a pas adopté les terreurs pusillanimes du couvent ; elle sait qu'on peut se marier, sans être malheureux en ce monde, ni damné dans l'autre.
— Je le crois de même, Monsieur ; mais j'ai aussi l'intime conviction que, pour éviter l'un et l'autre malheur, il faut choisir un mari qu'une femme puisse aimer et respecter.

— Vous me permettrez, Madame, de ne pas recommencer la *séance* d'hier, non que vous n'y ayez fait preuve d'héroïsme et d'un pathétique touchant ; assurément on ne peut pas mieux jouer un rôle de mère ; mais j'ai peu de goût pour les scènes *filées*, et j'en viens tout simplement au fait. Un magnifique parti se présente pour ma fille ; le refuser serait une folie qu'on ne compren-

drait pas de nos jours : j'ai désiré vous amener par la douceur à une approbation que la tendresse aurait dû vous dicter. — La tendresse ! — Oui, Madame, la tendresse : un peu d'égoïsme, pardonnable à la faiblesse maternelle, vous a fait envisager ce mariage sous les couleurs les plus lugubres, et votre fille à Madrid était morte à vos yeux. Je le répète, c'est une faiblesse pardonnable à une mère ; mais elle ne pourrait se concilier avec la sagesse qu'on doit accorder à un père, à un homme qui n'est plus à son printemps, enfin tranchons le mot, à un homme comme moi. Vous reconnaissez mes droits, j'espère ? — Ils sont incontestables. — Eh bien ! souffrez, avec votre *ancienne* docilité, que j'en fasse usage pour le bonheur de tous : consentez de bonne grâce au mariage d'Élisabeth. — Jamais, Monsieur. — Il le faut, Madame, et à l'instant : le duc sera ici dans une heure, pour faire auprès de vous la démarche d'usage. — Elle serait superflue ; je lui dirai, *à lui*, ce que j'ai dit *à vous*, *à ma fille*. — Arrêtez, Madame, arrêtez, s'écria madame de Melrose, en voyant son fils se lever avec un accès de fureur impossible à décrire ; voyez l'état dans lequel vous le mettez. — Déplorable état ! dis-je en levant tristement les yeux au ciel, mais qui l'y réduit ?

est-ce moi ou l'ambition? — Oui, l'ambition de voir sa fille heureuse, et vous, avec les sentiments touchants que vous nous montrez depuis deux jours, vous iriez cacher Élisabeth au fond d'un cloître, si vous deviez y vivre avec elle. — Elle y serait plus heureuse que sous le dais qui l'attend. — Cessez, ma mère, reprit le marquis, cessez de lui parler, les raisonnements sont ici hors de saison. Madame, continua-t-il en m'adressant la parole, et en contenant sa rage d'une manière véritablement effrayante, Madame, rien n'empêchera le mariage d'Élisabeth; si vous vous y refusez, vous partez à l'instant pour Melrose : et moi aussi, *j'exile* à mon tour. Dites, Madame, que décidez-vous? — Mon départ. — Le scandale ne vous effraie pas? — Le crime seul m'épouvante. — Est-ce un crime de marier son enfant? — Oui, de la marier ainsi, et vous êtes le bourreau de votre fille, » dis-je en me levant et parlant avec un sentiment de terreur si vrai, si pénétrant qu'il parut se communiquer à ceux qui m'écoutaient.

« Oui, répétai-je, vous êtes le bourreau de votre fille : son sang ne coulera pas et ne criera pas vengeance, mais son âme, brisée par la douleur, et, qui sait! peut-être par la honte, sera le ver rongeur qui pénétrera dans votre sein et le dévo-

rera sans relâche, sans pitié. Ayez compassion de vous-même, continuai-je, en me jetant à ses pieds, ne condamnez pas vos cheveux blancs au désespoir; et vous, Madame, dis-je à madame de Melrose, joignez-vous à moi, pour sauver le père et la fille. »

Le bruit d'une voiture m'interrompit. Le marquis frémit, il s'élance avec violence sur moi et s'écrie : « Accepte la demande du duc, ou fuis. »

Éperdue, je me jette dans le cabinet de ma belle-mère, et là, je me demande ce que je dois faire. Il ne me restait plus la moindre espérance; fuir? quel éclat! parler au duc avec la certitude de ne pouvoir le faire renoncer à une passion sans frein, c'était risquer de l'indisposer contre moi et m'ôter jusqu'à ma dernière ressource; car, si ce fatal mariage devait s'accomplir, voir ma fille et la diriger était la seule planche qui me restait. Pendant cet horrible combat, j'entendais le bruit de la conversation légère et badine, dont les gens du monde colorent leur ennui, et souvent leur chagrin. La voix de M. de Melrose prit tout à coup un ton de gravité, qui appela toute mon attention; et voilà ce que j'entendis très distinctement. — « Oui, monsieur le duc, vous allez voir une mère au désespoir : se séparer de sa fille, au mo-

ment où elle commençait à vivre près d'elle, c'est un événement qui l'abat et la désole. Elle sent comme nous ce qu'il y a de doux et d'honorable à vous appeler son gendre; mais il faut vous préparer à des larmes, et à une approbation toute hérissée de gros soupirs. Je vais voir si elle est en état de vous recevoir. »

Je ne sais si je vis entrer M. de Melrose, ce qu'il me dit, s'il me porta, si je marchai, comment je me trouvai dans le salon, ce que j'y fis; je sais seulement qu'étant tombée évanouie, on me transporta dans mon lit, et qu'en ouvrant les yeux quelques heures après, je vis autour de moi mes femmes éplorées, qui me soutenaient, et ma fidèle Augustine, ma femme de chambre, ou plutôt mon amie de vingt ans, qui se tordait les mains de désespoir.

Je lui souris pour la rassurer, et lui ayant fait signe de faire sortir mes femmes: « Que m'est-il arrivé, lui dis-je. — Je l'ignore, sinon que Monsieur, qui vous a accompagnée ici, vous a recommandée à nos soins, puis, nous a dit très haut: Ma fille épouse M. le duc de Santandos, et la crainte de voir Élisabeth partir pour l'Espagne, a causé une vive émotion à sa mère! c'est trop naturel. Je vais revenir; envoyez-moi des nouvelles

toutes les cinq minutes. » Ce que j'ai fait, ajouta Augustine. — « Tout est donc fini ! m'écriai-je ; aurais-je consenti? ah ! c'était dans le délire de ma raison. Tout mon être se révolte, et réclame contre le mot qu'on a su m'extorquer, mot qui, de sang-froid, ne sera jamais prononcé par moi : une mère peut-elle signer l'arrêt de mort de sa fille ? »

Je voulus me lever, les forces trahirent mon courage, et pendant plus de quinze jours, je fus dans le plus imminent danger. Les préparatifs du mariage n'en continuèrent pas moins avec la plus grande activité, et deux jours après celui où je fus déclarée hors de danger, ma fille, ma fille unique ! fut mariée dans la chapelle du duc, loin de sa mère, et peut-être ne pensant pas qu'elle eût une mère.

On prit pour prétexte de cette indécente précipitation le départ forcé du duc : j'ignore encore aujourd'hui si ce départ était aussi nécessaire qu'on le dit ; toujours est-il vrai que les nouveaux époux quittèrent Paris avant que je fusse en état de sortir de ma chambre.

Je fus comblée de remercîments par le duc, et si les douleurs de l'âme pouvaient être endormies ou trompées, les discours de mon gendre eussent

produit cet effet. La vue de sa femme détruisait le peu de bien qu'il m'avait fait ; sa froideur perçait à travers les mots charmants dont elle était prodigue. Oh ! qu'elle m'a fait détester l'esprit ! J'avais été idolâtre de ces formes du grand monde, de ce langage appris, qui flatte, séduit, persuade même au jeune âge : Dieu me punit d'avoir préféré le brillant au solide, et je trouvai la mort où j'avais placé trop longtemps le charme de mon existence.

Le jour du départ était fixé : Élisabeth s'éloignait de sa seule, de sa véritable amie, de celle qu'elle n'aimait pas, mais qui seule l'aimait pour elle, et avec sincérité : comment pourra-t-elle se sauver sur une mer orageuse et si nouvelle à son inexpérience, sans être dirigée, protégée par une main habile et uniquement occupée de ses dangers ?

Une pensée me frappa tout à coup : j'avais un peu connu à Vienne le père Géronimo, dominicain, aumônier du duc, et qui ne le quittait jamais : je lui écrivis, et le priai de venir me voir : dès le lendemain, Augustine, à qui j'avais donné l'ordre de le faire monter par mon escalier dérobé, l'introduisit chez moi à huit heures du matin. La réputation du père Géronimo était tellement

établie et méritée, que je n'hésitai pas à lui ouvrir mon âme : il put y lire les angoisses les plus déchirantes, les craintes les mieux fondées ; il put y lire moins de chagrin de me séparer de ma fille, quoique cette séparation fût pour moi un véritable supplice, que d'effroi de voir son bonheur compromis et son salut en danger. Cette dernière pensée absorbait toutes les autres : pour des chrétiens, qu'est-ce que la vie? un déluge de maux sans fin, sans espérance. Qui n'a pas tremblé pour le salut de ses enfants, ne peut dire jusqu'où peuvent aller les tortures du cœur de l'homme.

Le père Géronimo m'écouta avec la plus compatissante bonté ; il me parla de la puissance de la prière. «— Craignez moins, Madame, me dit-il, et priez beaucoup. Qui sait si, des maux que vous prévoyez, ne surgira pas une source divine, où votre enfant puisera les larmes qui purifient, attendrissent et réparent. Vous-même, Madame, en revenant sur vos jours mauvais, car on peut appeler ainsi ceux où la jeunesse s'abandonne au vent des passions capricieuses, légères, et quelquefois terribles ; dans ces jours mauvais, dis-je, n'en trouvez-vous aucun, où la pointe aiguë du chagrin ne soit venue vous arracher à quelque

erreur, à quelque danger? Faites pour votre chère enfant, Madame, l'unique chose qui soit aujourd'hui en votre pouvoir; priez, priez beaucoup; abandonnez-vous à la conduite de la Providence, c'est à elle seule qu'il faut avoir recours. Attendez avec résignation l'accomplissement des décrets célestes : notre impatience devance le temps, l'appelle, voudrait en précipiter la marche : Dieu seul le connaît, le mesure et en détermine la durée. Attendre et espérer, voilà la vie de la foi. »

Ce ne fut qu'avec beaucoup de peine que j'obtins de l'humilité du bon père la promesse que je désirais; c'était de veiller constamment sur ma fille, d'essayer d'obtenir sa confiance, et de se hasarder même, s'il le fallait, à lui déplaire, pour faire parvenir la vérité à son oreille. Enfin, je le conjurai de m'instruire, dans le moindre délai, et sans être retenu par la crainte de m'affliger, des dangers qui pourraient menacer cette fille chérie. Le père Géronimo me le promit, et je devins plus calme, par la pensée que ma pauvre Élisabeth aurait auprès d'elle un salutaire appui.

Si un éclair de gaîté eût pu se faire jour jusqu'à moi, j'aurais souri de la manière dont notre jeune duchesse jouait son nouveau rôle : elle dé-

robait l'excès de son ravissement sous un air de dignité calme et naturelle; éblouie par les présents les plus précieux, recevant de son mari les choses les plus rares, elle s'en parait, et ne semblait y ajouter du prix que parce qu'elles venaient d'un homme pour lequel elle affectait de professer la plus haute admiration. Quant à M. de Melrose et à sa mère, leur joie débordait, et l'on voyait aisément les efforts qu'ils faisaient l'un et l'autre pour essayer de la contenir dans les justes bornes de la bienséance.

DOUZIÈME SOIRÉE.

Combien est maudit de Dieu, celui qui afflige sa mère.

ECCL. III, 18.

Elle a été vue pleurant dans les rues; ceux qui lui étaient chers l'ont méprisée.

JÉRÉMIE.

Le jour du départ arriva : ma fille vint le matin prendre congé de moi; je l'accablai de caresses; et dans la faiblesse que donne la maladie, j'avais l'air d'une fille tendre, qui se recommande au souvenir, aux bontés d'une mère. Mon esprit appauvri par de si longs tourments, demandait un mot qui lui redonnât la vie, qui le réconciliât avec la vie. Sans ce mot désiré, pourquoi m'arracher au tombeau qui avait été au moment de m'ensevelir? qu'avais-je à démêler

encore avec un monde où pas un cœur ne battait à l'unisson du mien?

Élisabeth ne me comprit pas : ses caresses étaient froides, ses phrases inachevées, parce qu'il y manquait l'accent de l'âme. Elle ne me demanda pas ma bénédiction ; je la lui donnai, avec l'effusion d'une tendresse qui m'eût fait paraître la mort bien douce, si en lui sacrifiant ma vie j'eusse assuré la paix et l'innocence de ses jours. On nous sépara, et pendant un mois encore je ne fus capable de ressentir qu'un profond chagrin ; une excessive faiblesse présentait sans cesse à mon imagination, comme un de ces rêves confus, où l'on ne voit qu'objets hideux et terribles, sans pouvoir préciser ce qu'ils sont, ce qu'ils nous veulent.

Pendant les tristes événements qui venaient de se passer pour moi, j'avais été comblée des prévenances de MADAME, qui daigna souvent se faire informer de ma santé, et me donner les marques les plus flatteuses de son attachement. Lorsque je fus en état de me rendre près d'elle, j'eus de nouvelles raisons d'être confuse de ses bontés, et ce n'est qu'avec beaucoup de peine qu'il me fut permis de refuser le poste aussi doux qu'honorable qu'elle m'offrait dans sa maison. Je lui dis que

mon devoir était de ne plus quitter M. de Melrose, à qui l'âge pouvait bientôt amener des infirmités; que, déterminé comme il me paraissait l'être, à vivre dans ses terres, et fort peu de temps à Paris, il ne me semblait pas permis de l'abandonner dans sa retraite pour assurer mon propre bonheur.

Ces raisons furent d'abord combattues, puis agréées, et je revins chez moi, heureuse d'avoir fait ce que je devais, et bien décidée à n'en pas parler. M. de Melrose souffrait d'avoir une obligation, et la reconnaissance eût été pour lui un double fardeau, si elle m'eût eu pour objet. Je ne me faisais supporter qu'en m'effaçant sans cesse, et en laissant au fils et à la mère la satisfaction de me dominer, comme un être sans conséquence; j'achetais par là le repos du moment. Madame de Melrose avait de ces caractères mordants, toujours prêts à lancer directement ou indirectement le trait piquant qui déchire; elle appelait cela de la *franchise*, et lorsqu'elle l'avait bien enfoncé avec une feinte douceur, elle semblait respirer plus librement. « Je ne puis taire ma pensée, s'écriait-elle souvent. » Tâchez donc alors de n'en avoir que de justes et de bonnes : ayez donc aussi la même *franchise* pour louer! Combien de fois n'eus-je pas l'envie de repousser une attaque in-

juste et cruelle; je me tus, et mon silence dut faire croire que j'étais assez inepte pour ne rien sentir avec quelque dignité, ou assez lâche pour me laisser terrasser sans oser me plaindre. Oh! combien j'eus à lutter contre mon ancienne fierté et mon amour-propre! Dieu vint à mon secours, et, j'ose à peine l'avouer, l'indifférence que je ressentais pour les deux êtres dont je me rendais volontairement l'esclave, m'amena à recevoir, avec une entière insouciance, et leurs rebuts et leurs sarcasmes, et leurs ordres.

Pourquoi l'humilité ne fut-elle pas le seul motif de ma conduite? En scrutant les replis de ma conscience au flambeau de la religion, je découvris, avec peine, que mon apparente soumission s'appuyait uniquement sur cette orgueilleuse pensée : « Je puis me consoler d'obéir; ceux qui me maîtrisent ne me valent pas. » Détruire cette opinion devint désormais l'étude de ma vie; je repassai souvent au pied de la croix les jours de ma jeunesse, où ma vanité, l'amour du monde, et mon indifférence pour Dieu, fascinaient mes yeux, au point de m'aveugler sur le but pour lequel le Tout-Puissant nous a créés. Qu'étais-je donc? Rien. Avais-je réparé le passé? Non : la croix qui punit, éclaire et corrige, devenait alors pour

moi le signe de la justice divine et le gage du pardon.

Lorsque j'avais embrassé ma fille pour la dernière fois, on m'avait assuré qu'au printemps de l'autre année je pourrais, en allant prendre les eaux des Pyrénées, continuer mon voyage jusqu'à Madrid. C'était attendre un an ; mais attendre c'est espérer, et ce bien était le seul qui me restât, puisque mon Norbert était allé rejoindre son régiment. Mon Norbert ! mon fils chéri! lui qui m'aurait aimée si rien ne m'eût séparée de lui ! Oui, Norbert m'aurait aimée ; il était froid, sérieux, mais un grand caractère germait dans son sein, et semblait devoir se déployer un jour. Son dernier adieu eut quelque chose de profondément senti, qui laissa dans mon âme le pressentiment vague d'une joie à venir.

Mécontent de la cour, qui ne l'occupait plus, M. de Melrose ne voulut pas rester plus longtemps sur un théâtre où il ne brillait pas d'un éclat particulier. Il se fit frondeur, et finit par l'être de bonne foi : blâmant ce que naguère il avait applaudi, sans se rendre compte du motif qui dictait ses nouveaux jugements, mais effectivement révolté des échecs qu'avait subis son orgueil, il eût, je crois, bouleversé la monarchie,

tout en criant fidélité. J'ai remarqué mille fois que le sot et l'orgueilleux semblent se donner le mot pour dire les mêmes choses, et faire les mêmes maladresses : un homme spirituel finira par devenir absurde, s'il prête une oreille trop attentive à sa délirante vanité; les choses et les noms cesseront d'avoir pour lui leur véritable et ancienne acception : il se fera une langue à part, pour étourdir sa raison et tranquilliser sa conscience.

Le marquis, comme je l'avais prévu, eut la fantaisie de revoir Melrose, et d'y paraître avec le luxe d'un homme de son rang, du possesseur d'une immense fortune. Nous partîmes tous trois, et bientôt, dans une retraite qui m'aurait été chère, mais d'où l'on bannit le silence et le repos qui désormais étaient ma seule ambition, il me fallut jouer le rôle d'une maîtresse de château, recevoir, courir les environs, donner des fêtes, en accepter; enfin trouver aux champs l'existence bruyante, sèche et désenchantée, que le grand monde impose. On me ravit ce qu'il y a de plus précieux, le temps : ce mot est irréparable, car le présent qu'on nous dérobe est un vol fait à l'avenir.

Nous ne revînmes à Paris qu'au mois de janvier; là, m'attendait encore la folie remuante qu'il fal-

lait à M. de Melrose. Les grâces de la grande ville le dédommagèrent des travers de nos beaux esprits de province. Le marquis s'en moquait impitoyablement, et riait des prétentions aux belles manières, qui leur faisait prendre, ou un air dégagé et familier, même avec les étrangers, ou ce *guindage* qui n'ose parler que le dictionnaire à la main, qui voyage avec les règles de l'étiquette en poche, et dont toutes les politesses sont à ressort.

Au milieu de ces originaux, j'avais remarqué des gens d'un mérite supérieur, et c'était toujours sous l'humble apparence de la modestie qu'il fallait les découvrir et les deviner. Je m'attachai à quelques-uns d'eux ; M. de Melrose m'en plaisanta, il ne concevait pas qu'on pût avoir du mérite ou des talents distingués sans les grâces que donnent l'éducation et l'habitude du grand monde. Au reste, ses railleries ne s'exerçaient qu'en secret; martyr de la politesse, le marquis souffrait les sots et les fâcheux avec une invincible patience. Les bavards seuls le trouvaient en défaut : leurs paroles entassées, leurs éternels récits, leurs fastidieuses répétitions, leurs yeux qui s'attachent sur vos yeux, leur siége qui s'approche peu à peu du vôtre, et qui finit par former un véritable blo-

cus ; leur main qui s'appuie sur votre bras, dans la crainte d'une désertion ; tout cela produisait sur lui comme un effet magnétique, qui le faisait pâlir, quand il avait la force d'y résister, ou qui amenait une fuite soudaine, qu'il me laissait le soin de colorer, chose peu facile.

Je ne trouvai à Paris d'autre plaisir que de recevoir des lettres de mes enfants : celles de Norbert respiraient le feu du courage ; je voulus y lire un regret filial de ne plus nous voir, et le moindre mot qui ressemblât à quelque chose de tendre, devenait le commentaire de mes journées, ma dernière pensée en m'endormant, ma première au réveil. Je cherchais avec non moins de soin ce mot consolant dans les lettres d'Élisabeth, et ne le trouvais pas ; elles étaient longues lorsque le récit de quelque fête extraordinaire, à laquelle elle avait pris part, l'entraînait à des descriptions de détail ; mais dans ces longues pages, pas un mot, pas un seul mot qui me dît : « Elle m'aime, elle me désire, elle pense à moi. » Non que les phrases d'usage y fussent omises, mais c'étaient des phrases, et jamais le cri du cœur.

Une nouvelle douleur vint alors ajouter un nouveau poids à toutes celles qui m'accablaient : l'excellente princesse Charlotte de K*** mourut. Je

l'appris par une lettre que m'écrivit son intime amie, pour me faire part de ce coup, non imprévu, mais funeste pour la religion, l'amitié et la bienfaisance : j'ai sur moi cette lettre, qui raconte le dénouement de la plus belle vie, je vous en lirai les passages les plus intéressants.

... « Oui, Madame, notre excellente prineesse est allée jouir, dans le ciel, de la récompense de ses vertus. Admise au secret de ses souffrances, vous savez qu'elle les endurait avec une patience angélique : elles devinrent à la fin si vives, si continuelles, qu'une fièvre violente se déclara. Lorsque le médecin crut devoir faire connaître le péril où était la princesse, quels gémissements douloureux s'élevèrent dans tout le palais! grands, petits, riches et pauvres ne formaient qu'une voix, pour faire entendre les plus tristes lamentations, les vœux les plus ardents pour le rétablissement de cet ange, de cette mère de tous les malheureux.

« Sachant à quel point on se désolait de son état, elle me dit, de ce ton affable que vous lui connaissiez : « Ces braves gens croient-ils donc « que la Providence meurt avec moi? dites-leur « qu'il n'y a que la pauvre Charlotte qui s'en va. « Dieu leur reste, c'est un bon père. »

« Lorsqu'elle toucha à ses derniers moments, les douleurs aiguës cessèrent. « Ah ! me dit-elle, Dieu veut, par ces instants de calme, me laisser la force de visiter encore quelque coin obscur de ma conscience : je ne vis jamais aussi clairement ce qui s'y passe, et si Dieu me donnait encore quelques années, je sens tout ce que j'aurais à faire pour réparer ce temps perdu, gaspillé avec une légèreté d'enfant. O mon Dieu ! que j'ai peu vécu pour vous ! et voilà pourtant, ma chère, cette femme que l'on appelait *parfaite!*.. On s'aveuglait sur quelques apparences, mais si j'ai fait un peu de bien, ai-je fait tout celui que je pouvais, et que je devais faire? Voilà le compte qui va m'être demandé, compte redoutable pour tous, et surtout pour les grands de la terre.... Écrivez à Onésie de prier pour moi; elle aussi, me croyait une sainte; désabusez-la, cette gloire usurpée est un poids qui m'oppresse. »

« La princesse me parla encore de vous, Madame, dans une autre occasion. « Cette chère Onésie va me pleurer, dit-elle ; mais qu'elle ne me plaigne pas... Envoyez-lui mon livre d'heures, elle y trouvera peut-être quelque émanation de ma tendresse pour elle, quelques soupirs donnés à son absence. Joignez-y ma montre ; qu'elle y

compte chaque jour les heures qui la rapprocheront de moi. »

« La princesse conserva jusqu'à son dernier moment sa présence d'esprit et les plus admirables sentiments d'humilité.

« Lorsqu'elle expira, ses traits portaient l'empreinte du bonheur : admise à la voir, la foule en entrant dans sa chambre, pouvait à peine contenir ses sanglots ; mais après avoir admiré cette figure où se peignait la bienfaisance, elle s'écoulait dans un religieux silence, et comme consolée par une céleste apparition. »

Je reçus le précieux dépôt qui m'était envoyé, avec le sentiment de la plus profonde vénération ; et chaque jour, depuis ce temps, je lis mes prières dans ce livre que j'ai vu si souvent aux mains de la princesse ; il me parut tout parfumé de l'odeur suave de sa vertu. Ame sainte et à jamais chérie ! elle ne me parle plus, mais elle prie pour moi, pour moi qui l'invoque comme un esprit céleste.

Le marquis se montra très affecté de la mort de la princesse : cette douleur d'étiquette convenait à son ostentation en ce qu'elle lui donnait un air d'intimité avec les grands qu'il affectait de regretter ainsi. M. Melrose était d'ailleurs ce

que l'on peut appeler l'*ami ds agonisants*; cet homme qui, pendant la vie de ses amis, voulait douter de leurs malheurs, pour s'éviter l'ennui d'y compatir, et se soustraire aux soins que l'amitié commande, devenait un héros de sentiment au moment de leur mort; à ce moment solennel où l'amitié éclate aux yeux du monde et est toute en spectacle. C'est alors qu'il faisait merveilles; mais la toile se baissait-elle: aussitôt les larmes s'arrêtaient, les regrets, les éloges, les souvenirs, disparaissaient avec les spectateurs et ne se remontraient que dans les occasions où il fallait de nouveau emboucher la trompette d'une douleur fastueuse; douleur qui n'appartient pas plus à l'homme que l'habit de deuil qu'il revêt.

Cette affliction à fracas me faisait mal; elle était pour moi froide comme le marbre du tombeau de la princesse: aussi, ne pouvais-je y joindre les expressions de ma douleur si vive et si sincère. Il en résulta que je passai pour être peu touchée d'une perte qui m'enlevait mon plus cher trésor d'amitié, tandis que le marquis était prôné partout comme l'homme du monde le plus sensible. Oh! qu'elle m'importait peu cette opinion du monde dont si souvent j'avais reconnu l'injustice!

Élisabeth nous avait fait part de sa grossesse. Le marquis devait tenir l'enfant et le voyage fut arrêté pour le mois d'août. Comme on m'avait ordonné les eaux, je devais partir plutôt pour les les Pyrénées, et me rendre ensuite de mon côté à Madrid.

Nous recevions souvent des lettres d'Espagne; celles d'Élisabeth, qui, dans les commencements, respiraient la gaîté et le plaisir, commencèrent alors à prendre un caractère sombre. Ce changement fut d'abord regardé comme l'indice d'une grossesse pénible : je ne sais quel pressentiment m'y faisait entrevoir un côté plus effrayant. Le silence du père Géronimo aurait pu me tranquilliser; mais quelquefois je craignais qu'un excès de discrétion n'enchaînât sa main, et que sa pitié pour une mère, toujours trop prompte à s'alarmer, lui fit redouter de me porter un coup affligeant.

Ces cruelles appréhensions se réalisèrent; je reçus, au commencement de juin, deux mots tels que je les voyais tracés depuis longtemps dans ma triste imagination. Voici ce que m'écrivait le père Géronimo :

« Un volcan a couvé tout l'hiver; le bruit sourd et sinistre qui l'annonce n'a été entendu que de moi : celui qui pourrait conjurer l'orage,

dort en paix, entre l'innocence qui s'égare sans le savoir, et le crime qui veille, et cache d'infernales machinations sous les formes les plus séduites. Peut-être est-il temps encore : j'ai hasardé une *ombre* de conseil, on l'a repoussé avec colère et dédain. Éclairer celui dont la prudence pourrait seule écarter un malheur, serait s'exposer à perdre à jamais trois personnes ; car la passion serait juge, et peut-être... Priez et venez. »

Jusques-là, j'avais cru connaître le malheur, toute la pénétrante amertume du malheur ; je me trompais. Dès que je vis l'honneur et le salut de ma fille compromis, je ne connus plus de repos ; que dis-je ! mille serpents se glissèrent dans mon sein, et le déchirèrent sans relâche. Ma fille, devenue coupable, apparaissait sans cesse à mon imagination ; il me semblait la voir expirante, et mourant sans repentir. Des cris m'échappaient, je demandais grâce au Ciel, à ma fille elle-même : je la conjurais d'avoir pitié d'elle et de moi ; je me jetais à genoux, j'élevais des mains suppliantes vers celle qui ne pouvait ni me voir, ni m'entendre, et des larmes de désespoir jaillissaient avec effort de mes paupières brûlantes. Dieu, ce Dieu que ma pensée m'avait toujours représenté sous les traits du pasteur vigilant et miséricordieux,

je le voyais armé de ses foudres vengeresses : il me semblait entendre la voix de son tonnerre ; l'éclair déchirait la nue ; le coup partait... Alors d'affreux sanglots se brisaient sur mes lèvres ; alors je fermais les yeux pour ne rien voir, puis effrayée par les ténèbres, je les rouvrais sur-le-champ. Et qu'on ne croie pas que j'exagère ici mes tourments ; ce sont ceux qu'une mère chrétienne doit souffrir. Quoi ! si l'on venait nous dire : « — Votre fils va mourir, il est condamné ; » on comprendrait nos pleurs, notre désespoir ; on n'oserait y mettre des bornes : et l'on taxerait d'exaspération, les larmes données à la crainte d'un supplice éternel ! et l'on s'étonnerait qu'une mère, qui redoute cet épouvantable malheur pour ses enfants, sentît ses entrailles se déchirer, sa chair et ses os s'imprégner d'une terreur profonde ! on s'étonnerait de voir sa pensée fixée avec une désespérante constance sur l'interminable avenir ; avenir de terreur et de supplice, qui dévorera cet être si cher, hélas ! et sans jamais l'anéantir ! Quiconque a la plus légère étincelle de foi, comprendra qu'une mère a atteint le comble de la désolation lorsqu'il ne lui reste plus qu'à pleurer sur une tombe déshéritée du pardon de Dieu.

L'état violent dans lequel je tombai, fit croire au retour de ma maladie : cette erreur me servit à hâter mon départ pour les eaux. Décidée à passer sur-le-champ en Espagne, je ne pris que le temps nécessaire pour ne point faire naître de soupçons par une trop grande précipitation.

Les minutes me paraissaient des siècles ; et cependant, « Pourquoi me tant presser? me disais-je ; que vais-je découvrir? le mal est-il réparable? mille poignards ne vont-ils pas encore pénétrer dans cette plaie si terrible et toute sanglante? N'importe, n'y eût-il qu'une lueur d'espoir, je dois partir ; Dieu protége le malheur. »

J'étais en route pour l'Espagne, à la mi-juin ; pendant cet interminable voyage, j'eus sans cesse ma fille présente à mes yeux. Oh ! que j'eusse voulu pouvoir acheter, du malheur de toute sa vie, de toute la mienne, la grâce de sa conversion ! d'une seule larme de repentir ! Ce bonheur terrestre, auquel j'avais si ardemment aspiré pour elle, ne me paraissait plus qu'un jouet sans importance. « Quelle perde, me disais-je, ces biens, ces honneurs, ces jouissances qu'elle a tant désirés, mais qu'elle conserve ou qu'elle recouvre son innocence : elle pleurera ; eh ! bien, je pleurerai avec elle, et sa vertu nous consolera toutes deux.

Mais son âme! son âme, si elle a perdu sa pureté, qui l'arrachera à l'abîme? qui éteindra le feu qui la menace? qui lui dira : *Espère?* non, plus d'espérance. » Et alors, mon cœur de mère, ce cœur qui ne connaissait de joie ou de tristesse, que la tristesse ou la joie de ses enfants, ce cœur eut le courage de répéter : « Mon Dieu, que ma fille soit malheureuse en ce monde, si son salut doit être à ce prix! »

Et mes lèvres articulèrent ces mots terribles! et mon dernier soupir ne s'exhala pas en les prononçant!... C'est ici le miracle de la toute-puissance de Dieu; c'est ainsi qu'il revêt de force le roseau prêt à se rompre!

Pourrais-je expliquer autrement, comment il me fut possible de résister à ma douleur? Je ne sentais ni la fatigue d'une insomnie continuelle, ni la lassitude du voyage, ni le poids de la chaleur; penser à ma fille, prier et pleurer, voilà quelle était ma vie.

Enfin, je touche aux frontières d'Espagne, et j'étais près de les franchir, lorsqu'un léger accident, arrivé à ma voiture, m'obligea de rester quelques heures dans un village. J'y entendis vanter la beauté d'un site, qui était en avant près de la route; nul désir, nulle curiosité ne pouvaient

naître dans mon esprit ; mais un mouvement secret me dit, qu'en marchant de ce côté, je me rapprochais d'Élisabeth, et je me déterminai à m'y rendre, en ordonnant à ma voiture de venir m'y retrouver.

Je ne pris avec moi que ma fidèle Augustine, qui eut l'attention de se munir d'une bouteille de lait, seule nourriture qui me convint alors. Un guide m'avait montré le chemin ; arrivée au point de vue qu'on m'avait signalé, je le congédiai.

La scène qui s'ouvrait devant moi était si belle, si majestueuse, que mon premier mouvement fut de baisser la tête pour rendre hommage au créateur de tant de merveilles. J'étais comme inondée, écrasée du poids de sa puissance ; jamais il ne m'avait paru si grand, jamais je ne sentis mieux ma bassesse. O ciel ! quel insensé peut dire dans son cœur : « Il n'y a pas de Dieu ? » Qu'il vienne ici, et son front superbe s'humiliera jusques dans la poussière, et il s'écriera : « Dieu seul est grand ! ses œuvres sont admirables. »

C'était, depuis l'horrible nouvelle qui m'avait accablée, la première fois que j'avais une idée qui lui fût étrangère. Je m'assis plus calme, avec moins d'oppression, moins d'angoisse, je demandai à l'Être infini qu'il prît pitié de ma misère ; mon

âme était en rapport plus direct avec lui ; et, sur ces hautes montagnes, il me semblait voir des esprits bienheureux voltiger autour de moi, pour recueillir ma prière, et la porter au pied de son trône.

Tout à coup un cri terrible me fait tressaillir ; Augustine me regarde avec effroi : un second cri, non moins déchirant, part plus près de nous ; c'est distinctement que ces mots nous frappent : *J'ai faim ! j'ai faim !* Augustine s'élance du côté d'où part la voix, et, revenant précipitamment prendre la bouteille de lait, elle n'a que le temps de me dire : « Une femme ! un enfant ! ils expirent. » Elle vole, je la suis ; la malheureuse mère venait de tomber, et son enfant avait roulé à ses pieds. Tandis qu'Augustine prodigue ses soins à la mère, je relève l'enfant, et cherche à faire couler quelques gouttes de lait sur ses lèvres : il les boit avec avidité et s'endort. J'osais à peine faire un mouvement ; cependant, voulant tranquilliser la jeune femme, je me tourne de son côté en disant : « L'enfant est mieux..... » Mais, Dieu ! Dieu ! cette jeune femme expirante ressemble à ma fille ! C'est elle, privée de grâce et de fraîcheur ! c'est elle, sous des vêtements en désordre ! Oui, ses traits sont ceux de mon Élisabeth.

Mon intérêt devient plus vif : je me rapproche de cette malheureuse mère; en ce moment elle entr'ouvre les yeux, me voit, et tout à coup s'écrie : *Ma mère!* Ce cri, ses yeux, sa voix, ah! plus que tout, mon âme entière me disent : « Oui, c'est Élisabeth. » Mes sens furent suspendus, je crus mourir; heureusement, les forces ne m'abandonnèrent pas, je les recueillis toutes pour sauver ma fille.

Je dépose l'enfant sur le gazon, et reçois dans mes bras, et retins longtemps sur mon sein, plein d'amour, la brebis errante et blessée : je l'y retins avec une angoisse inexprimable, et toutefois avec un sentiment de bonheur qui, jusqu'alors, m'avait été inconnu.

Enfin, je ne suis plus seule à aimer, à gémir! un cœur bat sur le mien, à l'unisson du mien, et les douces étreintes de l'amour filial répondent aux étreintes de la pauvre mère!

Mais, que faire? dérober ma fille à tous les yeux est impossible. Augustine est sûre, mon valet de chambre dévoué; eh bien! fions-nous à eux, et retournons en France, dans la ville la plus prochaine; car Élisabeth frémit au seul nom de l'Espagne, et tout me prouve qu'elle fuit un pays abhorré.

Ma voiture ne se fit point attendre. Savinien devint muet de surprise, lorsqu'en courant à lui, je m'écriai : « — Voilà ma fille ; Savinien, en vous confiant ce secret, je vous prouve toute mon estime, continuez d'en être digne. »

Ce ne fut qu'avec beaucoup de peine et de précautions que nous pûmes faire monter Élisabeth dans la voiture ; ses forces étaient épuisées. Je ne me permis pas une question ; elle était hors d'état d'y répondre, et je redoutais moi-même de l'entendre : hélas ! tout m'indiquait que mes craintes n'étaient que trop fondées.

Nous arrivâmes à Saint-Jean-de-Luz sous des noms supposés ; j'avais caché ma fille sous un grand manteau, pour que le désordre de ses vêtements n'attirât pas l'attention : un médecin, que je fis appeler arriva sur-le-champ, et lui trouva une fièvre violente. L'enfant était dans l'état le plus alarmant, une nourrice était indispensable ; le docteur se chargea de m'en procurer une au plus tôt.

Trois jours entiers se passèrent sans que ma fille pût faire autre chose que de tenir ma main, de la baiser, et de répéter avec l'accent le plus déchirant : «—Ah ! maman ! ah ! mon fils ! »

La fièvre parut céder. Élisabeth put prendre

quelque aliment léger, et ses idées revinrent peu à peu, mais longtemps encore confuses, et désolantes pour moi. Quelquefois, on la voyait tressaillir et s'écrier : « *Sauvez-moi...; où est mon fils!... l'ont-ils tué?... qu'on l'amène...; qu'il reste là..., là, à mon côté.* » On l'amenait, et sa triste mère l'arrosait d'un déluge de larmes. « Pauvre enfant, disait-elle, te voilà orphelin!... car moi je vais mourir; oui, je vais mourir, et à peine ai-je vécu! Et ton père, hélas! il te hait, et la haine est pire que la mort. »

TREIZIÈME SOIRÉE.

La vie de l'homme passe comme l'herbe qui paraît le matin, et qui le soir se dessèche et tombe.

Ps. 39.

Un souffle passe, la fleur tombe, et la terre qui la portait ne la reconnaît plus.

Job, 14, 15.

« — Oh! maman, me dit Élisabeth, un soir qu'elle se trouvait plus calme; oh! maman, quelle bonté que la vôtre! pas un reproche, pas une question! des reproches, je les mérite tous; oui, tous, comme fille, comme épouse, et comme mère. C'est ma folie qui rend mon enfant orphelin; c'est moi qui l'entraîne dans la fange où je n'ai pas craint de me plonger. Le ciel me punit; il le devait : hélas! sans le coup dont il m'accable, je serais encore la fière, la coupable Élisa-

beth! aujourd'hui je suis la malheureuse, oh! la bien malheureuse Élisabeth, le rebut de la société, la honte de deux nobles familles. Il y a un mois, encore heureuse, brillante, honorée; aujourd'hui perdue, à jamais perdue.

« — Calme-toi, ma chère enfant: quelle est la faute que de si cuisants remords ne puissent réparer? Ton fils ne connaît encore ni peine ni plaisir; rendu à ses parents, il fera leurs délices, et goûtera la gaîté de l'enfance : ah! tu m'occupes plus que lui! — Et moi, chère maman, je ne puis en distraire mes pensées. Si vous saviez ce que je dois à la naissance de cet infortuné! il m'a appris ce que c'est qu'aimer un fils, et combien j'aurais dû chérir ma mère. Jusque-là, je n'avais aimé que moi; je n'avais pensé qu'à moi, et l'univers entier me semblait créé pour moi; je devins mère; ô miracle d'amour! mon cœur bat avec violence, mes yeux sont inondés de pleurs, je ne puis me séparer de mon enfant, et mon premier mouvement est de lui offrir mon sein, quoiqu'il eût été décidé que je ne nourrirais pas. Je chasse les nourrices: je veux que ma chambre soit celle du nouveau-né, de ses bonnes, de tout ce qui lui est nécessaire. Délicatesses, égoïsme, soin de ma santé, amour de mon repos, tout est oublié, ma vie tient

à celle de mon enfant ; mes yeux ne peuvent se détacher de lui, et je regarde enfin son père sans horreur. Vous frémissez!... Ah! pourquoi ne puis-je plus être connue sans exciter la terreur et le mépris?

Eh bien! maman, apprenez tout; vous allez connaître les malheurs et les torts de votre fille. Les premiers mois de mon mariage furent pour moi un temps d'enchantement et de féeries. La sensation que je produisais à la cour de Madrid augmenta ma fierté. L'infant don Pedro parut s'éprendre pour moi de la passion la plus extravagante; j'en fus flattée, et trouvais un double triomphe dans ce sentiment qui éclatait de toutes parts, et dans la manière calme et pleine de dignité dont je rejetai ses vœux... Cette aventure ne fit qu'accroître mes succès dans le monde, et l'aveugle confiance du duc. Il me comblait alors de marques d'attachement, à travers lesquelles je vis cependant percer peu à peu son caractère. Je ne pus qu'en frémir : jaloux, vindicatif, emporté, le duc était l'ennemi le plus dangereux, et les plus grands détours ne fatiguaient pas sa vengeance, s'il n'avait pas d'autres moyens pour l'assurer.

Je n'étais pas dans le cas de la redouter; jus-

que-là, je ne crois pas lui avoir donné lieu de se plaindre.

Je devins grosse, et fus dans les premiers mois très languissante; le duc s'en effraya, et ne sut qu'imaginer pour me distraire dans ma solitude; car le monde me fatiguait et ne m'amusait plus. C'est alors que je commençai à lire des romans : fatale occupation ! source empoisonnée où vinrent échouer l'innocence de mon cœur, la chasteté de mon imagination, l'heureuse ignorance de mon esprit ! Une terre nouvelle apparaissait à mes yeux; sa fantastique beauté, ses parfums enivrants, sa perspective vague, enchanteresse, me séduisirent. Je crus découvrir dans des passions nouvelles des jouissances qui, jusqu'alors, m'avaient été étrangères. Hélas ! ces passions anéantissent à la longue les liens sacrés de fille, d'épouse et de mère : par elles, on se fait gloire de tout sacrifier à l'idole de son choix ; on immole à l'homme à qui l'on ne doit rien les êtres sacrés auxquels on doit tout. Je sentis un feu dévorant, quoique encore sans objet, parcourir mes veines : dégoûtée subitement des biens que je possédais, je désirai éprouver ces émotions qu'on me peignait comme si ravissantes, comme l'unique bien de la vie : et ces émotions, je l'ai trop malheureu-

sement éprouvé, qu'enfantent-elles? l'oubli des vertus et la mort de l'âme.

Qu'ils sont insensés et coupables les auteurs de ces ouvrages dangereux! nous payons en larmes de sang l'erreur funeste qu'ils nous inoculent. L'ignorent-ils? le voient-ils sans remords? ah! que leur importent le mal qu'ils causent, pourvu qu'on applaudisse à l'art avec lequel ils apprêtent leurs subtils poisons? S'ils n'ont voulu que des victimes, qu'ils triomphent! le venin distillé de leur plume s'empara bientôt de mon âme entière, et j'étais déjà coupable par la pensée, avant d'avoir commis l'ombre d'une faute.

C'est à l'époque où je vivais ainsi seule, livrée à mes dangereuses lectures, que lord Mortimer, neveu chéri du duc, vint en Espagne. Son arrivée fut un jour de fête, et mon irréflexion m'empêcha de sentir que j'avais à y jouer un rôle embarrassant: mon mariage avec le duc dépouillait son neveu d'une immense succession sur laquelle il avait pu raisonnablement compter, et il eût été tout simple qu'il vît d'un œil peu favorable celle qui le dépossédait d'nn si brillant avenir. L'idée ne m'en vint pas, et je reçus du ton le plus gai, le plus naturel, l'héritier désappointé, qui, de son

côté, montrait pour moi les plus grands égards, la politesse la plus recherchée.

Nous ne tardâmes pas à rire de la gravité et du respect qui devaient entourer une tante de dix-sept ans : le duc s'amusa de cet enfantillage, et chaque soir il amenait Mortimer chez moi. Aimable, séduisant, musicien parfait, d'un sérieux imposant, d'une gaîté folle dans l'intimité, lord Mortimer charmait notre solitude, et je finis par me désoler de l'obligation où j'allais être de reparaître dans le monde, ma santé n'y mettant plus obstacle.

Avec plus d'expérience, ou moins de confiance en moi-même, j'eusse été alarmée de cette métamorphose, et me serais demandé, hélas! pensais-je que j'eusse rien à me demander, pourquoi les grandes scènes du monde, dont l'éclat m'enivrait naguère, me semblaient aujourd'hui flétries et sans charme? Mortimer en était l'unique cause. Adroit et consommé dans l'art de séduire, il avait captivé toute ma tendresse, avant de m'avoir dit un mot de la sienne : de la sienne! ah! m'a-t-il jamais aimée? Que d'imprudences m'échappèrent dans mon ignorance! je ne soupçonnais pas que j'eusse rien à cacher; et, comme je n'avais vu Mortimer que

devant le monde et presque toujours avec le duc, comme jamais il n'y avait eu entre nous rien qui ressemblât à un secret, à une confidence, j'avais avec lui cette aisance de manières, cette liberté d'affection qu'une sœur peut avoir pour son frère, et que je n'ai jamais eu pour toi, mon excellent Norbert; oui, pour toi, qui me témoignais tant d'amitié! Oh! maman, combien il est vengé! combien vous l'êtes aussi, vous, que j'ai si cruellement affligée par ma froideur! Ah! Dieu, ne pas aimer une mère, une mère comme vous, si tendre pour ses enfants!.... Pardon, oh! pardon, j'ignorais encore ce que c'est qu'une mère; tout ce que son cœur nous demande.

Trompé par la manière aisée dont je traitais son neveu, le duc nous regardait comme deux enfants, dont les étourderies n'avaient rien de grave: son aveuglement ne peut se comprendre; car j'ai su depuis que ces mêmes étourderies avaient éveillé la malignité dans le monde, et j'eusse dû m'en apercevoir à l'air froid et réservé des femmes, et aux plaisanteries que quelques hommes se permettaient devant moi, ce qui n'était pas arrivé jusqu'alors; mais, « Je suis innocente, me disais-je; dois-je sacrifier mes goûts, mes plaisirs, à des remarques sans fondement? » Ces réflexions m'em-

pêchèrent d'attacher la moindre importance à ce blâme indirect..

Ce que je cherchais à me dissimuler, ce que je regardais comme une simple légèreté de l'âge, était vraiment une faute, une imprudence impardonnable. Rien ne put m'ouvrir les yeux, pas même les sages avis du père Géronimo ; ces avis donnés sous une figure parabolique, et avec tous les ménagements de la charité, qui voudrait guérir sans toucher à la plaie, je les compris enfin ; mais, furieuse de voir ma conduite observée et blâmée, je payai son généreux intérêt par la plus impertinente colère.

Cependant, ces paroles d'un saint firent quelque impression sur mon esprit, et je n'eus pas plutôt arrêté ma pensée sur ma position, qu'une vive rougeur colora mon visage : à ce moment, le duc et Mortimer venant à entrer chez moi, je les reçus avec un embarras qui leur parut être l'effet d'un caprice : Mortimer fit des frais pour m'égayer, je lui répondis avec froideur, le duc se moqua de ma gravité, et tous deux se retirèrent.

Le lendemain je trouvai sur ma toilette une lettre d'une écriture inconnue ; j'étais seule, je la lus. Oh ! maman, je ne devrais plus continuer ce récit qu'à genoux : ici, commencent les torts vo-

lontaires de la coupable Élisabeth. Dans cette lettre, Mortimer, en me témoignant un respect profond, exprimait le regret le plus vif de m'avoir déplu, et quoique cette lettre ne renfermât pas le mot d'amour, tout y était empreint de sa criminelle influence. Confuse, effrayée et ravie à la fois, je cédai à l'invitation pressante qu'il me faisait de lui répondre, et plaçai ma lettre dans la boîte de ma harpe, ainsi qu'il m'y engageait. Cette lettre était un mot, cette lettre n'était rien ; mais en pareille occasion, une réponse est tout : ce fut le signal de ma perte.

Cette fatale correspondance dura deux mois. Une de mes femmes qui était gagnée, me remettait les lettres de Mortimer, et se chargeait de lui rendre les miennes.

Grand Dieu ! quel abîme effrayant s'ouvre pour l'âme qui a fait une première faute ! à quel excès de dégradation ne descend pas le cœur qui s'est vendu à ses passions ! Je conçus l'horrible espérance de voir le duc succomber à ses maux, à son âge ; je caressais cette homicide pensée ; je souriais à l'espoir d'épouser le neveu qui le trahissait. Ce souvenir, qui m'assiége sans cesse, est un serpent qui déchire ma conscience ; alors mon époux, tout barbare qu'il s'est montré depuis pour moi,

trouve son pardon dans le sentiment de ma propre cruauté. Mortimer avait arraché à ma faiblesse l'engagement de faire, quelques mois après mes couches, le voyage d'Angleterre avec lui, sous le prétexte d'être présentée à sa mère. La passion m'aveuglait à un tel excès, que je ne voyais pas combien cette démarche, malgré l'agrément que nous espérions obtenir du duc, eût pu nuire à ma réputation aux yeux du monde; car je ne pouvais plus me dissimuler que le monde m'avait devinée.

Enfin, je deviens mère; mon Ferdinand voit le jour, et son père, dans un transport de joie, le présente à sa maison rassemblée; puis, revenant à moi, il m'accable de marques de tendresse et de reconnaissance. Tous ses désirs étaient comblés; c'est à moi, me disait-il, qu'il devrait le bonheur de ses vieux jours.

L'antipathie que j'avais conçue contre lui était alors moins vive; le père de mon cher Ferdinand pouvait-il m'être odieux?

Huit jours se passèrent dans le ravissement, et dans les soins donnés à la mère et à l'enfant. « Vous me permettrez, me dit un jour le duc, de vous amener bientôt mon neveu : il meurt d'envie de vous voir. Je ne sais s'il osera vous faire une confidence; il m'a paru tout embarrassé, lorsque

je lui ai dit que je vous en parlerais : il est question pour lui d'un magnifique mariage. Pour le dédommager du vol que lui ont fait vos yeux et la naissance de mon Ferdinand, en le privant de ma succession, je lui donnerai ma terre d'Inarez : elle est belle et d'un très grand produit ; c'est une fiche de consolation, qui peut être offerte et acceptée, non comme l'équivalent de ce qu'il a perdu, mais comme un riche dédommagement.

« Eh ! bien, continua le duc, vous ne dites rien ; est-ce que vous me trouvez trop généreux ? — Non, assurément, balbutiai-je, prête à me trouver mal ; mais quel est ce brillant parti ? qui épouse-t-il ? — Isabella Sanchez ; vous la connaissez, cette charmante Isabella, si vive, si gaie, si jolie. — Il l'aime ? — Éperdument ; une femme aimable, une dot énorme, ma terre d'Inarez, il y a là de quoi plaire au plus difficile. Ce matin encore le pauvre garçon ne savait comment me témoigner sa joie et sa reconnaissance... Mais, Élisabeth, vous vous trouvez mal ; qu'avez-vous ? » Effectivement, je perdis connaissance.

Mon évanouissement fut court, et, revenue bientôt à moi, j'assurai le duc que la fatigue seule était la cause de ce mal, et qu'un peu de temps suffirait pour me remettre.

Le duc se retira, et je pus alors me livrer à mon désespoir ; il était sans bornes : je ne savais pas souffrir, et tout à coup un poignard s'enfonçait dans mon sein. Ne pouvant plus tenir à mes angoisses, à mon incertitude, j'écris, j'appelle Léonora, cette malheureuse femme qui avait été achetée au poids de l'or, et je l'envoie porter à Mortimer, une lettre où je lui reprochais son infidélité lettre où régnaient un désordre et une passion dont le souvenir me couvre de honte.

Je compte chaque minute après son départ ; ah! j'en comptai bien peu : Léonora, jeune, étourdie, se fiant à l'obscurité, descendait l'escalier en courant et tenant ma lettre à la main. Inquiet de ma santé, le duc entend du bruit ; il sort de son cabinet, rencontre Léonora, et l'arrête pour lui demander de mes nouvelles. Ses yeux se portant sur le fatal papier, s'en emparer, l'ouvrir fut l'affaire du moment ; mais Léonora, prévoyant les suites de son imprudence, avait déjà disparu pour ne plus rentrer à l'hôtel.

Assise sur mon lit, ayant encore mon écritoire auprès de moi, absorbée dans un chaos d'idées et de projets qui tenaient du délire, je n'entendis pas le duc entrer dans ma chambre : il eut le temps de m'examiner en silence, et me fit tressaillir, en me

disant d'une voix altérée : « Vous écriviez, Madame? — Je... non... j'allais,.. — Vous avez écrit, reprit-il en s'abandonnant à la plus effrayante colère ; où est votre lettre? — Quelle lettre?.. est-ce que j'ai écrit? — Si vous avez écrit !... malheureuse! »

Ce mot insultant, ce profond mépris, cette voix redoutable m'accablèrent : rien de semblable n'avait jamais frappé mon oreille, et je passai subitement du rôle d'une divinité adorée, à celui d'une femme haïe, méprisée.

« Si vous avez écrit ! reprit le duc avec une ironie amère; eh bien! reconnaîtrez-vous cette lettre? » et il me présenta la mienne. « Cette lettre, elle est bien de vous? mais à qui adressiez-vous cet odieux message? nommez-moi à l'instant ce vil séduetcur. — Jamais. — A l'instant. — Non. — Votre vie en dépend. — Frappez, je suis prête. — Tu l'aimes donc à l'excès, puisque ton amour t'est plus cher que la vie? Eh! bien, ceci va peut-être te forcer à rompre le silence. » Et me montrant son poignard, il ouvre les rideaux du berceau de mon malheureux enfant qu'il semble menacer de ses coups.

Un cri horrible sortit du fond de mes entrailles ; souffrances, faiblesse, amour, périls personnels,

tout fut oublié ; je ne voyais que le danger de mon fils. Je me précipitai de mon lit, je me prosternai aux pieds du duc, l'enlaçai de mes bras : « Grâce ! grâce ! m'écriai-je ! — Son nom ? je le veux. » Et le nom de Mortimer s'échappa de mes lèvres tremblantes, et d'un cœur en proie à la plus horrible crainte. — Mortimer ! Mortimer ! quel vil mensonge ! — Je dis la vérité. — Qui me le prouvera ? où est la preuve ? — Là, dis-je en montrant mon secrétaire. — Des lettres, sans doute ? — Oui. — Donnez-les moi.

Je courus à mon secrétaire, et livrai à l'époux le plus irrité, le secret des deux êtres qui l'avaient trahi.

En jetant les yeux sur ce fatal paquet, le duc tomba éperdu sur un fauteuil : sa douleur muette et terrible commença à éveiller en moi des remords qui ne mourront jamais.

Lorsqu'il reprit ses sens, il parut surpris de me voir presque nue et à genoux devant lui. « Couchez-vous, me dit-il avec une fureur concentrée. — Et mon fils ? m'écriai-je. — Votre fils ? il vivra : mais pour moi, non pour vous ; vous, qui avez trahi si bassement les devoirs les plus sacrés ! il fallait trembler de lui transmettre un nom déshonoré. Si votre honte est connue, il ne

peut plus y avoir rien de commun entre nous, et vous voyez mon fils pour la dernière fois. » A ces mots il me quitta.

Pour la dernière fois! quelle horrible sentence pour une mère! pour la dernière fois, si ma honte est connue! et l'amour maternel arrachant le bandeau qu'un coupable délire avait épaissi sur mes yeux, je me dis avec déchirement : « Oui, ma honte est connue; oui, le criminel penchant qui me perd, n'a pu échapper à l'envie, à la médisance : puis, ces valets dont l'or a acheté le silence, l'or ne les rendra-t-il pas infidèles? Honneur, réputation : tout est perdu : mon fils, tu me seras enlevé pour toujours; ta triste mère, exilée loin de toi, ne te verra plus, ne t'embrassera plus : un autre lait que le mien... Plutôt mourir... eh! quoi, cet enfant n'est-il pas à moi comme au duc?... Dérobons-le à ses ravisseurs, et allons le cacher au fond des montagnes. La misère, l'abandon n'ont rien qui m'épouvante : avec mon fils, le bonheur peut me sourire au fond d'un désert; sans lui, le désespoir est mon unique partage : fuyons. Ce projet fut arrêté aussitôt que conçu. Je savais qu'un de mes domestiques était sur le point d'épouser Léonora; je le fais venir, et lui dis que le duc a renvoyé cette fille; mais qu'il faut

qu'elle accompagne, ainsi que lui, une personne que je veux envoyer en France, pour une affaire importante; qu'il s'arrange en conséquence pour qu'une voiture de poste se trouve prête cette nuit même, à deux heures du matin, à une grille du jardin que je lui désigne, et où ils attendront tous deux la personne dont il s'agit. Je donne beaucoup, je promets davantage, et Ambrosio jure d'exécuter fidèlement mes ordres.

Après avoir fait une cassette de quelques bijoux de prix et d'un peu d'or, j'appelle mes femmes, et leur dis qu'extrêmement fatiguée, je veux qu'on emmène l'enfant, et qu'on me le rapporte à minuit.

Je fus exactement obéie : à minuit on me donne l'enfant, je le place près de moi, et malgré les vives sollicitations de mes femmes, je persiste à ne garder personne dans mon appartement, leur promettant de sonner, si j'avais besoin d'elles.

O tendresse maternelle, quel miracle tu opères! moi, faible, moi qui jamais n'avais rien fait par moi-même, et qui ignorais ce que c'était que fatigue et travail, je me lève, je prépare tout ce qu'il faut pour mon fils; je ne pense point à moi, et ne prends, avec l'enfant, que la cassette, et les

seuls vêtements qui me couvrent. A une heure et demie je descends par l'escalier dérobé, je gagne le jardin dont j'avais une clé, et en dix minutes j'arrivai au rendez-vous. Là, trouvant tout prêt, je m'élance dans la voiture, en ordonnant à Léonora d'y monter près de moi; Ambrosio s'assied sur le siége du cocher; le postillon part comme l'éclair, et moi, qui quitte le palais le plus somptueux, perdant mon rang, ma considération, tout appui, je rends grâces au Ciel de m'avoir aidée à sauver mon fils; mon fils, dont aucune puissance humaine ne peut me séparer, mon fils, devenu mon seul bien sur la terre.

« — Je voulais entrer en France par Bayonne, et nous voyagions avec la plus grande rapidité! Dès le second jour, Léonora parut désirer de s'asseoir près d'Ambrosio, sous prétexte qu'elle avait besoin d'air : j'y consentis; cette faiblesse fut peut-être ce qui me perdit : ces misérables, ayant ainsi le loisir de se communiquer leurs idées, conçurent l'infâme projet de me voler, et de fuir ensuite. Le hasard les servit, ou plutôt la Providence, juste, mais terrible, m'abandonna au sort que je n'avais que trop mérité. Arrêtée un jour dans un village, pour prendre un indispensable repos, j'étais sortie avec mon enfant dans mes

bras, pour aller prier dans une église que j'avais aperçue dans le voisinage, et l'on devait venir m'avertir, lorsque le dîner serait servi : étonnée de voir le temps s'écouler sans qu'on vînt me chercher, je sors et retourne à l'endroit où j'étais descendue ; les habitants étonnés de me voir, me crient tout d'une voix : « — La voiture est partie. — Partie ! répondis-je. — Oui, madame, depuis une grande demi-heure ; elle a repris le chemin par lequel vous êtes arrivée. »

Mon saisissement fut horrible, je vis que j'étais trahie ; mais mon fils me restait, et en l'embrassant, je sentis renaître son courage. « Suis-je loin de la France, dis-je à ces bonnes gens ? — Vous y touchez. — Pouvez-vous me louer un mulet et me conduire à Saint-Jean-de-Luz ? Ils y consentirent, et je me séparai d'eux ; après leur avoir fait subir l'interrogatoire le plus minutieux, hélas ! et le plus inutile.

Léonora et Ambrosio s'étaient empressés de prendre le repas qui m'était destiné, et pendant ce temps-là on mettait les chevaux à la voiture. Les stores étaient fermés : ils firent croire que j'y étais, et que je dormais ainsi que mon enfant ; ils montèrent tous deux sur le siége, comme ils étaient arrivés, et la voiture avait repris, en

toute hâte, le chemin de Madrid. Je pense bien qu'elle n'aura pas longtemps suivi la même route ; on les eût bientôt découverts.

Me voilà donc seule ! dépouillée, à la merci d'un guide grossier, dont les chansons rustiques achevèrent de porter l'amertume dans mon âme. Bientôt nous arrivons sur une hauteur, et mon guide me dit : « Voilà le clocher de Saint-Jean, je ne puis aller plus loin ; dans un quart-d'heure vous y serez rendue. » Je le crus et descendis de mon mulet, en demandant mon chemin : « Tout droit, me dit-il ; » et me voilà m'enfonçant dans un bois qui bordait la route : bientôt deux chemins s'ouvrent devant moi ; incertaine, j'en prends un au hasard.

Oh ! c'est ici, reprit Élisabeth, avec une sorte d'égarement, c'est ici que commence mon agonie, c'est ici que je vais mourir, et voir expirer mon fils, sous mes yeux. L'enfant criait, et je n'avais plus de lait ; je commençais moi-même à souffrir de la faim. Oui, j'ai connu les tourments de l'indigence, et cet impérieux, ce frénétique besoin de la faim : il a déchiré mes entrailles, et porté le désordre dans mon esprit. O riches, riches impitoyables, si vous saviez ce que c'est que d'avoir faim. Donnez, prodiguez, s'il le faut, à celui qui

a faim, et que jamais une voix accusatrice ne s'élève contre vous en disant : « Voyez ce riche, cet « homme accablé par l'or sans en être rassasié ! il « m'a laissé mourir de faim. »

Pour moi, je sentais que manquer de nourriture c'était tuer mon enfant : l'horreur de ma situation se présenta à moi sous un si terrible aspect, que je fus saisie d'un transport furieux. Je m'élance dans le bois à travers les épines ; je crie, j'appelle, j'implore la pitié ; hélas ! j'aurais payé une goutte de lait, une bouchée de pain noir, de ma fortune entière. Je tombai souvent de faiblesse, mais en regardant mon fils, en voyant sa pâleur et ses yeux fermés, mille pointes aiguës déchirent mon âme ; je me relevais, je courais encore pour retomber bientôt, épuisée par le besoin et le désespoir. Voyant enfin une croix plantée au bord d'un chemin, j'y dépose Ferdinand et prie Dieu comme on le prie quand on demande la vie de son enfant unique. Une cloche dont le son est très rapproché, répond à ma prière, je me relève, j'espère, je me remets à courir, à crier: *J'ai faim, j'ai faim!...* Dieu prend pitié de ma misère, le ciel semble s'ouvrir, et ma mère est devant mes yeux. »

QUATORZIÈME SOIRÉE.

> Mes yeux se sont fatigués dans les larmes; ma douleur s'est répandue comme l'eau sur la terre, en voyant les angoisses de ma fille.
>
> JÉRÉMIE.

Les sentiments qui m'agitèrent pendant ce cruel récit peuvent s'imaginer, mais non se peindre. Voir ce qu'on a de plus cher, livré à tous les genres de chagrin et de malheur; voir couler des pleurs qu'on voudrait sécher aux dépens de ses jours, et que rien ne peut tarir; mesurer un abîme sans fond, où se sont engloutis pour toujours vos plus tendres affections, votre espoir, vos rêves de félicité, tout votre être enfin! ah! c'est mourir cent fois, et mourir du plus cruel supplice.

Mais n'avais-je pas offert en sacrifice le bonheur temporel de ma fille, pour obtenir la rémission de ses fautes! qu'avais-je à dire? Dieu m'exauçait, le plus léger murmure eût été un blasphème; le désespoir, de l'ingratitude. Semblable aux martyrs qui voyaient préparer les instruments destinés à déchirer leur corps par d'épouvantables tortures, je comptais en frémissant ceux qui tenaillaient le cœur de ma fille, et pour ne pas succomber à mes maux, je m'efforçais de tenir constamment les yeux fixés sur la patrie qui nous attendait et devait nous réunir toutes deux un jour.

Je ne trouvais en moi que larmes, pardon et indulgence pour ma trop malheureuse fille : ses remords et sa faiblesse ne souffraient ni les reproches, ni les conseils. J'eus besoin d'un grand courage, dans cette circonstance; dès le premier jour, j'avais écrit à M. de Melrose l'horrible événement qui m'arrêtait à Saint-Jean-de-Luz, en l'assurant que je lui donnerais des détails, aussitôt que je les aurais appris d'Élisabeth. Je ne doutais pas que le duc n'eût écrit de son côté, et je voulais qu'on fût certain que ma fille n'avait pas fui avec un ravisseur. Cette pensée me détermina à écrire à monsieur de Santan-

dos ; je lui dis que ma fille et Ferdinand étaient avec moi dans l'état de santé le plus alarmant, et que sous peu de jours je lui enverrais des nouvelles plus détaillées.

Lorsque je connus la vérité, je ne balançai pas à la transmettre littéralement au duc. J'implorai son indulgence; je lui représentai la fuite de ma fille comme la preuve du désir qu'elle avait eu de rompre un attachement coupable ; en ajoutant que dans la crainte de se voir arracher son enfant elle n'avait pas su mettre de bornes à ses alarmes. Je l'asurais de plus que *jamais* Élisabeth n'avait eu un *seul moment* de conversation particulière avec lord Mortimer, leurs relations s'étant bornées aux lettres qu'il connaissait ; qu'elle ne s'en jugeait pas moins répréhensible, et que l'homme qui l'avait trahie était abhorré par elle, comme l'auteur de sa ruine et l'assassin de son fils. Je finissais par demander au duc la grâce d'une coupable qui n'avait pas encore dix-huit ans, et qui, par une conduite plus sage et ses tendres soins pour le père de son Ferdinand, ferait bientôt oublier quelques mois d'imprudence et de faiblesse.

Ma lettre pour M. de Melrose n'était partie que depuis quatre jours lorsque j'en reçus une de lui :

il croyait m'apprendre les nouvelles qu'il avait reçues du duc. Sa fureur contre Élisabeth était au comble, et j'en frémis encore! il terminait par le serment de se venger de Mortimer, et par des malédictions foudroyantes contre la pauvre égarée.

Malheureusement cette lettre me fut remise en présence de ma fille ; elle reconnut le cachet de son père et me conjura de la lire tout haut. Je ne pus résister à ses instances, et comme elle s'aperçut que j'essayais de tronquer les phrases pour en adoucir l'amertume : « Point de ménagement, me dit-elle, pour une fille coupable; le châtiment est terrible sans doute, il n'excède pas mes fautes. »

Cependant, lorsque j'en fus à cette menace terrible de malédiction, elle se mit à genoux sur son lit en poussant un cri de terreur : « Non, non, mon père ! non, point de malédiction pour votre pauvre enfant ! non, ne me maudissez pas. Savez-vous, mon père, ajouta-t-elle comme égarée, savez-vous que votre malédiction descendrait avec moi dans la tombe, qu'elle me devancerait au tribunal de Dieu? Eh ! qui peut être absous lorsqu'un père condamne ? Non ! non ! point de malédiction sur votre Élisabeth. »

Elle retomba inondée d'une sueur froide et fut reprise de la fièvre avec une nouvelle violence.

L'enfant ne se rétablissait pas non plus, malgré les soins d'une excellente nourrice. Le médecin cherchait à me tranquilliser sur ces deux santés si chères, en me mettant sous les yeux les ressources immenses que présentent la jeunesse et l'enfance; je n'osais m'abandonner à l'espoir.

Un jour j'étais près de ma chère malade, nous causions des tristes événements qui s'étaient succédés, et ma fille ne cessait de crier au miracle, en voyant la métamorphose qui s'était opérée en elle. « Quelques jours d'adversité, me dit-elle, ont été des siècles pour ma raison; j'ai vieilli de vingt ans en un moment, et quand je compare les ténèbres où mon âme était plongée, à la clarté si pure, si pénétrante qui l'échauffe et l'éclaire aujourd'hui, il se trouve encore des larmes de reconnaissance et de joie dans ces yeux qui ont versé tant de larmes amères.

En cet instant, Savinien me pria de sortir; quelqu'un demandait à me parler. Je ne devinai point qui ce pouvait être, et ma surprise fut

grande en reconnaissant le père Géronimo. Il m'apparut comme l'ange de la paix, et je crus n'avoir rien à redouter d'un message dont il avait consenti à se charger. J'appris, en effet, que ma lettre avait un peu diminué la fureur du duc; qu'il voulait s'assurer plus positivement de la vérité des faits que je lui avais rapportés, et que son intention était de réclamer son fils.

« Ah! répondis-je en pleurant, le père et la mère n'auront bientôt plus qu'à se disputer ses restes : le pauvre enfant s'éteint chaque jour. — Ciel! dit le père Géronimo; cette fleur si brillante, née de la plus illustre tige, mourra-t-elle à son matin? justice de mon Dieu, qui ne doit trembler sous les coups que tu portes! Comment apprendre cette nouvelle à un malheureux père idolâtre de son fils, de ce fils le noble rejeton de la plus noble famille? Milord Mortimer est en horreur à son oncle; son avenir est détruit par sa coupable ingratitude, et son mariage rompu. Il est retourné sur-le-champ en Angleterre, chargé du poids d'une colère qui, je le crains, n'aura point de terme, et du fardeau plus accablant encore d'une conscience criminelle. Plus de parents, plus d'héri-

tiers pour le duc de Santandos ; sa vieillesse est décolorée du bonheur présent et du charme de l'espérance.

« Infortuné seigneur! continua le père Géronimo en tirant une lettre de son sein. Voilà, Madame, ce qu'il vous écrivait, dans le cas où je trouverais les choses exactement conformes à votre récit : il veut oublier tous ses ressentiments, effacer le passé de sa mémoire, fuir la cour, où madame la duchesse ne pourrait plus paraître, et aller ensevelir ses jours avec elle dans une de ses terres les plus éloignées. »

« Si Élisabeth est vraiment repentante, m'écrivait le duc, l'obscurité dans laquelle s'écoulera sa vie, conviendra autant à ses goûts qu'à sa position. L'éclat de sa fuite nous a perdus tous deux, et rien ne peut détruire aux yeux du public la honte qu'elle a encourue. Eh bien! cette honte, je consens à la partager, si elle jure de ne jamais quitter la retraite que j'aurai choisie pour elle. »

A la lecture de cette lettre, l'horizon s'éclaircit à mes yeux : Élisabeth pourrait donc retrouver du repos, et même du bonheur! Elle était si jeune! les chagrins s'oublient à cet âge; les remords même s'éteignent dans les larmes de la pénitence; on redevient véritablement vertueux, et l'on doit

d'autant moins craindre de s'écarter de la ligne du devoir, qu'une heureuse défiance de nous-mêmes nous rend humbles et circonspects.

Livrée à ces réflexions, j'écartais de mon souvenir d'affreux pressentiments, et des faits douloureux : l'avenir me semblait moins pénible ; et toutefois, s'occuper d'un avenir pour ma fille chérie, quel aveuglement ! Y avait-il un lendemain pour elle? pouvais-je seulement compter sur un jour, sur une heure?

Inquiète de mon absence, la duchesse me fit appeler ; je courus chez elle, et mes yeux animés par un rayon de joie lui firent pressentir quelque chose d'heureux. « Mon fils est sauvé, s'écria-t-elle. — Je l'espère, dis-je en étouffant un soupir ; plus que jamais, sa vie importe au bonheur de tous ; elle est le gage d'une réconciliation avec votre mari. — Une réconciliation ! reprit Élisabeth avec un triste sourire ; oh ! non, sait-il pardonner ? » Je la rassurai sur ce point, en lui apprenant l'arrivée du père Géronimo, et en lui montrant la lettre du duc.

Élisabeth parut enchantée de l'arrivée du père, et ayant demandé à le voir, elle me pria de le laisser seul avec elle. Deux heures entières se pas-

sèrent dans ce long tête-à-tête, dont le père Géronimo sortit, le visage baigné de larmes.

« Entré chez moi, il me dit d'un air imposant et solennel : « A genoux, Madame, à genoux : vous avez demandé au Ciel le salut de votre enfant, et Dieu l'a lavée de sa lèpre orgueilleuse, dans un martyre de larmes et d'angoisses. Cette âme fière, indomptable, a fléchi sous le joug du Très-Haut ; et du mal même, est sortie la flamme qui brûle et qui purifie. Nouvelle mère des Machabées, vous voyez, Madame, torturer le fruit de vos entrailles ; levez les yeux au ciel, et suivez le cours lumineux d'une âme qui va recevoir sa récompense ; c'est celle d'Élisabeth : gloire à Dieu ! Oui, j'ai entendu les aveux, j'ai vu le repentir d'un ange tombé, mais réconcilié, mais plus cher à son Créateur, qui l'a ramené des lieux arides où il s'était égaré. Oui, j'ai lu dans cette âme, et le mal affreux des passions, et les merveilles de la miséricorde céleste. Allez, Madame, allez vous édifier près du lit de douleur : allez, votre fille a appris de moi ce qu'elle doit à la plus tendre et à la plus pieuse des mères. »

Hors de moi, je courus chez ma fille : aussitôt qu'elle m'aperçut, elle ordonna à Augustine de la lever ; nous voulûmes nous y opposer craignant

de la voir succomber à la fatigue : elle insista, et malgré nos prières il fallut l'aider à quitter son lit. Elle parut alors hésiter un moment, mais se remettant bientôt : « Oui, dit-elle avec fermeté, Augustine restera ; je voulais l'éloigner, mais il faut un témoin à mon humiliation. » Puis se jetant à mes pieds et y restant malgré mes efforts, « Ce n'est qu'à genoux, dit-elle, que je puis demander grâce à ma mère ; à celle dont la généreuse bonté a oublié les torts affreux de mon ingratitude, pour implorer mon bonheur éternel. Je puis vous le dire, ô la meilleure des mères, c'est votre tendresse qui a fait violence au Ciel, et m'a arrachée au malheur. Sans vous, après avoir traîné dans le monde une vie déshonorée, je ne serais descendue dans la tombe que pour y trouver l'éternel châtiment. O ma mère, aidez encore votre faible enfant, donnez-lui votre bénédiction. — Eh ! ma fille, dis-je en sanglotant, je te l'ai déjà donnée. — Je le sais : vous me l'avez donnée, lorsque j'étais assez aveugle pour ne pas vous la demander ; Dieu alors ne la ratifia point. Oh ! que votre main si chère repose encore sur mon front ; qu'elle y fasse descendre la rosée céleste ; qu'elle en écarte les noirs fantômes, les ombres menaçantes qui me font frémir. Le père Géronimo

m'ordonne d'espérer ma grâce ; ah ! ma mère, commencez par m'accorder un généreux pardon ; la bonté de Dieu fera le reste. Votre main, votre main, ma mère ; que je la baise avec respect, avec amour ; je lui dois des siècles de caresses, elle va me donner des siècles de bénédiction. »

Et mes mains se posèrent sur sa tête, et je la baignai de mes larmes, et les yeux levés au ciel, j'implorai pour ma fille chérie la bénédiction de celui qui pardonne au repentir.

Cette scène était au-dessus de nos forces : Augustine retenait ses sanglots avec peine ; elle finit par enlever ma fille et la remettre sur son lit, où elle tomba dans un accablement qui dura plusieurs heures, et nous causa les plus vives alarmes.

Le père Geronimo avait averti le curé, et quand ma pauvre Élisabeth rouvrit les yeux, ce fut pour se voir entourée de l'auguste spectacle du sacrement des mourants. Elle nous sourit d'un céleste sourire, voulut parler au curé, et ne put que bégayer quelques mots. Sa tête était parfaitement libre, et ses yeux exprimaient les différents mouvements de cette âme régénérée. O Providence ! comme tu conduis tout ! il n'y avait qu'un mois, cette femme était toute au monde ; en ce jour solennel, elle était toute à son Dieu.

Après la cérémonie, je m'approchai d'elle, et l'embrassai légèrement, pour ne pas lui causer trop d'émotion ; elle passa son bras autour de mon cou, me retint longtemps pressée sur son cœur, puis me demanda à voir son fils.

Je lui obéis en tremblant ; car le pauvre petit était déjà l'image de la mort, et chacun de ses soupirs semblait devoir être le dernier. Je le pris et allai le présenter à sa mère.

Ses yeux s'animèrent un moment ; trouvant dans une sorte de mouvement convulsif, la force de le prendre dans ses bras, elle l'embrassa, le serra avec une vive tendresse, et son âme s'exhala dans ce dernier baiser : Élisabeth n'était plus !

L'enfant trop pressé peut-être, par la dernière étreinte de sa mère, fit un léger cri, et mourut sur le sein qui lui avait donné la vie.

Je ne pus résister à un spectacle si déchirant ; on m'emporta mourante, et je restai longtemps dans une insensibilité complète.

Lorsque je revins à moi, je voulus retourner près de ces restes chéris, Augustine s'y opposa ; j'allais néanmoins franchir la porte malgré ses efforts, lorsque le père Géronimo parut devant moi ; sa figure était imposante, mais il y avait dans sa

voix un accent de compassion qui me pénétra. « — Où allez-vous? me dit-il; voir ce qui n'existe plus ici-bas? Pourquoi chercher à repaître vos regards de la vue de ces dépouilles mortelles? pourquoi enfoncer de plus en plus le poignard dans votre sein? Ce qui reste là a beaucoup souffert, et porte l'empreinte de la désolation : ce qui est au ciel est rayonnant de gloire et de félicité. Oui, madame, ne cherchez plus votre Élisabeth sur cette triste terre; son passage y a été rapide, la victoire ne lui a coûté que quelques jours de combat : gloire à Dieu! »

« — Heureuse, heureuse Élisabeth, continua-t-il avec une sorte d'extase, prie pour ta mère désolée! Que l'ange qui t'escorta dans le ciel redescende un moment au lieu d'exil, raconter les délices que l'on goûte au sein de Dieu même : qu'il défende à ses yeux de pleurer sur ton bonheur, à son cœur de gémir de ta délivrance. Ah! madame, si les larmes qui vous inondent coulaient pour une coupable non réconciliée, je n'aurais pas un mot de consolation à vous offrir : au pied du sanctuaire, et prosterné sur la cendre, j'intercéderais en tremblant une dernière miséricorde du Seigneur; miséricorde, hélas! bien incertaine! Mais ici les joies du ciel m'environnent; là, derrière ce voile d'azur,

celle qui naguère succombait à l'excès de sa détresse, suffit à peine à l'excès de ses félicités. Vous êtes mère, madame, mais vous êtes chrétienne; dites, avec les anges : *Gloire à Dieu!* »

Tandis que le père Géronimo me parlait, j'étais dans une attitude aussi respectueuse, que si Dieu même m'eût fait entendre sa voix. Voyant devant moi l'interprète de la céleste volonté, j'obéis, et je fis en pleurant mon dernier sacrifice. Je ne revis plus celle que je pleurerai toujours; celle qui emportait dans sa tombe mes plaisirs, mon espoir; celle dont la perte me semblait répandre sur toute la nature un voile lugubre que rien ne pourrait écarter.

Rachel ne put être consolée, mais elle pleura en adorant la main qui la frappait; et, à ses soupirs douloureux, se joignirent les actions de grâces d'une mère chrétienne.

Lorsque je fus assez calme pour prendre les dispositions dont une mère ne devrait pas avoir à s'occuper, nous convînmes, avec le père Géronimo, qu'il conduirait en Espagne le corps de Ferdinand : le duc l'exigerait sans doute; il fallait mieux aller au-devant de son désir.

Pour moi, déterminée à ne pas me séparer des restes d'une fille si chère, j'ordonnai les tristes

préparatifs nécessaires pour leur transport à Melrose.

J'étais brisée sous la main du malheur ; je le sentais pénétrer jusqu'à la moëlle de mes os, avec une amertume inexprimable, mais sans étonnement : vivre, c'est souffrir.

Devenue souple et respectueuse, ma volonté adorait les décrets de la Providence ; et, au milieu des plus cruelles désolations, mes lèvres ne dirent jamais : *C'est trop ;* mon cœur n'en forma jamais la coupable pensée.

Deux jours après la triste catastrophe, le bon père vint me faire ses adieux, et m'assurer qu'il m'écrirait fidèlement ce qui se passerait à son arrivée à Madrid. Ce fut en vain qu'il chercha à cacher son émotion ; sa voix le trahit, et des larmes tombèrent sur sa barbe vénérable : il souffrait de me laisser seule avec mon douloureux cortége ; et les dernières paroles que j'entendis sortir de sa bouche, furent une ardente invocation à Dieu, pour lui demander les forces dont avait besoin la trop malheureuse mère. Je ne pus lui parler, et m'agenouillai devant lui en silence ; en silence aussi, il posa sa main sur ma tête, et la bénédiction du juste y appela les bénédictions du Seigneur.

J'abrège le récit de ces moments affreux. Le troisième jour me vit sur la route de Melrose, où j'avais ordonné qu'on préparât tout pour la sépulture. J'avais aussi écrit au marquis pour lui faire part de notre malheur, et de mon prochain retour auprès de lui : étonnée de ne pas avoir reçu de ses nouvelles, je commençai à craindre de nouveaux désastres.

QUINZIÈME SOIRÉE.

Ne vous vengez pas vous-même.
Un homme agité par l'image d'un meurtre, court au supplice.
PROV. XXVIII, 17.

Mon arrivée à Melrose me causa une nouvelle et cruelle angoisse. Notre vieux pasteur, nos fermiers, et tous nos gens m'attendaient en grand deuil : je vis qu'ils étaient restés fidèlement à leur poste, depuis le moment où ils avaient pu s'attendre à me voir : M. de Melrose n'y était pas.

J'eus à peine assez de force pour monter le perron. « — C'est donc là, me disais-je intérieurement, que je vais rendre à la terre la dépouille informe et glacée de celle que, naguère, ces lieux

ont vue brillante de jeunesse et de beauté. Et c'est moi, moi ! que Dieu a chargée de ce douloureux devoir ! » De longs gémissements répondirent à ma pensée, et pas un mot ne fut prononcé dans ces premiers moments.

Le corps fut déposé dans la chapelle, et le service remis au lendemain. Je voulus y assister ;... je n'avais plus de motifs pour craindre de succomber à mes émotions... Je croyais ma tâche finie :.. hélas ! il m'en restait encore une à remplir.

J'étais à peine rentrée dans mon appartement, que le bruit d'une voiture appela mon attention. « — Voyez, dis-je à Augustine, ce que ce peut être. » A peine m'avait-elle quittée, que je vis paraître le marquis : le désordre de ses vêtements, l'effrayant changement de son visage, sa pâleur mortelle, tout me fit croire qu'il venait d'apprendre la perte que nous avions faite. Je m'élançai dans ses bras ; un froid baiser répondit à l'épanchement de ma douleur.

« Qu'on nous laisse seuls, dit-il » J'ordonnai à Augustine de veiller à ce que personne ne vînt nous interrompre.

Le marquis commença alors le récit suivant, d'une voix sombre, employant les phrases les plus incohérentes, les plus poignantes pour moi.

« Ma mère n'est plus : lorsque nous apprîmes la honte et la fuite d'Élisabeth, une apoplexie foudroyante la frappa sous mes yeux.... Elle devait mourir ainsi ;..... il est trop affreux de survivre à l'opprobre qui souille un nom comme le nôtre. Pour moi, je jurai de me venger de Mortimer, de le chercher partout, et de prévenir Norbert dans ce juste projet. Des espions que j'avais répandus en tous lieux m'apprirent que Mortimer avait quitté Londres, et était en route pour accompagner sa mère aux eaux d'Aix, en Savoie. Je partis comme la foudre, et dans le plus grand incognito, n'emmenant avec moi que le chevalier Saint-Agoard, qui m'est attaché par la plus vive reconnaissance, et qui devait me servir de témoin.

« J'avais été si bien informé, que j'arrivai à Aix la veille du jour où milord Mortimer devait y arriver lui-même. Je demeurai dans un hameau voisin, et le chevalier, parti seul pour la ville, ayant porté mon cartel à Mortimer, obtint de lui un rendez-vous pour le soir même. Arrivé le premier au lieu désigné, dès que je le vis venir à moi avec celui qui lui servait de témoin, je crus que la colère allait me suffoquer. « En garde, lui criai-je, corrupteur de l'innocence! en garde! opprobre de deux nobles familles! Meurs ou me tue. — Per-

mettez-moi, Monsieur, répondit-il, de vous faire observer que la partie n'est pas égale : je suis jeune, et vos cheveux blancs indiquent... — Ton crime, malheureux! tu aurais dû les respecter : mais en dépit de mon âge, le feu de la jeunesse et de l'honneur brûle encore dans mes veines, et tu le sentiras bientôt à la force de mon bras : en garde!

« A ces mots, on régla les conditions du combat, et l'on décida qu'il aurait lieu à l'épée. Mortimer voulut d'abord me ménager ; ma rage ne fit que s'en accroître. Après un long et opiniâtre combat qui lui fit sentir la nécessité d'employer tous ses moyens, il redoublait d'effort, lorsque mon épée traversa sa poitrine. »

Ici, je ne pus retenir un mouvement d'horreur. « Vous l'avez tué! m'écriai-je. — Oui. — Je crois voir vos mains encore teintes de son sang ; teintes du sang d'un homme! Dieu! — Teintes de sang? répéta le marquis en levant ses mains tremblantes, et les regardant d'un air égaré; teintes de sang?... En effet, je me souviens...... son sang a rejailli sur moi. — Ce sang, la justice de Dieu vous en demandera compte. — N'avais-je pas droit de me venger? — La vengeance appartient au ciel : Dieu a donné à l'homme la clé-

mence pour pardonner à ses frères, et obtenir par l'indulgence son propre pardon. Barbare! vous l'avez tué! — Oui, je l'ai vu tomber sans articuler une parole : son ami courut chercher le chirurgien qu'ils avaient amené, et moi, remontant dans ma voiture sans avoir été connu de personne, je rentrai en France aussi rapidement que j'en étais sorti.

— Êtes-vous sûr que Mortimer soit mort? — Je l'ignore. — O Dieu, rendez un fils à sa mère, m'écriai-je dans le désir le plus vif de mon cœur. — Quoi! vous priez pour notre ennemi? — Je prie pour sa mère. — Sa mère ! oui ,... un fils unique enlevé à sa mère. J'ai cru entendre un cri de femme, au moment où mon épée... qu'importe? je suis vengé : qu'il vive, j'y consens. Son sang a rougi la terre; mes yeux l'ont vu couler à torrent, et ce sang a effacé à mes yeux la tache honteuse dont la pensée me poursuivait sans cesse ; ..... qu'il vive.... Mais qu'est devenue la malheureuse?.... — Qui? — Élisabeth. — Quoi, vous ne savez pas qu'Élisabeth n'est plus. — Ma fille! »

Il resta un moment anéanti, puis : « Elle n'a pu survivre à sa faute, ajouta-t-il; les Melrose ne supportent pas la honte ;... notre sang reste

pur, ou s'écoule dans le tombeau... Eh bien! ce qui reste de ce noble sang est sans nuage; je puis encore lever la tête, et Norbert saura effacer le souvenir de sa sœur.... Norbert! ô l'honneur de *ma race!* — Où est-il? m'écriai-je; où est Norbert? — En Russie; on vient de l'y envoyer en courrier, pour une mission importante et secrète. Norbert, il est digne de me succéder; heureux ceux qui vivront *sous son règne!* »

Ces derniers mots achevèrent de jeter l'épouvante dans mon esprit.

Déjà quelques expressions singulières m'avaient fait craindre pour la raison du marquis : j'acquis bientôt l'horrible certitude qu'elle avait reçu une atteinte, dont malheureusement il ne put jamais se remettre.

Hélas! dans sa folie, il disait tout haut ce qu'il avait toujours pensé en lui-même : l'orgueil de son nom, le sentiment exagéré de son mérite, l'habitude de se placer toujours au-dessus des autres, lui inspiraient une vanité qui offusquait sa raison et rétrécissait son esprit : cette vanité que la religion eût combattue et domptée, prit de nouveaux développements dans une philosophie superbe, et l'amena avec le temps à un état si déplorable. Il se croyait roi, et exi-

geait de tout ce qui l'entourait des marques de la plus humble soumission et les plus serviles hommages.

Au désespoir de cette cruelle monomanie, j'appelai auprès de moi les plus habiles médecins de Montpellier. Pour ne point effrayer le marquis, ils se présentèrent à lui comme des voyageurs attirés à Melrose par le désir d'admirer les merveilles *de ce royaume* : le marquis les reçut avec une bienveillante protection, et tous, après les observations les plus approfondies, s'en retournèrent avec la conviction que le mal était sans remède.

Lorsque les médecins m'eurent donné cette fatale assurance, je mis tous mes soins à rendre M. de Melrose aussi heureux qu'il pouvait l'être dans sa position : j'entrai dans ses idées, et forçai, par mon exemple, nos domestiques à le servir suivant sa volonté. Mais quel nouveau genre de supplice et d'humiliation pour moi! voir l'homme dont je portais le nom, le père de mon fils, descendu si bas dans l'opinion, que ses valets eux-mêmes riaient de pitié en se prêtant à ses extravagances. Il fallait tout mon sérieux pour leur en imposer : j'y parvins si heureusement que depuis je n'ai vu aucun d'eux manquer de respect à mon malheureux époux.

Ah! qu'il est vrai de dire que l'humiliation est fille de l'orgueil! Si un éclair de raison fût venu entr'ouvrir le nuage qui obscurcissait l'esprit du marquis, quel eût été son désespoir, en se voyant la risée de ses valets, et devenu pour sa femme un objet de compassion.

Un devoir douloureux m'était encore imposé, c'était de faire parvenir à Norbert l'horrible récit de mes malheurs. La première lettre que je lui écrivis fut pour moi une tâche bien pénible : chaque mot coulait lentement de ma plume; ce mot allait faire tant de mal au seul être que j'aimais! J'essayai mille manières de lui faire connaître la vérité en l'adoucissant : cela me fut impossible; les faits étaient du nombre de ceux qui portent la désolation dans l'âme, au premier mot qui frappe l'oreille.

J'attendis avec impatience la réponse de mon fils : elle fut telle que je l'avais désirée. Sensible et courageux, profondément affecté, Norbert semblait s'oublier pour ne s'occuper que de moi. Enfin, ce cœur, où j'avais à peine entrevu une étincelle d'affection pour sa mère, se révélait tout entier à ma tendresse : un mouvement de joie me fit tressaillir, et le bonheur traversa l'âme de celle

qui croyait n'avoir plus un sourire à donner à la vie.

Une autre consolation vint adoucir mes peines. J'avais employé des moyens sûrs, pour me procurer des nouvelles de lord Mortimer : j'appris avec la plus grande satisfaction, qu'il n'était pas mort, et que même on espérait son parfait rétablissement.

Je me hasardai à confier cette nouvelle au marquis, dont la folie n'avait qu'un objet : il m'écouta avec plus d'attention qu'à l'ordinaire ; un éclair de plaisir brilla dans ses yeux, et je vis que ceux mêmes qui se font une gloire d'obéir à une loi barbare, ne peuvent s'empêcher de frémir à l'idée d'avoir tué leur semblable : leur âme est soulagée d'un effroyable fardeau, lorsqu'ils peuvent se dire : « L'enfer n'a pas englouti ma victime, l'espérance existe encore pour elle et pour moi. » Mais, grand Dieu ! quel pardon peut implorer l'homme vindicatif et sanguinaire qui, en arrachant la vie à son ennemi, a précipité dans l'abîme une âme dont le dernier cri fut celui de la fureur, le dernier désir celui de la vengeance, et la dernière pensée un blasphème contre le ciel, qu'elle osait accuser d'avoir trahi sa colère ? Cette ombre terrible et sanglante sera toujours devant les yeux du meur-

trier; elle empoisonnera ses heures de repos. Il s'endormait pour la fuir... il la revoit dans ses songes. Frappé de terreur, s'éveille-t-il?... ses yeux retrouvent le spectre redoutable; alors il redemandera en vain au sommeil un repos dont il ne jouira plus.

D'autres lettres vinrent faire saigner des plaies fraîches et encore douloureuses : elles étaient du duc de Santandos et du père Géronimo. Celui-ci me mandait que le chagrin du duc, en apprenant ces tristes nouvelles, avait été inexprimable; la perte de sa malheureuse femme était pour lui la destruction des plus chères espérances; il se reprochait son emportement, sa rigueur; il eût voulu racheter le passé au prix de tous ses trésors. Ses trésors! eh! pourquoi avait-il désiré d'être riche, grand, au faîte des honneurs? ces biens, qui lui furent si chers, lui devinrent odieux, quand il ne vit plus dans quelles mains ils passeraient. Le nom seul de Mortimer le jetait dans des accès de fureur : l'ingrat avait creusé l'abîme où venait s'engloutir tout ce qu'il aimait. Souffrant, désespéré, le duc se proposait d'habiter sa terre d'Ernanez. « Oh! que Dieu daigne y parler à son cœur! continuait le bon père; il est malheureux, puisse le malheur assurer sa conversion! Il dit

adieu à l'ambition parce que la goutte lui fait sentir le besoin du repos; mais l'ambition n'est pas encore pour lui ce qu'elle est aux yeux du sage, une folie dorée. »

La lettre du duc était pleine de noblesse et de sensibilité; il y joignait un acte de renonciation aux avantages que pouvait lui procurer le décès de ma fille, et pour qu'on ne pût jamais revenir sur ce point, il en faisait le don à Norbert, en le priant de l'accepter comme un gage de son amitié fraternelle.

Norbert fut touché, mais non enivré de cette augmentation de fortune; il plaçait la gloire et le bonheur dans un lieu et plus haut et plus sûr.

Un an s'écoula sans que mon fils pût venir nous voir : enfin, un congé bien court le rendit à mes vœux. Dieu! quel changement je remarquai en lui! Cet homme si jeune encore avait la belle et imposante taille de son père, mais au lieu des grâces brillantes et légères qui étaient l'apanage du marquis, Norbert possédait des manières simples, nobles et un peu sérieuses, qui imprimaient le respect en dépit de sa jeunesse.

Ce n'est pas dans le premier moment de notre entrevue que je fis cette remarque : toute au bonheur de revoir mon fils, et aux déchirants souve-

nirs qui nous assaillaient tous deux, je ne savais que pleurer et l'embrasser. Il me rendait mes caresses et me parlait peu ; n'importe, à présent que je savais lire dans son cœur, j'exigeais moins de son langage.

Je fus obligée de l'informer en détail de l'état déplorable dans lequel il allait trouver son père, et de ce qu'il devait faire pour prévenir des scènes violentes : il me promit de se soumettre à la nécessité ; mais lorsqu'en entrant chez le marquis, il le vit assis sur une espèce de trône, et paré ridiculement, il fut accablé de douleur, anéanti par la honte, et resta longtemps immobile. Cette immobilité plut à son père, qui la prit pour une marque de respect, et daigna descendre jusqu'à nous. Il embrassa son fils et lui parla avec une suite et un raisonnement que Norbert n'osait plus espérer de rencontrer en lui.

Les jours qu'il put nous donner s'écoulèrent trop vite. Je ne le vis s'éloigner qu'avec un redoublement de chagrin. J'avais pu connaître enfin, quelle belle âme, quel excellent esprit, quel noble caractère étaient cachés sous cet air froid et imposant. Son seul défaut était de craindre de se livrer à sa sensibilité, et comme beaucoup d'hom-

mes, il rougissait peut-être d'avoir un cœur sachant aimer et souffrir.

Peu de temps après son départ, M. de Melrose eut une attaque sérieuse qui fit décliner rapidement sa santé, cette santé qui jusqu'alors paraissait inattaquable : dix-huit mois après il n'était plus. J'eus la douleur de le voir s'éteindre sans avoir recouvré sa raison, ni donné un signe de piété. Serait-il donc vrai que de tous nos défauts, l'orgueil est celui qui nous sépare le plus de Dieu ?

Inquiète, tremblante pour son salut, je ne voulus pas en désespérer, et des prières s'élevèrent de toutes parts pour fléchir le ciel en sa faveur. Sur le marbre qui couvrit son tombeau, je ne parlai, ni de ces vertus chimériques, ni de ces regrets inconsolables qui composent le fond des épitaphes vulgaires. J'y fis graver ces mots si simples. « Priez pour lui : à la mort, le superbe s'humilie ; suppliant à son tour, il demande aux passants l'aumône d'une prière. »

Ne pouvant unir mes regrets à ceux de mon fils, qui était retenu en Allemagne par la guerre, je me déterminai à apporter ici mes souvenirs, mes pleurs, mes prières pour ce que j'ai perdu, mes vœux pour ce qui me reste.

Oh! qu'il m'en coûta d'abandonner le dernier asile de mon Élisabeth! avec quelle tendresse, quelles instances j'ai recommandé à Dorothée de veiller à ce que sa sépulture fût toujours ornée de fleurs! combien j'ai supplié mon vénérable pasteur d'y venir prier souvent! Mon Dieu! cette tombe si froide et si délaissée, qui la réchauffera un instant? les prières et les larmes de deux étrangers. Mais non, elle n'est pas seule, cette fille chérie : mes pensées errent sans cesse autour d'elle, et la mort a réuni deux cœurs que la vie avait séparés.

Je viens m'ensevelir ici pour y partager vos pieux exercices, mais sans me lier par aucun vœu : si jamais Norbert vient à connaître le malheur, sa mère lui devra des consolations; je ne m'appartiens pas, tant que Norbert pourra réclamer mes secours. »

— O ma chère fille, combien vous avez souffert! dit l'excellente abbesse, en essuyant ses pleurs et en embrassant madame de Melrose. Mais si mes yeux n'ont pas assez de larmes pour tant d'infortunes, mon cœur manque aussi d'expressions pour rendre grâces à cette tendre, à cette admirable Providence qui ne vous a ouvert une carrière hérissée d'épines que pour vous conduire au vrai

bonheur. Je frémis en songeant à ce que devenait votre pauvre et chère âme, si vous fussiez tombée dans le piége de la prospérité. Vous avez trop connu le monde pour le regrètter : vous resterez donc avec nous, et si de pénibles souvenirs vous accablent encore, ici du moins vous oserez pleurer; ici vous trouverez des cœurs que le vent glacial du plaisir n'a pas desséchés ; nous comprendrons vos douleurs, nous pleurerons sur elles, et avec vous.

Allons, ma fille, la cloche nous appelle au chœur, venez-y porter les accents de votre reconnaissance. Ah ! jamais les voies du seigneur ne parurent avec plus d'éclat et de douceur que dans son admirable conduite à votre égard. »

Après les exercices religieux, madame de Melrose se retira seule : elle portait avec elle le pesant souvenir du passé ; pouvait-elle y attacher son esprit, sans faire saigner une plaie qui se rouvrait au moindre choc? Une faible lueur traversait les longues galeries qu'elle avait à parcourir : l'obscurité convenait à la situation de son âme, au sombre de son imagination. Ses larmes coulaient doucement ; ses yeux se promenaient sans voir ; ils cherchaient partout à ressaisir des traits toujours présents à son cœur.

Tout à coup il lui semble voir errer sous le cloître une ombre chérie : elle croit en reconnaître la démarche, les grâces, la voix même : mais ce ne sont pas des gémissements que cette voix fait entendre ; l'oreille de la pauvre mère distingue des sons pleins d'harmonie, qui respirent un calme céleste.

Si c'est une illusion, oh ! ne la détruisons pas ; qu'elle repose à jamais dans ce sein déchiré ; qu'elle endorme un moment une douleur indestructible.

CONCLUSION.

—

Je me plaignais comme la colombe; mes yeux s'étaient lassés à force de regarder le ciel : et voilà que les douceurs de la paix ont succédé aux plus amères douleurs.

CANT. D'ÉZÉCHIAS.

L'espérance du juste est pleine de l'immortalité qui lui est promise.

SAGESSE, 3.

Un port venait de s'ouvrir pour madame de Melrose; battue par une longue tempête, elle n'aspirait plus qu'au repos, et n'espérait plus le bonheur : mais le bonheur, qui fuit quand on le cherche, elle le trouva dans le calme des passions, dans l'obscurité et dans la retraite. Son cœur, neuf pour les plaisirs de la nature, les savourait avec délices : une belle soirée, un ciel d'azur, le son de l'orgue se répétant avec majesté sous d'antiques galeries, portaient dans son âme une douce

émotion, qui insensiblement la réconciliait avec la vie.

Ce fut là qu'elle connut Agnès de Nolleville, jeune orpheline, nièce de l'abbesse. Élevée depuis l'enfance à l'ombre du cloître, Agnès en avait toute l'ignorance : elle ignorait le mal, et souriait à la vertu comme à sa compagne chérie et inséparable. En la voyant on ne songeait pas à la trouver belle ; on l'aimait avant d'y penser, et sa riante jeunesse offrait le calme et la fraîcheur d'une belle matinée de printemps.

La tristesse de madame de Melrose excita dans Agnès l'intérêt le plus tendre. Le chagrin était une nouveauté pour elle ; ayant perdu ses parents à l'âge où le malheur frappe sans attrister, elle avait vu s'écouler son enfance sans que rien en troublât la gaîté. La bonne abbesse était devenue sa mère, le couvent sa patrie, les religieuses ses sœurs : elle ne comprenait, ni ce qu'on appelle les plaisirs du monde, ni ses chagrins.

L'âme active de madame de Melrose avait besoin d'aimer, et de s'occuper du bonheur de quelqu'un : ne se comptant plus pour rien, elle fuyait tout retour sur elle-même, et avait le courage de ne pas trop s'appesantir sur un passé ineffaçable ; ses pensées, prenant un vol sublime, se repor-

taient sans cesse vers le Créateur. Elle eût voulu que toute la terre chantât le saint *hosanna*, et fût détrompée, comme elle, des vains prestiges du monde : aussi s'empressa-t-elle de se lier avec l'aimable Agnès, lorsqu'elle eut reconnu dans cette charmante personne les vertus qu'elle prisait au-dessus de tous les biens de la terre.

L'abbesse vit avec plaisir que madame de Melrose s'attachait à Agnès. « — Un jour peut-être, se disait-elle, et malgré la modicité de sa fortune, Agnès sera appelée à vivre dans le monde, qu'elle ne connaît pas, et sur lequel il lui sera utile d'avoir acquis à l'avance quelques notions, pour ne pas devenir la victime de son inexpérience : madame de Melrose, libre de toutes passions et de tous préjugés, le lui peindra sans en exagérer ni les charmes, ni les dangers. »

Rien, en effet, n'intéressait plus la marquise que de voir sa jeune élève, assise à ses pieds, l'écouter avec l'air de la surprise, lorsqu'elle lui racontait quelques-unes des scènes variées qu'offre le vaste théâtre des salons.

Ce qui étonnait le plus Agnès, c'était de voir perdre autant de temps par cette multitude de désœuvrés dont on lui parlait, ne sachant que faire de leurs journées, et jetant au hasard leur exis-

tence entière. «— Quoi ! s'amuser sans cesse, disait-elle ! quoi ! ne faire de sa vie qu'une récréation continuelle ! oh ! la plus gaie, la plus légère de mes compagnes s'effraierait à la pensée d'un amusement qui n'aurait pas de fin ! Mais alors, madame, que peut-on apprendre dans un tel tourbillon ? — A danser, ma chère, à chanter, à approfondir le grand art de la toilette. Lorsqu'on sait *tout cela*, on montre tant d'assurance, tant de confiance dans son propre mérite, que les niais qui vous écoutent ne doutent pas qu'il ne faille prodigieusement d'esprit pour s'exprimer avec tant de facilité ; étourdir, éblouir, voilà le grand secret pour une célébrité. Ne jamais causer avec soi, ne jamais réfléchir sur soi, ne jamais se demander ce qu'on a fait du passé, ce qu'il serait sage de faire du présent, ce qu'exige de nous l'inévitable avenir où bientôt nous allons disparaître ; voilà comme on s'accoutume à vivre, sans Dieu, sans vertus, sans remords.

— Sans vertus et sans remords ! oh ! madame, serait-ce possible ? — Hélas ! ma fille, on n'en voit que trop d'exemples : l'endurcissement du cœur est la dernière barrière que l'homme égaré met entre Dieu et lui ; c'est le plus redoutable effet de la vengeance divine : mais, aveuglés par l'orgueil,

étourdis du bruit de leurs plaisirs, les gens du monde croient voguer sur un fleuve paisible, bordé de fleurs ravissantes. Infortunés! ils ne voient pas qu'un torrent fougueux les emporte, et va les précipiter dans l'abîme.

— O madame, quel triste tableau! que Dieu me préserve de vivre dans un tel monde. — N'exagérons rien, ma chère, le tableau que j'ai mis sous vos yeux n'est pas général : il est dans le monde des vertus pures comme celles que renferme le cloître. — Oh! c'est vrai, vous y avez vécu, madame. — Charmante enfant! votre tendresse vous fait penser de moi trop favorablement; mais vous trouverez dans le monde de vraies saintes qui, sous les colifichets de la mode, portent le cilice de la pénitence. Leur modestie les fait passer inaperçues, au milieu d'une foule qui n'admire que l'éclat et le bruit : mais l'œil exercé les reconnaît au cachet d'innocence qui brille sur leur front, et voile leur regard ; à ce demi-sourire, qui peint le calme d'une belle âme, et semble un avant-goût des douceurs éternelles.

« Le nombre de ces familles patriarchales est plus considérable qu'on ne le suppose généralement. Semblable à l'humble violette, la vertu se

cache : et sans le parfum qui s'en exhale, elle serait toujours ignorée. »

Ces conversations sans cesse renouvelées, développèrent aux yeux de madame de Melrose, l'âme pure, noble et forte d'Agnès : pour Agnès, elles furent l'occasion de se perfectionner dans la vertu, et d'étendre des connaissances dont elle tirerait un jour un grand avantage.

Madame de Melrose ne pouvant vivre avec son fils, dont la carrière militaire et aventureuse ne lui permettait pas de former le moindre projet, bénissait le ciel de lui avoir ouvert un asile où l'abbesse lui offrait un modèle de la plus aimable perfection, et sa jeune amie, les jouissances dont son cœur était si avide, et avait toujours été privé. Que pouvait-elle désirer de plus? rien, si elle eût pu être assurée du bonheur de Norbert.

Elle entretenait avec lui une correspondance suivie. Jusque-là il avait mandé à sa mère les actions, les événements auxquels il devait un avancement rapide, et voyait toujours les plus brillantes espérances dans la carrière qu'il avait embrassée : mais depuis quelque temps ses lettres commençaient à porter l'empreinte du dégoût. La paix était faite ; il n'y avait plus de gloire à con-

quérir : la gloire ! cet unique objet de son ambition! les dignités et la fortune achetées par la faveur, étaient indignes de sa grande âme. C'est alors qu'il pensa que peut-être il trouverait dans une union convenable le bonheur tranquille dont il commençait à éprouver le besoin.

Les idées de mariage, d'illustration et d'agrandissement de fortune n'avaient jusqu'alors fait qu'un pour Norbert, non dans ses opinions personnelles, mais dans les projets dont son père et sa grand'mère l'avaient constamment entretenu. N'ayant jamais vécu auprès de madame de Melrose, il ignorait l'antipathie qu'elle avait pour les vues ambitieuses de sa famille, et balançait à lui faire part de son désir, craignant qu'elle ne s'empressât de lui offrir un grand nom, et une immense fortune, sans se mettre en peine des qualités plus précieuses auxquelles il attachait le bonheur de son avenir. Cette réserve dura longtemps : cependant le charme que madame de Melrose répandait dans sa correspondance avec lui, gagnait insensiblement sa confiance, et les lettres qu'il recevait de l'abbaye devinrent bientôt sa plus douce distraction. Il prenait surtout un vif intérêt à cette jeune Agnès, dont la tendresse faisait tant de bien à madame de Melrose : ayant sans

cesse sous les yeux, par les récits que sa mère lui en faisait, de nouvelles raisons d'estimer son caractère, « Agnès, se dit-il, est la femme qu'il me faut, je veux la voir. »

Il demande et obtient aisément un congé; ses paquets sont faits en un moment, les chevaux de poste mandés, sa chaise roule, et après trois jours et trois nuits de voyage, il s'arrête à la porte de l'abbaye.

C'était à la fin de l'automne : madame de Melrose et Agnès, profitant d'une belle matinée, étaient allées distribuer quelques aumônes au village voisin; elles revenaient. Agnès, dont la vue est perçante, apercevant la voiture : « Oh! s'écria-t-elle, c'est sûrement Valentine; elle me promet cette visite depuis bien longtemps : quelle joie! Je serai ravie, Madame, que ma cousine soit connue de vous; vous l'aimerez comme Agnès, et avec plus de raison : Valentine est si sage, si vertueuse! puis, elle a dix ans plus que moi; dans dix ans j'espère que je vaudrai mieux qu'aujourd'hui. Nous avons été compagnes jusqu'à son mariage; c'était alors ma petite maman : à présent elle consent à être ma sœur et mon amie. Mais je vois un homme à la porte! ce sera son mari, M. de Barvel, homme excellent, à ce qu'elle dit. Ah! Ma-

dame, courons; mais pardon, pardon, je ne vous fais déjà marcher que trop vite; arrêtons-nous, je vous supplie. — Non, non; je ne veux pas retarder votre plaisir d'une minute : courez, ma chère Agnès; je vous joindrai bientôt. »

Agnès part comme une flèche rapide, et sourit de loin à l'homme qui s'avance de son côté. « Quel bonheur de vous voir! lui crie-t-elle; Valentine est-elle là? — Qui? mademoiselle. — Oui, Valentine, votre Valentine, ma cousine ou plutôt ma sœur, madame de Barvel. — Madame de Barvel? je n'ai pas l'honneur de la connaître. »

Ces mots pétrifièrent Agnès : elle rougit, baisse les yeux, balbutie deux ou trois mots à peine intelligibles, et fait quelques pas pour retourner auprès de madame de Melrose; l'étranger la suit. « Mademoiselle, lui dit-il, n'est-ce pas madame de Melrose qui vient de ce côté? — Oui, monsieur. — Ah! ma mère!... « Et l'heureux fils volant vers sa mère, tombe à ses genoux, et n'a que le temps de la recevoir dans ses bras : la marquise était évanouie; une surprise trop vive, une joie au-dessus de toutes les joies avaient suspendu ses sens. Agnès la soutient aussi; et tout en larmes, elle la presse dans ses bras, et l'appelant des noms les plus tendres : « Ouvrez les yeux, chère ma-

man, dit-elle, ce sont vos enfants qui sont là. »

Ces mots dits dans la plus parfaite innocence firent tressaillir Norbert. « Oh! oui, répéta-t-il, *Ce sont vos enfants.* »

Ce nom si doux ressuscite un cœur maternel, et bientôt madame de Melrose, revenue à elle, rend caresses pour caresses, amour pour amour. Soutenue par son fils, elle rentre à l'abbaye, monte à son parloir, et Agnès, confuse de sa *bévue*, court vite, toute rouge et toute tremblante encore, conter à l'abbesse ce qui vient de lui arriver. La bonne abbesse en sourit, et levant les yeux au ciel, elle parut lui adresser un vœu déjà formé depuis longtems.

Nous ne redirons pas la conversation de deux êtres qui s'étaient enfin appréciés, et dont la confiance réciproque donnait des ailes aux heures : il s'en écoula plusieurs, avant que madame de Melrose pensât à présenter son fils à l'abbesse. Elle remplit enfin ce devoir, et Norbert sortit de l'humble cellule, avec plus de respect que du palais des rois. Qu'elle est vénérable, qu'elle est grande, la vertu modeste qui mérite tous les hommages, et se croit toujours indigne de ceux qu'on lui rend!

Agnès s'était enfuie en entendant venir la marquise : l'abbesse s'amusa de sa frayeur, et la conta

fort gaîment devant Norbert. Celui-ci, dans les épanchements qu'il venait d'avoir avec sa mère, n'était revenu que sur le douloureux passé; et, par une timidité qui l'étonnait lui-même, il n'avait encore rien dit, ni de ses projets de mariage, ni d'Agnès. Et, cependant, c'était pour elle qu'il avait entrepris si brusquement son voyage; et cependant le plus heureux hasard l'ayant offerte à ses regards au moment de son arrivée, il l'avait trouvée belle au-delà de ce que son imagination lui avait représenté... Pourquoi donc ce silence, et avec une si tendre mère? il se le reproche : ah! s'il eût bien connu la résistance que madame de Melrose avait apportée au mariage d'Élisabeth, il se serait dit que l'ambition était loin de ses pensées.

Par modestie, par délicatesse, madame de Melrose n'avait pas parlé à son fils des noirs pressentiments que lui avait fait concevoir ce mariage. Beaucoup de gens se vantent après l'événement, de l'avoir dirigé ou prévu d'avance, et rien ne rappelle qu'ils y aient seulement pensé. La marquise, dont les prédictions ne s'étaient que trop réalisées, supportait sans récrimination des malheurs qu'elle avait voulu prévenir, et consentait même, par un généreux silence, à en partager le

blâme avec ceux à qui seuls on pouvait en adresser le reproche.

Un pavillon en dehors de l'abbaye, où demeurait l'homme d'affaires et sa famille, devint le logement de Norbert. Il obtint la permission de venir manger chez sa mère, et quelquefois il eut le bonheur d'y rencontrer mademoiselle de Nolleville. Trop ingénue pour être longtemps timide avec le fils de son amie, elle finit par oublier leur première entrevue, et prit avec lui les manières franches et cordiales d'une sœur. Ses grâces naïves, qui tenaient encore de l'enfance, contrastaient de la manière la plus piquante avec la solidité de son jugement, et la douce fermeté de son caractère.

Norbert, de plus en plus épris d'elle, en parla bientôt à sa mère, et ce fut, non comme s'il lui apprenait une nouvelle, mais comme si la conversation du moment était la suite de mille semblables. Préoccupé, comme il l'était, il oublia que dans le principe, il avait craint de confier son secret à sa mère; mais cette mère était si bonne, si indulgente, il s'entendait si parfaitement avec elle, qu'il finit par croire que ce qu'il aurait dû dire l'était déjà, et qu'il était si naturel d'aimer Agnès, quand on la connaissait, que l'aveu de ses sentiments devenait inutile.

Madame de Melrose ne put s'empêcher de sourire en recevant, non pas cet aveu, mais la confirmation de ce qu'elle avait vu très clairement dès les premiers jours. Elle fut assez bonne pour ne pas avertir son fils de sa distraction, et désirant tous deux la réussite d'un projet qu'ils avaient conçu chacun de leur côté, ils s'en entretenaient avec le charme qui s'attache à l'effusion de deux âmes qui n'en font qu'une, par leur tendresse et la conformité de leurs desseins.

Nul obstacle ne se présentait à leurs pensées : madame de Melrose crut seulement devoir, pour se bien éclairer sur l'inclination de Norbert, lui rappeler qu'Agnès n'apporterait en mariage qu'un très modique revenu. « Elle m'apportera des trésors, s'écria-t-il, et je les paierai bien faiblement par les millions que m'a laissés mon père. J'aimerais ma fortune, si je croyais que mademoiselle de Nolleville y attachât du prix ; mais non, elle n'y pensera pas, et c'est ce qui me fait désirer si vivement de la consacrer à son bonheur.

— Mon cher Norbert, dit en souriant madame de Melrose, avant de me mêler de vos affaires, souffrez que je vous adresse quelques questions, puis nous arrêterons ensemble les articles du traité ; traité tellement important par ses conséquences,

que je dois prendre mes sûretés, même avec mon fils, bien que je le regarde comme le plus honnête homme du monde.

— Vous m'effrayez, ma mère, répondit-il sur le même ton de plaisanterie; apparemment, vous ne me croyez pas capable de rendre mademoiselle de Nolleville heureuse?

— Vous la rendrez heureuse; peut-être même trop heureuse dans le commencement de votre union; vous l'adorerez, vous la gâterez; puis, lorsque Agnès aura nagé quelque temps dans cet océan de félicité, et croira que l'avenir n'apportera jamais de diminution à votre tendresse, cette tendresse, suivant le cours ordinaire des choses, s'affaiblira, non peut-être au fond de votre cœur, mais dans son expression; elle deviendra à l'extérieur muette, froide, réservée, et tout le charme disparaîtra. L'habitude aura passé par là, et l'habitude détruit tout enchantement, toute espèce d'enthousiasme.

« Agnès se croira moins aimée; si elle ose se plaindre, vous taxerez de caprice un soupçon trop naturel : vous en rirez comme d'un enfantillage, et votre gaîté ajoutant à ses craintes, fera peut-être couler ses larmes. Ces larmes vous toucheront les premières fois; plus tard, elles vous fati-

gueront; Agnès, qui le verra, dévorera sa douleur en silence, et n'en sera que plus malheureuse.

— Vos réflexions sont justes, ma mère, mais elles ne me sont pas applicables; j'aime Agnès sans passion, sans délire.

— Mon Dieu! cher Norbert, vous aimez Agnès comme on aime à votre âge; comme on aime une femme jeune et belle; comme on aime un objet nouveau. Les hommes ne connaissent que l'amour; peu, très peu sont capables d'amitié: aussi, après avoir été esclaves de la femme qu'ils adoraient, ils l'asservissent bientôt à une domination tyrannique. Ils disent bien qu'ils aiment, qu'ils aiment encore, qu'ils aimeront toujours; mais rien ne témoigne cet attachement prétendu. On croirait à les voir qu'ils ne savent parler que le langage de la passion; la douce, la tendre, l'active amitié, est muette avec eux. O mon fils, étudiez votre cœur; s'il ne peut être aimant sans cet enivrement de l'amour qui embrase, qui transporte, si vous ne sentez pas en vous ce besoin d'épanchement, cette douce chaleur d'une sensibilité qui s'identifie à tout ce que pense, à tout ce que souffre une femme, et les femmes souffrent tant! n'épousez pas Agnès. Elle est trop vertueuse pour

être passionnée, elle est trop sage pour prétendre à la domination; mais elle voudra être aimée comme elle aime. Plaisirs, richesses, dignités, rien ne pourrait remplacer pour elle la perte de votre tendresse, et elle trouverait la mort de l'âme, là où vous et moi lui avons promis des jouissances pures et durables. Demandez-vous bien si vous saurez aimer encore Agnès, lorsqu'elle n'aura plus cette fleur de jeunesse et de beauté qui vous charme aujourd'hui. Ne vous lasserez-vous pas de la plaindre dans ses maux, de partager ses inquiétudes, et d'essuyer ses larmes? quelle femme, quelle mère n'en répand pas, et beaucoup et souvent? Encouragez-la, soutenez-la dans ses faiblesses, mais sachez y compatir : soyez pour elle l'ormeau plein de force où le lierre enlace ses rameaux flexibles; l'humble plante, grâce à son nouveau soutien, s'élance dans une région élevée, où, sans lui, elle n'eût jamais pu atteindre.

« Prenez aussi bien garde de ne dire jamais ce premier mot qui conduit au *sans-gêne*, et détruit un heureux prestige. La politesse, seul lien de la société, est indispensable en ménage : vous concevez que je n'entends pas vous parler de la politesse céremonieuse; celle-là glace tout ce qui l'approche, mais bien de cette politesse du cœur,

qui donne tant de douceur à la voix, tant d'affabilité dans les manières, tant d'empressement à renoncer à ce qui nous plaît, pour nous plier à ce qui plaît aux autres.

« Vous me direz que je peins ici la bonté ; oui, mais la bonté parée du charme qui l'accompagne rarement, parce que la bonté n'est souvent que d'instinct ou de tempérament ; au lieu que pour être *poli* comme je l'entends, il faut se raisonner, se résister à soi-même, et combattre sans relâche l'inévitable penchant qui nous porte à nous préférer à tout. »

Cette conversation, qui se prolongea, convainquit madame de Melrose que son fils était vraiment digne d'Agnès, par l'excellence de son cœur et la solidité de ses principes.

L'abbesse fut donc bientôt informée des vues de Norbert ; elle les accueillit avec la grâce et la dignité convenables ; mais dans le secret de sa cellule, elle laissa éclater sa joie et remercia la Providence d'avoir jeté un regard favorable sur sa chère orpheline. Bientôt sa réflexion se porta sur le vide qu'elle éprouverait par le départ de cette aimable fille, et quelques larmes s'échappèrent de ses yeux ; elles furent promptement essuyées par la résignation. On n'avait encore rien dit à

Agnès : lorsqu'on lui parla de cette union, sa surprise, sa confusion, furent extrêmes. Jeune encore, et si peu favorisée des dons de la fortune, elle ne songeait pas au mariage, ou ne le voyait que dans un très grand éloignement. Elle demanda quelque temps pour réfléchir, non par affectation, mais parce qu'elle éprouvait le besoin de se rendre compte à elle-même de mille sentiments confus, que cette grande révélation excitait dans son âme. Oh! qu'elles furent ardentes les prières qu'elle offrit à Dieu pour obtenir d'être guidée par sa seule volonté! avec quelle candeur, avec quelle confiance elle ouvrit son cœur à l'abbesse, en la conjurant de dicter sa détermination ! Les dangers du monde l'effrayaient, et sentant combien il lui importait d'être bien dirigée dès les premiers pas, elle ne voulut donner son consentement à l'union projetée qu'autant que madame de Melrose s'engagerait à la suivre et à demeurer avec elle. Madame de Melrose pouvait-elle être un obstacle au bonheur de son fils? elle souscrivit donc à cette condition, mais seulement pour un temps limité, annonçant la ferme résolution de venir terminer ses jours dans le calme du cloître.

L'expérience l'avait appris à madame de Mel-

rose; quelque parfaite que puisse être l'harmonie entre les personnes vivant sous le même toit, il est parfois, dans les cœurs les plus unis, des cordes qui ne vibrent pas à l'unisson, par la différence qui naît des goûts, de la santé, des habitudes, et par-dessus tout *de l'âge*. Exiger de gens de vingt ans qu'ils deviennent en un jour ce qu'ils seront à quarante, c'est demander au printemps, qu'au lieu de fleurs, il donne les fruits qui ne mûrissent qu'à l'automne.

La marquise, comme fille, comme épouse, avait cédé toute sa vie; mais elle est mère, et comprend la dignité attachée à ce titre: elle craindrait de la compromettre, en s'abandonnant trop longtemps à cette faiblesse maternelle qui, en cédant toujours, peut exposer les enfants à méconnaître ce qu'ils doivent de respect et d'amour aux plus tendres parents.

Nous n'entreprendrons pas de dépeindre les transports de Norbert, ni la joie de Madame de Melrose, joie mêlée de tant d'amers souvenirs, ni l'émotion pleine de charme de mademoiselle de Nolleville.

Lorsqu'elle fut près de se séparer de l'abbesse, sa douleur fut extrême; il lui semblait perdre un bien qu'elle ne retrouverait jamais; ses larmes

furent abondantes, et ne tarissaient point. Affligée, sans en être surprise, madame de Melrose, pour calmer ses justes regrets, essaya d'y faire diversion. « Croyez-vous, lui dit-elle, laisser au couvent tout le bonheur de votre vie? n'avez-vous plus de confiance en nous? n'aimez-vous plus ni la mère ni le fils? — Ah! je les aime toujours, répondit-elle avec un gros soupir. — Vous ne le leur dites point. — C'est qu'il est des choses qui vont sans dire. — Non, Mademoiselle, dit Norbert, d'un air fâché, il faut *toujours dire* les choses *qui vont sans dire*; autrement on ne sait jamais sur quoi compter : j'aime que l'on m'ôte jusqu'à la peine de deviner, jusqu'à la peine de savoir, si ce qui allait hier *sans dire*, va encore *sans dire* aujourd'hui.

Madame de Melrose riait de cette exigence, toute militaire par la forme, mais si tendre au fond : Norbert, l'impassible Norbert, cédait enfin au bonheur d'aimer, et de le dire.

Le mariage se fit sans éclat; personne n'y attachait d'importance : le recueillement est si cher aux gens qui doivent leur bonheur à ces affections vives et pures!

Madame de Barvel, cette parente d'Agnès et son ancienne compagne, voyait souvent ces dames,

qui faisaient tout pour l'attirer dans leur société. Madame de Melrose, ravie de trouver en elle une femme d'un mérite distingué et d'une conduite parfaite, jugea qu'elle ne pouvait être, pour sa jeune cousine, qu'un excellent guide. Aussi, en retournant dans sa retraite, à l'expiration du délai qu'elle avait accordé, emporta-t-elle la douce certitude que le jeune ménage serait heureux de tout le bonheur que donne la vertu. Hélas! ce bonheur est le seul auquel nous puissions raisonnablement prétendre, le seul dont nous soyons maîtres. Celui qui naît de l'ambition et de l'orgueil, repose sur des bases fragiles, et cède au moindre vent de l'adversité.

Agnès fut inconsolable du départ de madame de Melrose. Elle trouvait dans sa conversation tant de charme, et de si précieux conseils! Des conseils, on ne craint pas d'en donner aux âmes franches et humbles : elles volent au devant de la vérité avec le vif désir de l'entendre, quelque dure qu'elle puisse paraître; elles la reconnaissent, lors même qu'elle les condamne, et si elle dévoile à leur yeux quelques torts ou quelque erreur, leur unique ambition est de les réparer.

Agnès avait ce rare et noble caractère; aussi madame de Melrose, qui l'avait reconnu en elle

dès le premier moment, ne craignait pas de lui dire ouvertement de ces choses qu'on n'oserait même pas insinuer aux esprits petits et vains.

Le jour de leur séparation, Agnès toute en larmes, entra de grand matin chez sa belle-mère, qui était encore couchée ; elle s'assit sur le bord de son lit, et l'embrassant, « Vous allez me quitter maman, lui dit-elle ; que ce ne soit pas sans me donner votre bénédiction ; sans me dire si vous êtes contente de votre Agnès ; sans me donner les moyens de rendre Norbert de plus en plus heureux..... Heureux sans sa bonne mère ! ah ! quelle tâche vous me laissez à remplir !

— Je ne suis pas inquiète de mon Agnès ; elle sait suffire à tout ce qui est besoin du cœur : peut-être même, chère enfant, outre-passeriez-vous les bornes de la tendresse Souffrez que je vous le dise, la plus pure, la plus légitime doit être renfermée dans de justes limites ; sans cette modération, l'amitié pourrait devenir tyrannique.

— Oh ! maman, qu'ai-je fait ? Norbert se plaindrait-il de moi ?

— Non assurément ; mais, plus tard peut-être, éprouvera-t-il, sans vous le dire, le désir de pouvoir faire une courte absence sans vous mettre au désespoir : peut-être voudra-t-il pou-

voir causer avec une femme jeune et jolie, sans vous voir sérieuse et préoccupée.

— Je ne suis point jalouse, s'empressa de dire Agnès, et ma confiance dans les principes de mon mari....

— Ne vous empêche pas de ne pas aimer la comtesse Amélie, par exemple.

— Oh! maman, c'est qu'elle est si coquette! et vous-même l'avez blâmée plusieurs fois.

— Son éducation a été manquée, voilà son excuse; mais j'ai tout lieu de croire que son cœur est honnête : sa coquetterie se borne à vouloir passer pour une très jolie femme, entendre vanter ses charmes et sa parure; voilà tout. Une femme que je redouterais davantage s'il était une femme redoutable pour mon fils, si vertueux, si ferme dans les principes et si passionnément attaché à son aimable Agnès, c'est madame de Verceille.

— Quoi! maman, cette femme, à la vérité spirituelle, mais bien laide, et qui n'est déjà plus jeune, vous croyez qu'elle a des prétentions?

— Elle en est remplie; elle ne fait pas un geste, ne dit pas un mot, n'adresse pas un compliment, ne dissimule pas une contrariété, que

tout ne soit calculé pour briller, séduire, et arriver à son but.

— Mais enfin, que voudrait-elle?

— Enchaîner les hommes à son char, subjuguer les femmes, et parvenir à une célébrité d'esprit, de grâce et de talents qui lui fasse éclipser la personne la plus belle, la plus attrayante par sa candeur et sa jeunesse. Évitez madame de Verceille, ma chère.

— Elle fait tant de frais pour moi! je paraîtrais ingrate, impolie.

— Paraissez ingrate, impolie, s'il le faut; mais, sans rompre ouvertement, ne pouvez-vous éloigner vos relations avec elle? votre mari vous approuvera.

— Je le crois; car il la traite avec froideur.

— Un homme comme Norbert a bientôt démasqué la femme à principes légers, à conduite équivoque, quelque adresse qu'elle emploie pour le séduire.

— Sa conversation spirituelle et piquante m'amusait, je serai maintenant sur mes gardes, et mon air sérieux.....

— Pourquoi, mon enfant, cet air sérieux? attachez-vous plutôt à conserver dans le monde ces formes aimables et pleines d'indulgence, que j'ai

souvent remarquées en vous ; et dites-vous-le bien, ces formes ne sont pas de la fausseté, lorsqu'elles prennent leur source dans un esprit de bienveillance et de charité. Vous le savez, la charité fuit le mal, mais elle compatit au malheur, et c'en est un que de s'écarter des routes qui seules peuvent mener à la considération et à l'estime.

Vous le voyez, je suis sévère pour vous; mais je ne veux pas qu'une seule petitesse dépare la belle âme de ma fille chérie. Ainsi, ma chère, point de ces petites jalousies qui seraient indignes de Norbert et de vous : point de liaisons avec aucune femme dont vous ne connaissiez avec certitude les principes purs et la conduite irréprochable.

— Chère maman, et notre Norbert? il est bien bon, bien vertueux; mais, oserai-je vous le dire, sa foi me paraît morte : il pratique à peine ce qu'il croit.

— Patience, patience, ma chère Agnès : c'est ici le cas d'importuner le ciel par vos prières; mais il ne faut parler à votre mari ni de vos iuquiétudes, ni de vos désirs ; s'ils percent parfois dans vos regards, dans vos discours, ils pourraient fatiguer à la longue ; attendez : Dieu ne nous donne-

t-il pas l'exemple d'une grande longanimité? il nous a attendus, attendons à notre tour. La vertu s'apprend par l'exemple, plus que par les paroles; vous en verrez la preuve un jour, si, fidèle à mes conseils, vous ne parlez de la religion que pour la montrer aussi tendre, aussi bienveillante, aussi patiente qu'elle l'est en effet. Norbert, voyant en vous les prodiges de douceur, de courage et de dévouement qu'elle opère, l'appréciera et l'aimera de plus en plus, et de cet amour naîtra naturellement son retour à tous ses devoirs de chrétien. »

Cette conversation laissa des traces profondes dans le souvenir d'Agnès; elle s'avoua en rougissant les torts, légers sans doute, que lui reprochait sa belle-mère, et reconnut plus tard que, sans ces charitables avis, les défauts qui ne faisaient que de naître en elle, eussent pu devenir de fatales passions.

En revenant au monastère, dont elle voulait faire sa dernière retraite, madame de Melrose retrouva dans l'abbesse cette même égalité d'esprit, cette même sensibilité qui la rendaient aussi aimable qu'elle était vertueuse. Agnès seule n'était plus là, et c'était, pour l'une comme pour l'autre, un vide difficile à remplir; mais quel est le chagrin que la religion n'adoucit pas? La mar-

quise l'éprouva, et le reste de sa vie s'écoula comme un de ces beaux jours d'automne, où la nature ne se montre plus dans toute sa fraîcheur, mais où tout porte l'empreinte du calme et de la sérénité.

Après quelques années de cette douce solitude, une maladie courte et peu douloureuse enleva madame de Melrose, à un âge qui pouvait encore laisser de longues espérances.

Heureuse d'être arrivée à la fin de son pèlerinage, elle ne donna de soupirs qu'au regret de se séparer *un moment* de ses enfants. « Oui, *un moment*, répétait-elle; car il n'y a pas de jours, ni d'heures dans l'éternité : mille ans, c'est demain. »

La mort d'une aussi tendre mère causa à ses enfants d'inconsolables regrets. Ses restes furent transportés à Melrose, auprès d'Élisabeth; ceux de M. de Melrose y avaient été déjà réunis. Que de réflexions fait naître cette tombe où reposent ensemble trois êtres dont les destinées ont été si différentes! Le même silence, la même obscurité les enveloppent; que ce silence et cette obscurité impriment de respect! le cœur de Norbert en est oppressé; c'est en frémissant que son pied effleure le marbre funèbre. Là sont renfermées des

dépouilles mortelles que le temps aura bientôt détruites ; et les âmes, où sont-elles? A cette pensée, son regard qui s'était élevé vers le ciel, redescend sur la terre ; il n'ose percer le voile qui nous dérobe les mystères de l'autre vie. Et c'est avec douleur et les yeux baignés de larmes, que Norbert s'éloigne des restes précieux d'une mère adorée : l'adieu muet qu'il leur fait pèse douloureusement sur son cœur.

Désormais tout est fini pour Onésie, aux yeux du monde, de ce monde où tout s'oublie si vite. Pour Norbert, il jure aux mânes de sa mère profonds regrets et souvenir éternel. Ah ! son souvenir restera, car la mémoire du juste est un baume dont le parfum s'exhale chaque jour, sans perdre jamais de sa force et de sa suavité.

Plus tard, Agnès et son mari eurent à pleurer la perte de plusieurs enfants : il leur en resta deux, qui furent pour eux la source de mille jouissances et d'innombrables tourments : le malheur passé rend si inquiet et si craintif sur le bonheur présent ! Un procès d'une très grande importance, qu'ils finirent par gagner, leur donna longtemps de très vives inquiétudes.

Les jeunes époux supportèrent avec courage ces adversités, et beaucoup d'autres, inséparables de

la vie. Ils savaient que souffrir est le sort commun ; et trouvaient d'ailleurs un puissant motif de consolation dans une tendresse mutuelle que le temps ne fit qu'accroître. Au lieu de s'isoler dans les moments critiques, et de s'abandonner à un silence froid, qui finit toujours par éteindre la confiance et quelquefois l'amitié, Norbert et Agnès se recherchaient avec plus d'empressement dans leur malheur, et les larmes qu'ils répandaient ensemble coulaient avec moins d'amertume.

C'est ainsi qu'ils parvinrent à offrir ce qui, pour le vulgaire, est le plus difficile et le plus insoluble des problèmes, l'exemple d'un courage inébranlable, uni à la plus profonde sensibilité.

ENGUERRAND.

ENGUERRAND,

OU

LE DUEL.

ANECDOTE DU RÈGNE DE LOUIS XIII.

« Adieu, mère chérie ; adieu, vous qui m'apprîtes à connaître Dieu et l'honneur ; vous, dont le noble et doux souvenir fera toujours battre mon cœur, dont le nom seul me fait chérir la vertu. L'aurore va paraître, et vos yeux, en s'ouvrant, ne verront plus votre fils... En vain l'appellerez-vous, ce fils qui épiait l'instant de votre réveil, pour vous apporter son tendre hommage... il ne sera plus là ;... et ce tant doux regard de mère ira

se perdre dans les cieux;... et Enguerrand ne le verra point aujourd'hui!... O ma mère! l'honneur, l'honneur seul pouvait m'arracher à votre amour; cet honneur qui crie dans le fond de mon âme : *Après Dieu, tout pour ton roi;* cet honneur me dit qu'il est temps de quitter les douceurs du toit paternel, et d'entreprendre de glorieux travaux... Adieu, adieu, séjour de mon enfance, j'emporte avec moi ton souvenir; qu'il me préserve de l'entraînement des faux plaisirs, en rappelant sans cesse à mon cœur les plaisirs purs que j'ai goûtés jusqu'ici. »

Ainsi s'exprimait Enguerrand de Rochemaure, en quittant l'antique manoir de ses pères. Le coursier qui le porte est plein d'ardeur, et semble brûler comme lui du désir de s'élancer dans le champ de l'honneur : Enguerrand l'arrête, porte ses regards en arrière, et découvre encore la flèche d'une tourelle qui domine les bois du château : un soupir douloureux échappe de sa poitrine;... que la gloire n'en murmure pas: il s'éloigne pour la première fois de sa mère : il soupire, mais il part; et s'il est le plus tendre des fils, on verra bientôt qu'il est aussi le plus intrépide des guerriers.

Alix, fille du comte de Saint-Val, avait épousé

le marquis Thibault de Rochemaure, qui, plein de valeur et de nobles qualités, n'avait jamais soupiré que pour la gloire, et ne se sentait aucun attrait pour les jouissances du cœur. La jeune comtesse, avec les dons les plus heureux, ne put amollir l'âme de son époux, et l'amour le plus tendre, le plus vertueux, fut payé d'une froide indifférence. Trop sage pour chercher la félicité dans les plaisirs, trop sensible pour être coquette, Alix se vit à vingt ans privée d'une des plus douces illusions de la vie; lié pour toujours à un cœur froid, le sien dit adieu au bonheur, et elle se crut destinée à traîner une vie languissante, puisqu'elle ne devait rien aimer. Elle était fort jeune lorsqu'elle perdit ses parents, et avait souvent regretté de n'avoir personne à qui elle pût rendre ces doux soins, ces tendres égards qui, disait-elle, eussent peut-être fait la joie d'une mère. Tournant dès-lors toute la vivacité de ses sentiments vers Dieu, elle le servit avec ardeur, et comprit que cette faculté d'aimer peut être une félicité dès ce monde, lorsqu'on l'applique à adorer l'auteur de tout bien. Distraite cependant par la vue de ce qui l'entourait, et trouvant encore du vide dans son cœur, elle se demandait quelquefois : « Qui aimerai-je donc? » Elle devint mère, et ne

demanda plus rien. Ce titre précieux lui donna une nouvelle existence : elle se voua tout entière à son cher Enguerrand, et obtint du marquis la permission d'aller se fixer dans sa terre de Rochemaure, pour y commencer l'éducation de son fils. Elle ne pouvait se faire au séjour de la ville ou de la cour, ni au mouvement perpétuel qui les agite. « Je n'y trouve pas le temps de vivre, disait-elle naïvement, on me vole à moi-même, et rien ne me dédommage de ce larcin. »

Avec quelle tendresse inquiète elle étudia les inclinations d'Enguerrand ! M'aimera-t-il? disait-elle ; et la douce voix de l'espérance répondait : *oui*. Alors les joues de la jeune mère se coloraient du plus vif incarnat, alors elle bénissait son existence, alors elle aimait tant, qu'elle craignit quelquefois de trop aimer ; car son éducation avait été pleine de simplicité, et on lui avait cent fois répété que Dieu seul peut être aimé sans mesure.

Tendre, mais éclairée par les lumières de la religion, madame de Rochemaure appela près d'elle les hommes les plus propres à faire du jeune Enguerrand un nouveau chevalier sans peur et sans reproche ; mais elle se réserva le soin de lui faire connaître et aimer Dieu : elle le lui montra créant tout pour le bonheur des hommes, et toujours oc-

cupé d'eux comme une mère tendre l'est de ses enfants ; elle ne louait pas les beautés de la nature en poète enthousiaste, elle les admirait en chrétienne, qui voit partout une main divine semant des trésors que l'on recueille trop souvent avec indifférence, dont on jouit avec ingratitude. Combien surtout elle tâchait d'ouvrir l'âme de son fils au bonheur de la bienfaisance ! Avait-il mérité une récompense, sa mère l'envoyait répandre des bienfaits ; il savait déjà que l'aumône est la dette du riche envers le pauvre, et il lui paraissait doux de l'acquitter.

Aux grâces touchantes, à la sensibilité de sa mère, Enguerrand unissait le courage de son père. On voyait ses regards s'enflammer au récit d'une noble action, d'un trait de valeur ; mais à ces éclairs où déjà brillait l'amour de la gloire, succédaient parfois ces douces larmes qui décèlent une âme tendre.

O pauvre Alix, comme tu jouis de voir ton fils digne de l'amour que tu lui portes ! Chaque jour t'offre un plaisir nouveau, parce que chaque jour embellit Enguerrand d'une vertu nouvelle. Ah ! tremble, trop heureuse mère ; ton fils a puisé dans ton sein cette profonde sensibilité qui ferait les délices de la vie si la terre était un séjour d'in-

nocence, mais qui est souvent une source d'amertume au milieu des passions auxquelles le cœur de l'homme est livré. Peut-il être heureux, celui qui aime d'un sentiment trop vif? Trouvera-t-il un cœur qui réponde au sien, une âme qui comprenne la sienne? Des dehors brillants le séduiront, l'entraîneront; il croira à l'amitié, à la constance, à la vertu... Rêves d'un jour, qui s'évanouissent promptement dans le monde et surtout à la cour!

C'est cependant là que la volonté d'un père appelle Enguerrand. La guerre vient d'éclater au nord de la France, et le jeune duc d'Enghien y fait ses premières armes, de manière à annoncer au monde le grand Condé. Enguerrand n'a pas dix-huit ans, mais il répondra avec ardeur à l'appel de son père.

En recevant les ordres de son époux, la marquise sent un poids accablant tomber sur son cœur. A peine a-t-elle lu la lettre fatale, elle court à son oratoire, se jette aux pieds de son crucifix; et les yeux baignés de larmes: « Mon fils va me quitter, s'écrie-t-elle; je vous le donne, ô mon Dieu; guidez-le dans les combats; que vos saints anges détournent les traits qui pourraient l'atteindre. Ah! surtout, qu'ils éloignent de lui le

souffle empoisonné des passions; qu'il meure innocent, plutôt que de vivre coupable. Seigneur, vous exaucerez mon vœu; une mère ne prie pas en vain le père des miséricordes. »

Alix se relève, et le Dieu qui l'anime lui donne la force d'apprendre elle-même à son fils la nouvelle qui déchire son cœur. « Pars, cher enfant, pars, ton père te l'ordonne; va montrer aux hommes que le vrai courage est le fruit d'une éducation chrétienne : tu combattras en soldat du Christ se confiant en Dieu plus qu'en son épée. L'orgueil ne souillera pas en toi les pensées de la gloire, et les accents d'une pieuse reconnaissance animeront tes chants de triomphe. Sois intrépide dans les combats, et compatissant après la bataille : des malheureux ne sont plus des ennemis, ils redeviennent nos frères. Porte partout les secours de la bienfaisance, et les douces paroles de la compassion; parle aux vaincus, aux blessés, du Dieu consolateur : les infortunés comprendront ton langage; Dieu est si près de celui qui gémit!.. Aime tous tes frères d'armes, mais ne te lie qu'avec celui dont la conduite est pure; n'offense jamais et pardonne toujours, c'est là qu'est la vraie grandeur d'âme. Si la voix des passions murmure à ton oreille, élève tes regards vers les cieux, in-

voque le chaste nom de Marie, et pense à ta mère. Si tu meurs innocent, la vie sera pour moi un exil dont je verrai la fin avec transport, avec espérance; si tu mourais coupable, et la vie et la mort me seraient également odieuses, je t'aurais perdu pour ne plus te retrouver; l'éternité se placerait entre ta mère et toi?... Pensée terrible, que je ne puis supporter!... Adieu, adieu, mon fils, mon Enguerrand, mon enfant bien-aimé, adieu le cher objet de mes plus douces, de mes plus pénibles pensées; je te donne à Dieu, je te voue à sa sainte mère. »

Enguerrand à genoux, pleurait et baisait les mains de la marquise; il unissait ses vœux à ses vœux, et jurait dans son cœur de ne jamais coûter une larme de honte à sa si bonne et si sainte mère.

Alors la marquise se levant, conduisit Enguerrand dans la salle d'armes; et lui montrant une superbe armure : « Voilà, lui dit-elle, des armes que votre père a illustrées par les plus hauts faits: vous êtes digne de les porter, mon fils, et je suis sûre que vous ne les ferez jamais servir que pour une cause honorable et légitime. Raimond vous donnera le plus beau de mes chevaux; c'est lui que je charge de vous accompagner : écoutez ses avis;

une longue expérience a blanchi ses cheveux, mais son cœur sent encore le feu de la jeunesse lorsqu'il faut servir son Dieu et combattre pour son roi. Encore une fois, mon fils, écoutez-le : respectez sa vieillesse.... Vous avez deux jours pour vous préparer. »

En disant ces derniers mots, la voix de la pauvre mère s'est éteinte ; se défiant de sa tendresse, elle se hâte de quitter son fils. Pour lui, empressé d'essayer ses armes, il les détache du mur, et fier de sa nouvelle parure, il court chez son ami Raimond pour lui apprendre ce départ qui fait battre son cœur de joie, et qui mouille en même temps ses yeux de larmes amères.

Pendant le récit de son jeune ami, les joues du vieux guerrier se couvrent d'une noble rougeur. Il va donc encore combattre ! déjà il croit entendre le bruit de la trompette et le hennissement des coursiers : mais bientôt ces images disparaissent ; il pense à la douleur de la marquise, et des larmes furtives s'échappent de sa paupière. « Chevalier, dit-il à Enguerrand, sauvons à madame de Rochemaure le moment des adieux : qu'après-demain notre départ devance l'aurore, et qu'un écrit laissé par vous l'apprenne à votre digne mère.— O Raimond, partir sans l'embrasser, sans recevoir

sa dernière bénédiction ! — Ne vient-elle pas de vous la donner? Songez moins à vous qu'à la douleur d'une mère. Souffrez beaucoup s'il le faut, pour qu'elle souffre un peu moins. Votre lettre exprimera des regrets qui ne laisseront point de doute sur votre tendresse, et qui charmeront ses souvenirs : dérobez-lui surtout jusqu'à la moindre trace de faiblesse; la vraie sensibilité est celle qui s'occupe moins de ses propres chagrins que de ceux des autres. »

Ce plan fut suivi, et nous avons vu Enguerrand s'éloignant du manoir de ses aïeux. Il croit que sa mère sommeille; il croit qu'elle n'a pas entendu son départ... Il ne connaît pas encore toute l'étendue de l'amour maternel. La marquise, depuis l'ordre fatal, passait toutes les nuits en prières : elle avait tant de grâces à demander à Dieu, que les jours étaient trop courts pour sa ferveur; et, de même qu'un esprit superficiel songe sans cesse aux détails infinis qu'entraîne un départ, madame de Rochemaure, dont les pensées s'attachent plus au ciel qu'à la terre, retrouvait toujours au fond de son cœur le besoin de confier à Dieu une crainte nouvelle, et d'implorer un secours nouveau pour son enfant bien-aimé.

Elle était prosternée et gémissante, lorsque des pas de chevaux vinrent frapper son oreille. Elle se relève, écoute, et un saisissement inexprimable lui apprend que son fils s'éloigne : elle se traîne éperdue à la fenêtre, et là, à travers les vitraux colorés, elle croit voir quelques hommes à cheval franchir le pont-levis. Tendre les mains, s'écrier : « Ah! mon fils, » retomber à genoux, et lever les yeux au ciel est tout ce que peut faire la malheureuse mère ; elle ne prie pas, elle ne pense même pas, elle souffre et ne sait plus ce qui la fait souffrir : ses sens sont suspendus, sa pensée arrêtée ; et, hors le trait aigu qui s'enfonce dans le sein maternel, tout chez elle est privé de sentiment et d'action.

Qui va l'arracher à cette cruelle angoisse? Elle est seule, le jour ne paraît pas encore, et l'obscurité ajoute à l'horreur de ce moment. Un ami devinera-t-il sa peine? accourra-t-il à son secours? Oui, un ami la voit et compatit à sa détresse; Dieu jette sur elle un regard d'amour, et les ténèbres se dissipent, et l'aurore se lève riante et majestueuse, et il semble qu'un rayon de la Divinité s'est insinué dans le cœur de la marquise, qui, en revenant à elle, murmure doucement ces paroles : « Je le reverrai, Dieu me le dit. » Alors

ses larmes coulent sans effort, comme le ruisseau dont la source est pure, et la pente douce et sans obstacle; elle pleure, mais elle espère, et le bonheur ne lui est pas tout à fait ravi.

Laissons-la à Rochemaure s'entourer des souvenirs de son fils, prodiguant les bienfaits, et intéressant par ses prières et par ses vertus le ciel et la terre au sort de ce qu'elle aime, et revenons à Enguerrand.

Après le plus heureux voyage, le chevalier arrive à Saint-Germain-en-Laye, où résidait alors la cour. Là seulement, le poids qui l'oppresse commence à être moins pénible; là, il espère retrouver une tendresse égale à celle qui jusqu'ici veilla sur son existence. « Là, se dit-il, aux épanchements de l'amitié vont se joindre les sages avis de l'expérience et les grands exemples de la valeur. » A l'âge où l'on rêve les plaisirs, où la vie se peint à l'imagination sous des couleurs enchanteresses, Enguerrand ne connaissait qu'un bien, et c'était d'être aimé; sa mère, qui l'avait mis en garde contre les prestiges du monde et l'attrait des passions, n'avait pas eu le courage de lui ôter cette chimère du jeune âge qui croit trouver partout honneur, franchise et amitié. La jeunesse offre des tableaux ravissants, mais trop souvent

trompeurs : elle montre la vie sous des formes gracieuses, afin que le trajet qui nous mène à la mort ne nous effraie pas. Ah ! si l'on savait dès le commencement de sa carrière tout ce qu'on aura à souffrir des événements et de l'ingratitude des hommes ! Mais une heureuse imprévoyance nous fait supporter le chagrin de chaque jour, dans l'espoir que le lendemain nous apportera des consolations. Hélas ! les jours, les années s'écoulent ; que dis-je? ils se précipitent dans la nuit du passé : c'est un tourbillon qui nous emporte avec une rapidité dont s'étonne jusqu'à la douleur... Mais Enguerrand ne s'occupe ni du passé, ni de l'avenir, il va retrouver son père, et cette pensée domine toutes les autres.

Ému par les plus doux sentiments, peut-être même par l'orgueil de se dire le fils du noble marquis de Rochemaure, Enguerrand arrive à l'hôtel de son père, apprend qu'il est sorti dès le matin, et, qu'attendant son fils, il a donné l'ordre de le conduire à son appartement. Il aime mieux rester dans celui du marquis, et se plait à le parcourir. Il examine tout avec attention, et semble interroger chaque objet pour apprendre les goûts de celui qu'il chérit, qu'il respecte, et qu'il connaît à peine. Enfin, un bruit assez fort le tire de cette occu-

pation; des voix se font entendre, on approche; un pas lent, mais ferme, fait battre le cœur d'Enguerrand; la porte s'ouvre, et un homme âgé paraît, s'arrête, et jette un regard scrutateur sur le jeune chevalier. Ce regard, du moins dans les idées d'Enguerrand, n'était pas celui d'un père, aussi reste-t-il immobile.

« Enguerrand ne me reconnaît-il pas? » dit le marquis en lui présentant la main; Enguerrand reçoit cette main à genoux, et y appuie respectueusement ses lèvres; mais ces lèvres sont muettes, et son cœur, si plein il n'y a qu'un moment de tout ce qu'il avait à dire, ne lui fournit pas une parole. Le marquis relève le jeune homme, et l'embrassant sans effusion: « Comment se porte votre mère? lui dit-il. — Bien, mon père, » répond Enguerrand, et de grosses larmes viennent mouiller ses paupières. « Qu'est-ce que cela? reprend le marquis en élevant la voix; des larmes? Apprenez qu'un Rochemaure ne pleure point... Mais je reconnais là l'ouvrage de votre mère; j'ai cédé au désir qu'elle a eu de vous élever près d'elle; elle a fait de vous un joli garçon, mais je doute qu'elle en ait fait un homme. »

A ces mots, la figure d'Enguerrand se couvre du rouge le plus vif, et il dit avec quelque viva-

cité : « J'espère partir bientôt pour l'armée, et c'est sur le champ de bataille que je ferai connaître le courage qu'on puise à l'école d'une bonne mère. »

« Oh ! oh ! dit le marquis en riant, voilà une colère que j'aime ; je me reconnais à cette chaleur du sang : pense, jeune homme, à en faire bon usage, et ne va pas t'emporter à tous venants, comme tu viens de le faire contre moi. — Mon respect... — Bien ! bien ! je te pardonne, je craignais de ne trouver en toi qu'un damoiseau ; grâce à mon bon ange, je vois qu'il y a là-dessous un cœur qui saura soutenir le nom que tu portes... Ah çà ! où est Raimond ? que je voie ce vieux camarade : nous causerons de nos anciens faits d'armes ; je veux que nos récits soient plus flatteurs à ton oreille qu'une fadeur à l'oreille d'une femme. Es-tu las ? j'espère que non ; deux cents lieues à petites journées, qu'est-ce que cela ? Si tu le désires, je vais te présenter à l'instant même au roi. — A l'instant, mon père ? — Pourquoi non ? c'est l'heure à laquelle on peut le voir. — Mes habits sont dans un désordre..., la poussière... — Allons, allons, va te secouer un peu, je te donne un quart-d'heure, heure militaire, tu

m'entends? » Et il lui donna par forme de caresse un petit coup sur la joue.

Enguerrand sortit en faisant une profonde révérence. Il marchait tristement, et ne regardait plus rien : il n'avait plus rien à savoir ; la réception de son père lui avait tout appris. « Plus de bonheur, se disait-il, je l'ai laissé à Rochemaure avec ma mère... Ah ! comme elle m'aimait ! mais taisons-nous ; on traite ici de lâcheté les regrets donnés à l'amour d'une mère.

La toilette du chevalier fut bientôt faite ; la tristesse de l'âme ôte tout désir de plaire. Avant que le quart-d'heure fût expiré, il était près de son père, dont il reçut cette fois un accueil plus cordial. « Bien ! chevalier, voilà une exactitude de bon augure. » Puis, l'examinant avec attention : « Vous ressemblez à votre mère, ajouta-t-il, et vous rougissez comme elle : je vous préviens qu'il faut perdre cette habitude ; elle ne convient pas à un homme, et peut compromettre à la cour. Allons, le roi sortira bientôt, ne perdons pas de temps. » Chemin faisant, il lui donna quelques instructions sur les usages de la cour, et la manière de s'y présenter.

Enguerrand arriva au château, non sans trembler de la pensée de paraître devant son roi. Son

roi! ce mot produit sur les Français un effet inexprimable, il réveille en eux le sentiment du respect et de l'amour, et leur cause cette profonde et douce émotion, qui est un hommage à celui qui l'inspire, un bonheur pour qui la ressent.

Le marquis de Rochemaure avait ses entrées chez le roi : distingué par sa naissance et par d'éminents services, il était bien vu de Louis XIII, qui appréciait son courage et aimait sa brusque franchise. Cette franchise était telle, qu'elle écartait la méfiance habituelle de Louis, et fit illusion à l'homme le plus difficile à tromper, au cardinal de Richelieu. Ce ministre ne voyait dans le marquis qu'un homme amoureux de la gloire des armes, et qu'on rangeait toujours de son bord en montrant quelque complaisance à écouter le récit de ses batailles. Mais Rochemaure, dévoré d'ambition, et n'étant plus propre à la guerre par suite des nombreuses blessures qu'il avait reçues, éprouvait le désir d'être à la cour autre chose qu'un courtisan : il rêvait de grandes places, du pouvoir, et surtout la possibilité d'assurer à son fils les faveurs du souverain.

« Sire, dit-il en entrant dans le cabinet du roi, j'ai l'honneur de présenter à Votre Majesté un

jeune homme qui aspire à verser son sang pour votre service; il est bien jeune encore, mais je réponds de son courage .. — Et moi de ses succès, interrompit le roi. Je veux qu'il aille faire ses premières armes sous les ordres du maréchal de la Meilleraye, et je le lui recommanderai. Là, s'il ne le savait déjà, il apprendrait du duc d'Enghien comme on se bat en sortant presque de l'adolescence. Chevalier, vous resterez huit jours avec votre père, puis vous irez prendre Arras, et au retour de la campagne, nous verrons ce que l'on fera de vous... Voilà vêpres qui sonnent, n'y venez-vous pas avec moi, Messieurs? »

Cette invitation était un ordre, on se rendit à la chapelle où la cour était déjà réunie. Louis XIII, voulant étudier Enguerrand, lui fit signe de se placer non loin de lui; il s'aperçut avec plaisir que le jeune homme se mit en prière avant de donner à la curiosité un coup-d'œil qui, dans cette circonstance, eût pu admettre quelque excuse. Enguerrand priait de toute son âme; et en se trouvant au pied des autels, il revint aisément à ses pensées habituelles, Dieu et sa mère;... sa pauvre mère! « Oh! qu'elle souffre, pensait-il, qu'elle est triste! mon Dieu, adoucissez l'amertume de ses regrets; protégez-moi, venez à mon

aide pour que je n'afflige jamais si tendre mère par une conduite indigne d'elle et de moi. »

En sortant de la chapelle, le roi passa devant Enguerrand, et lui dit à demi-voix : « Courage, chevalier ; qui sait si bien rendre ce qu'il doit à Dieu, saura bien aussi servir son roi. » Oh ! comme le cœur d'Enguerrand se mit à battre ! comme son visage devint rouge ! Il voulut regarder la reine et toute la cour ; mais la reine et la cour le regardaient, et il ne sut plus que baisser les yeux.

Enfin, son père l'appelle, et traverse avec lui la galerie qui était remplie de monde : il entend vanter la grâce d'Enguerrand, et l'orgueil paternel étincelle dans ses yeux. Quant au chevalier, surpris, enchanté de l'accueil qu'il avait reçu du roi, il reprit courage, et répondit avec justesse à ce que voulurent bien lui dire les amis de son père.

Rentré à l'hôtel de Rochemaure, il soupa de grand appétit ; puis se trouvant seul avec son cher Raimond, il lui raconta ce qui venait de se passer, et finit son récit en s'écriant : « Ah ! si ma mère avait vu le roi me parler avec tant de bonté ! je vais lui écrire sur-le-champ, lui faire le détail de mon voyage, de mon arrivée... — De-

main il sera temps, répondit Raimond ; la journée a été longue ; couchez-vous, chevalier, vous devez avoir besoin de repos. »

Les huit jours que le roi avait accordés à Enguerrand s'écoulèrent vite ; les visites, quelques parties de chasse, un voyage à Paris, remplirent son temps de manière, que malgré son impatience de se rendre à l'armée, il fut étonné de se trouver sitôt au jour fixé pour le départ. Le marquis voyait arriver ce jour avec joie, il ne cessait de donner des avis à son fils sur la conduite qu'il aurait à tenir. Il l'embrassa assez tendrement en le quittant, et se dit, lorsqu'il le vit s'éloigner : « J'espère que cela ira bien, et qu'il saura se battre en Rochemaure. »

Avant le départ d'Enguerrand, le marquis lui avait appris un secret important : il était destiné à épouser mademoiselle Clotilde de Saint-Pierre, fort belle et fort aimable personne, que son père lui avait fait remarquer chez la reine. Elle n'avait pas encore quinze ans, et était fille du comte de Saint-Pierre, ancien ami du marquis, mort depuis peu. Madame de Saint-Pierre avait ratifié l'engagement que son époux avait pris avec le marquis de Rochemaure ; mais le mariage ne devait avoir lieu que lorsque Clotilde aurait seize

ans. Cette union était l'objet des vœux de Rochemaure; sa fortune était peu considérable pour son rang, et il trouvait dans celle de mademoiselle de Saint-Pierre ce qu'il fallait pour l'élever au niveau des plus riches seigneurs: aussi n'oublia-t-il rien pour convaincre Enguerrand de l'excellence de ce parti, l'engageant vivement à se lier avec le comte Roger de Saint-Pierre, frère de Clotilde, avec qui il allait se trouver à l'armée.

Enguerrand n'avait jamais arrêté sa pensée sur un pareil sujet, aussi sa surprise fut-elle extrême; mais il avait dix-huit ans, Clotilde était belle, et l'on devine aisément qu'il promit à son père de se conformer à sa volonté.

Arrivé au camp sous les murs d'Arras, Enguerrand fut favorablement accueilli par le maréchal de la Meilleraye, et même par le duc d'Enghien. D'un caractère modeste et ouvert, il ne parut pas vain de cette distinction, et tâcha de gagner l'estime de ses camarades; il y parvint aisément, mais il eut plus de peine à se faire des amis. La régularité de ses mœurs paraissait une censure amère de la conduite assez générale des jeunes officiers : s'il se mêlait à leurs parties de plaisir, il disparaissait sans affectation, lorsque la gaîté dégénérait en licence; et rentré dans sa tente, il

trouvait dans la prière, l'étude, et les avis de Raimond, la force de lutter contre l'entraînement de l'exemple.

Peu de temps après son arrivée, un incident le sépara naturellement de la société habituelle de ses camarades. Raimond fut atteint d'une maladie grave dont il se rétablit ; mais sa convalescence fut longue : son jeune ami, pendant ce temps, lui prodigua les soins d'un fils ; Raimond les recevait avec la tendresse d'un père, et la reconnaissance d'un fidèle serviteur.

Une tentation bien délicate pour Enguerrand fut la liaison qu'il dut former avec Roger de Saint-Pierre ; Roger, à peine âgé de vingt ans, avait de l'esprit sans culture, de la hauteur sans noblesse, mais un abord plein de cordialité et de chaleur qui lui avait donné la réputation d'être un ami devoué. Peut-être avait-il reçu de la nature le germe de sentiments généreux ; mais, gâté dès son enfance, il ne savait point résister à ses passions, et il les avait toutes. En s'y abandonnant, il les rendit plus impétueuses, et perdit peu à peu des inclinations qui, mieux cultivées, en eussent fait un homme de bien. Il répondit avec empressement aux avances que lui fit le chevalier, et il lui fallut peu de pénétration pour lire dans

une âme remplie de candeur. Enguerrand n'ayant pas une pensée dont il pût rougir, parlait avec cet épanchement qui a tant de grâce dans la jeunesse, et dont on ne se corrige qu'en perdant les illusions qui font presque tout le bonheur de l'homme. En l'écoutant, Roger s'étonna d'abord ; puis il sourit, puis il hasarda quelques railleries ; elles furent repoussées avec douceur.

On voulait un jour entraîner Enguerrand dans une partie composée des têtes les plus légères ; il refusa : piqué de sa résistance, « Chevalier, lui dit le comte, nous ne sommes pas ici dans un cloître ; cessez de vous singulariser par cette affectation ridicule de sagesse, ou renoncez à ma sœur : je ne veux pas qu'elle épouse un capucin. » Enguerrand eut besoin de toute sa raison pour contenir son extrême vivacité : « Si l'état militaire, répondit-il, entraînait indispensablement au vice, je le quitterais à l'instant, dussé-je même perdre l'espoir de vous appartenir : mais je sais qu'on y peut être fidèle à la vertu ; c'est le parti que je prends, et que vous récompenserez un jour de votre estime en dépit de vous-même. Croyez, mon cher Roger, qu'il y a quelque courage à résister à l'ami qu'on recherche et au frère de Clotilde. » En achevant ces mots, il serra la main du comte, et disparut.

Roger resta interdit, désarmé : ce n'est pas dans la première jeunesse qu'on est insensible à l'attrait de la vertu; pour n'en être pas touché, il faut une longue habitude de dépravation.

Enfin le moment tant désiré arrive, et le jour de l'assaut est fixé au lendemain. Cette nouvelle est accueillie par les cris mille fois répétés de *Vive le Roi!* on n'a plus que vingt-quatre heures pour se préparer, et tout est en mouvement. On visite ses armes, ses chevaux; on donne des ordres, on pense à tout,.... à tout; sauf au Dieu des armées, et à la mort à laquelle on va s'exposer. Alors cependant la foi n'était pas éteinte dans les cœurs; et si le grand nombre omettait les devoirs qu'elle impose, du moins ne les méprisait-on pas : on vit des guerriers qui avaient bravé mille fois les plus grands périls, venir plier le genou devant les ministres du Seigneur, et mettre ordre à leur conscience, pour n'avoir rien à redouter dans les combats.

Enguerrand imita ce pieux exemple; puis il revint dans sa tente et écrivit à son père : sa lettre respirait l'héroïsme, et le bonheur que lui causait d'avance l'espoir de bien servir son roi. Celle qu'il adressa à sa mère contenait aussi l'expression des plus nobles sentiments; mais

lorsqu'il vint à tracer le mot *adieu*, des larmes tombèrent sur ces lignes. « Si c'était un dernier adieu, se dit Enguerrand, que deviendrait ma pauvre mère? » Il ne pense pas à lui, il ne donne pas un regret à la vie, à la douce clarté du jour, au brillant avenir qui lui souriait : il voit la douleur de sa mère, il entend ses soupirs, les siens lui répondent. Si l'amour de la gloire appelle quelquefois l'admiration, c'est surtout lorsqu'il habite une âme sensible, parce qu'alors il lui faut triompher des affections les plus douces et les plus légitimes. Le soldat qui ne regrette rien, qui n'aime rien, est comme un tigre que l'instinct seul porte à verser du sang : il affronte la mort avec une indifférence stupide, parce qu'il ne voit rien au-delà du trépas.

« Cher Raimond, dit le chevalier à son fidèle ami, cette lettre est pour ma mère; envoyez-la-lui si je succombe dans le combat : elle y puisera les seules consolations dignes de sa piété. Dites-lui que ses conseils et son souvenir m'ont servi d'égide; ils m'ont appris qu'une mort glorieuse est préférable à une longue existence que des erreurs ou de coupables faiblesses auraient souillée. Dites-lui qu'elle a été constamment l'objet de mon respect et de ma tendresse, et qu'en volant avec

ardeur, avec enthousiasme au combat, son fils a éloigné un moment la pensée de la gloire, pour donner des pleurs à une mère adorée. » Il s'arrêta en soupirant, puis coupa une mèche de ses cheveux, qu'il se disposait à renfermer dans sa lettre.

Attendri jusqu'aux larmes, Raimond embrassa son jeune élève, et lui témoigna le regret de ne pouvoir le suivre. Leur entretien fut interrompu par l'arrivée de Roger, qui, suivi de quelques amis, venait inviter Enguerrand à se réunir à eux pour se préparer gaîment à l'assaut du lendemain. « Je ne le puis, Messieurs ; vous voyez que j'écris, et.... — Ah ! tu fais ton testament sans doute ; vraiment, mon cher, tu es bien heureux d'avoir quelque chose à donner : pour moi, je lègue mes dettes à ma mère, et je compte trop sur la mémoire de mes créanciers, pour me croire obligé d'en faire la liste.... Mais écoute, il me vient une idée ; » en tirant Enguerrand à part : « Puisque tu espères être tué demain, continua Roger, prête-moi douze louis aujourd'hui : j'ai joué hier, je jouerai encore ce soir, et entre nous je n'ai plus d'argent. — Je suis moi-même fort gêné ; voilà ma bourse, vous pouvez en juger. — Gêné ! eh mais ! voilà trente pistoles. — Cette somme n'est pas toute à moi. — Comment?

— J'allais sortir pour porter,... pour remettre...
— Quoi! mon cher, auriez-vous quelque intrigue secrète? Ah! le petit hypocrite! dit le comte en revenant vers ses amis; voilà les affaires importantes qui l'occupent, et qui l'empêchent de venir souper avec nous! Messieurs, je vous dénonce le chevalier : il ne veut pas être des nôtres parce qu'il a des messages à envoyer je ne sais où.... Une lettre! des cheveux! eh! mais vraiment, il n'y manque qu'un portrait. Peut-on savoir, beau Céladon, quelle est la divinité qui vous occupe?...
— C'est ma mère. »

Ces mots si simples eurent le pouvoir d'arrêter le torrent de mauvaises plaisanteries qui allait accabler le chevalier; et ses amis se retirèrent, à l'exception de Roger, qui fit de nouvelles instances pour obtenir les douze louis qu'il avait demandés. « Je ne puis vous en prêter que six, dit Enguerrand, j'ai disposé du surplus. — On attendra bien, et moi je ne puis attendre. — Et moi, je ne serai point infidèle à la parole que j'ai donnée. — Ainsi, chevalier, vous préférez je ne sais qui, à votre ami, à votre frère? — Mon cher Roger, je ne vous préfère que mon devoir; hors de là, tout ce que j'ai vous appartient. — Voilà de belles paroles assurément; je voudrais toute-

fois des preuves plus solides de votre amitié ; et s'il faut que je dise toute ma pensée, je crois que le sage Enguerrand a en réserve d'autres fonds qu'il ne destine pas à venir au secours de l'amitié. — Parlez-vous sérieusement, Roger? — Très sérieusement : j'ai une haute idée de votre prudence, de votre économie.... — C'en est trop, s'écria Enguerrand avec vivacité, je ne puis supporter qu'un ami me croie à la fois avare et dissimulé. Je vous répète que je n'ai d'autre argent que celui que renferme cette bourse ; j'en jurerais même, si ma parole ne devait pas suffire. — Ne jurez pas, mon cher, mais prêtez-moi cette somme ; qu'en ferez-vous ici ?.... quels engagements avez-vous pu contracter dans le camp? — Des engagements sacrés, et un ami doit m'estimer assez pour ne pas me forcer à des explications. — Ainsi vous me refusez? — Avec regret, mais je ne puis que partager... — Adieu, chevalier ; et moi aussi, je vais écrire à ma mère, et lui vanter les rares qualités de son gendre futur.

Roger refusa les six louis que son ami lui offrait, et sortit furieux. Enguerrand, resté seul, sentit naître en lui une tristesse inquiète : le chagrin que l'on cause à ce qu'on aime pèse sur le cœur, comme un tort, et l'on en veut quelquefois

à la raison, quand les devoirs qu'elle impose sont en contradiction avec les plus doux sentiments.

Pour se réconcilier avec lui-même, Enguerrand prit la somme qu'il avait destinée au malheur, et la porta à un soldat languedocien, qui avait été grièvement blessé aux dernières affaires, et qui venait d'être réformé. Ce brave homme ne savait comment regagner le sol qui l'avait vu naître, et s'affligeait à l'idée de ne plus revoir son vieux père : en recevant cet argent dont il avait besoin, et qu'il ne pouvait attendre que du ciel, il fit éclater des transports de joie si vrais, si pathétiques, que le chevalier abandonna son âme aux ravissantes émotions de la bienfaisance. La colère de Roger, ses menaces, les suites qu'elles pourraient avoir, tout fut oublié; ou plutôt, en goûtant une jouissance si pure, Enguerrand n'éprouvait qu'un regret, c'est que son ami ne la connût pas.

Plongé dans de douces et mélancoliques réflexions, il revenait à sa tente, lorsqu'il rencontra Raimond; tous deux allèrent s'asseoir sur un tertre où l'on jouissait d'une vue fort étendue. L'air était pur, le soleil se couchait radieux, et les oiseaux préludaient au repos de la nuit par ce gazouillement doux et léger qui semble être leur dernier hommage à la Providence : un jeune

pâtre faisait entendre au loin le son d'un flageolet, et des troupeaux erraient tranquillement dans des plaines fertiles. « Quel calme! dit Enguerrand, et demain, cette nature qui s'endort en paix se réveillera au signal des combats ! demain, ces chants joyeux se changeront en cris de détresse, et cet horizon si pur sera noirci par la poussière qui volera sous les pieds des combattants! demain, ces terres fertiles recevront les corps des guerriers qui les auront dévastées!..... que d'âmes s'endormiront du sommeil éternel, qui ne pensent en ce moment qu'aux lauriers de la victoire! O mon Dieu, ajouta-t-il en levant les yeux au ciel, daigne exaucer les vœux que je t'offre peut-être pour la dernière fois; donne à mon bras la force des héros, et à mon âme la pureté des anges, pour que je puisse combattre en soldat, et affronter la mort en chrétien. Et toi! Reine du ciel, si ma mère doit pleurer son Enguerrand, daigne verser dans son âme des consolations efficaces. — Pourquoi, chevalier, vous occuper d'aussi lugubres pensées, elles pourraient énerver votre courage. — Énerver mon courage!.... Raimond, si le souvenir de ma mère attendrit mon âme, il l'embrase aussi du désir de me rendre digne d'elle : l'espoir de me distinguer

allume dans mon sang une ardeur qne j'ai peine à réprimer : la gloire m'apparaît sous des couleurs brillantes, et je brûle d'obtenir les palmes qu'elle promet, dussent-elles être arrosées de tout mon sang. Qu'une mort si belle est digne d'envie! mais elle coûterait des larmes à ma mère; si je désire vivre, c'est pour elle seule. »

La trompette appelle dans ce moment les guerriers au repos: chacun entre dans sa tente et s'endort en rêvant à la gloire.

A peine l'aurore a-t-elle doré de ses premiers rayons le camp des Français, que tous ouvrent les yeux, et saluent le jour qui leur promet la victoire. Enguerrand s'élance sur ses armes en s'écriant :« C'est donc aujourd'hui que je vais mériter de les porter. » Il sort de sa tente et reçoit la bénédiction que l'aumônier donne à l'armée. Quel moment solennel, que celui où ces guerriers, couverts de fer et sentant battre sous leur armure un cœur plein de bravoure, s'humilient au pied de la croix, confessant humblement que la victoire est dans les mains du Dieu des armées! Après cet acte religieux, tous se relèvent, et regardent avec fierté les remparts qui doivent tomber sous leurs coups. Ils répriment l'impatience si naturelle aux Français, et attendent le signal ;

enfin il est donné. L'airain tonne et la mort vole de toutes parts. Déjà les Français ont franchi les obstacles qui les séparaient des murs; déjà des échelles sont dressées; déjà officiers et soldats se disputent la gloire d'y monter les premiers, lorsque Enguerrand, remarquant un endroit faiblement défendu, s'élance, arrache une enseigne de la main d'un officier blessé, et parvient en peu d'instants sur le rempart où, le premier, il arbore le drapeau blanc. Les assiégés l'attaquent avec fureur, il se défend avec intrépidité. Bientôt il aperçoit à ses côtés Roger suivi de quelques soldats, et le cri de victoire se fait entendre: Enguerrand continue de combattre et de vaincre.

Arras s'est rendu, et le duc d'Enghien, le premier héros de l'armée, voit s'ouvrir devant lui les portes de la ville. Il entre, et cherche à réprimer la fureur du soldat; son âme intrépide retrouve le calme de la prudence et de la bonté dès que l'ennemi est vaincu. Mais comment empêcher le désordre dans un premier moment? les habitants effrayés se cachent et ferment leurs maisons, et les Français sont encore forcés d'employer la violence, lorsqu'ils ne demandent qu'à se reposer de leurs nobles fatigues.

Enguerrand s'était retiré avec quelques officiers

dans une espèce de grange. Roger y arrive bientôt avec plusieurs camarades, qui, s'approchant d'Enguerrand, le félicitent du bonheur qu'il a eu de planter le premier l'étendard de la France sur les murs d'Arras. Échauffé par les fatigues de la journée, et conservant encore quelque ressentiment du refus que le chevalier lui avait fait la veille, Roger interrompt ces louanges avec impatience, et s'écrie qu'Enguerrand s'attribue une gloire qui lui appartenait : Enguerrand, surpris, le prie de s'expliquer ; Roger répond avec hauteur que l'échelle dont le chevalier s'est servi pour monter à l'assaut avait été apportée par lui, et qu'il s'apprêtait à escalader la muraille, lorsqu'Enguerrand s'y était élancé, suivi de quelques soldats. « J'ignorais, mon cher Roger, que cette échelle eût été posée par vous ; vous étiez à cinquante pas de moi, et je ne crus pas vous enlever un avantage, en profitant de l'occasion qui se présentait. — A cinquante pas ! répéta Roger avec colère ; à cinquante pas ! j'étais si près de cette échelle, que vous avez été obligé de me repousser pour y monter. — J'affirmerai sur l'honneur... — Et moi, j'affirme que vous en avez menti. »

Il est impossible de peindre l'effet que ces mots produisirent sur Enguerrand, la violence avec la-

quelle le sang se porta à son visage, et la vivacité avec laquelle il tira son épée du fourreau : raison, amitié, religion, tout est oublié, et le ressentiment d'une offense qu'il n'a point méritée lui cause un vrai délire. Roger, non moins impétueux, se met en défense ; il répond vaillamment et d'abord avec succès aux coups de son adversaire ; bientôt il est blessé et tombe baigné dans son sang. A ce spectacle, le chevalier pâlit, jette son épée, s'agenouille auprès de son malheureux ami, le presse dans ses bras, veut arrêter le sang, et demande au ciel et à la terre la vie de celui à qui il vient de donner la mort. « Roger, Roger, s'écrie-t-il avec un accent déchirant, demande grâce à ton Dieu, et ne va pas paraître devant lui sans repentir... Un soupir du cœur, et tu peux être sauvé... Roger, pardonne-moi, et le Seigneur te pardonnera : regarde-moi ; serre-moi la main... Roger, ne veux-tu ni me voir, ni me pardonner?... C'est ton ami qui te parle... Roger! Roger!... »

Et le malheureux chevalier poussait des cris déchirants, comme s'il eût voulu que ces cris franchissent l'espace que la mort seule parcourt avec tant de rapidité. Touchés de son désespoir, ses camarades l'arrachèrent du corps du mourant, et tâchaient de calmer son agitation. « Laissez-

moi, leur dit-il, laissez-moi le réchauffer, le ranimer, lui rendre la vie, ne fût-ce que pour un moment. Peut-être existe-t-il encore; s'il pouvait m'entendre! N'a-t-il pas soupiré?... Ah! s'il invoque son pardon, je suis moins malheureux... Un prêtre; au nom du ciel, allez chercher un prêtre. » On l'assura que Roger venait d'expirer : ces mots furent les derniers qu'il pût entendre. Il tomba sans connaissance, et fut porté dans une maison, où des femmes s'empressèrent de le rappeler à la vie.

Roger, en se défendant, lui avait fait au bras une blessure qui exigeait des soins, et un chirurgien fut appelé. Le petit nombre d'officiers présents à la scène du duel, s'engagèrent sous la foi du serment à ne point révéler ce secret. « On imaginera, se dirent-ils, que Roger a péri dans le combat : ce sera un adoucissement à la douleur de sa famille, et au désespoir d'Enguerrand. » On lui fit part de ce projet dès qu'il fut en état de l'entendre; il en fut reconnaissant et non consolé : la religion qui adoucit toutes les peines aggravait la sienne; il se représentait son ami Roger paraissant au tribunal de l'Éternel, chargé de fautes que pas un seul soupir peut-être n'avait expiées, et à cette pensée, son sang se glaçait dans ses vei-

nes : il se fût voué dès ce moment à la pénitence la plus austère, s'il eût pu croire sauver par là l'âme de son ami.

Cependant un rayon d'espérance se fait jour au milieu des craintes funestes d'Enguerrand ; il croit que Roger lui a serré la main ; cette étreinte était-elle le pardon de l'amitié et le repentir d'un chrétien ? Enguerrand veut l'espérer : il s'attache à cette idée, comme l'homme battu de la tempête, à la planche que les flots lui présentent ; il la saisit, et au premier instant de sa joie, il croit entrevoir le port et salue déjà le rivage, quoiqu'il soit encore en pleine mer. « O mon Dieu, dit Enguerrand avec ferveur, écoute mon humble prière et reçois ma promesse : pour expier mon crime, pour obtenir la grâce de Roger, je fais vœu de porter toute ma vie un cilice, et de renoncer à la main de Clotilde : elle ignorera que je suis le meurtrier de son frère, mais puis-je unir ma main à la sienne ? Non, jamais ;.... j'ai semé le deuil dans cette famille ; est-ce à moi d'en recueillir l'héritage ? »

Plus calme, mais toujours malheureux, le chevalier fut retenu au lit pendant trois semaines. Raimond, que l'état de son jeune ami inquiétait, chercha à pénétrer son secret ; il n'en obtint que des réponses vagues et des soupirs étouffés. Le

maréchal de la Meilleraye, qui a su la conduite pleine de valeur du chevalier, vient le voir, le félicite, et lui promet de l'avancement; à tant d'honneur Enguerrand reste froid et indifférent: le maréchal prend l'abattement de la douleur pour un effet de la maladie, et le quitte en se persuadant qu'il lui a causé un plaisir assez vif pour hâter sa guérison.

Qu'ils sont cruels les maux qu'on ne peut avouer! comme ils fermentent et s'enveniment! qu'il est affreux ce sourire, arraché par la complaisance, et qu'une larme furtive accompagne! Pauvre Enguerrand! jusqu'ici tu n'avais connu que des peines légères; jusqu'ici une mère avait adouci tes jeunes chagrins ;..... à présent, loin d'elle, tu souffres et tu te tais; tu souffres, et, suivant l'erreur de ton âge, tu crois qu'on ne guérit pas de la douleur! triste, accablé de chagrin, tu es las de la vie, dès le premier pas que tu y fais.

L'aumônier de son régiment, le vénérable père Urbain, qui a déjà reçu le secret de ses faiblesses, apprend sa maladie; il accourt, et obtient un aveu que la religion avait seule le droit d'exiger, comme elle a seule le droit de commander l'espérance. Enguerrand se confesse coupable, et dé-

teste la colère qui lui a fait tremper les mains dans le sang d'un ami; ses remords sont si pressants, si vrais, que l'aumônier, ému de compassion, pleure sur lui, le console, l'encourage, et lui ordonne d'espérer et de prier sans cesse pour Roger.

Cet entretien, en ranimant l'âme d'Enguerrand le rendit à la santé : peu à peu il reprit ses forces, mais non l'éclat de son teint, ni la vivacité de ses yeux. Raimond le remarque et s'en afflige; il pense à madame de Rochemaure, et il lui semble entendre déjà le cri que l'effroi arrachera à la trop tendre mère.

La campagne était terminée, le chevalier revint à Saint-Germain, où son père le reçut avec les transports de l'orgueil satisfait. Pâle et le bras en écharpe, Enguerrand paraît aux yeux du marquis le plus beau des héros. Il le mène à la cour, chez ses amis, et surtout chez la comtesse de Saint-Pierre; c'est là qu'une scène déchirante attendait le chevalier. Dès qu'elle l'aperçoit, la comtesse lui tend les bras en pleurant; Enguerrand se précipite à ses pieds, baisse la tête, et n'ose prendre la main qui cherche la sienne. La vue de son trouble augmente celui de madame de Saint-Piere, qui le relève, et l'embrasse en sanglotant. » O mon fils, s'écrie-t-elle, ô Roger, que ta gloire coûte cher à

ta mère? et quelle faible consolation pour moi, que de me dire que tu es mort au champ d'honneur! Chevalier, vous l'avez connu, ce fils chéri, vous savez quel était son courage, quel cœur il possédait: sans doute il avait les défauts de son âge; mais, si le ciel ne me l'eût pas ravi, , je l'aurais vu mûrir avec le temps, et charmer ma vieillesse par ses vertus. Sa mort aura, j'espère, expié ses erreurs : on me dit qu'il a eu le temps d'implorer la clémence du ciel; ah! j'ai donc encore des grâces à rendre à la Providence!... Chevalier, je le vois à vos larmes, vous aimiez Roger; eh bien! venez souvent, et nous mêlerons nos pleurs: car plus de joie, plus de bonheur; espérance, présent, avenir, tout est enseveli pour moi dans le tombeau de Roger. O souvenir cruel! ajoutait-elle en redoublant ses sanglots, et la tête appuyée sur l'épaule d'Enguerrand. Chevalier, reprit-elle après un long silence, vous ne verrez point Clotilde; je l'ai envoyée chez ma mère. Le croiriez-vous? j'avais besoin d'être seule, pour me livrer à toute ma douleur; je la dissimulais devant elle, pour ne pas l'en accabler, et cet effort était au-dessus de mon courage. »

Du courage! combien il en fallut au chevalier, pour supporter sans se trahir le désespoir de cette

mère infortunée! Ses larmes, ses soupirs, ses tendres plaintes étaient autant de traits qui s'enfonçaient profondément dans son âme. Cent fois il fut au moment de repousser la main qui pressait la sienne, et de se soustraire à des caresses dont il semblait que la nature avait horreur : il se tut par compassion, et porta seul le poids accablant de ses remords. Son trouble, son silence, furent un baume pour madame de Saint-Pierre : « Bon Enguerrand! se disait-elle, c'est un fils que le ciel m'envoie dans ma détresse ; s'il ne me console pas de la perte de Roger, il m'aidera à la supporter. »

Malgré les efforts du chevalier pour surmonter sa tristesse, elle était encore trop visible pour que son père n'en fût pas frappé : il crut la dissiper en lui annonçant qu'il allait hâter son mariage, et vit avec surprise qu'il augmentait par-là les peines de son fils. Il lui en demanda la cause d'un ton sévère ; Enguerrand répondit en balbutiant. La modération n'était pas la vertu favorite du marquis ; il était du nombre de ces gens qui, cédant aux mouvements de la colère, croient s'en excuser en disant qu'ils sont vifs ; comme si l'aveu d'une passion suffisait pour autoriser à s'y livrer! Quoi qu'il en soit, sans autre explication,

et d'un ton animé par la fureur : « En deux mots, lui dit-il, est-ce que vous renoncez au projet d'épouser mademoiselle de Saint-Pierre? — Oui, mon père. — Comment! oubliez-vous les engagements positifs, contractés par les deux familles? — Non, mais un engagement plus sacré... — Ah! malheureux, te serais-tu lié contre ma volonté? Un amour coupable a-t-il pu t'écarter de tes devoirs?... Ne t'attends pas à me voir approuver des nœuds contraires à l'honneur. — Ce n'est pas l'amour... — Quoi! ton refus ne viendrait pas d'une inclination?... — Il ne vient d'aucun sentiment dont vous puissiez vous offenser... je dois espérer que vous ne me disputerez point à Dieu, et c'est à Dieu que je me suis engagé;... un vœu... — Un vœu! pourquoi? à quelle occasion? — Malade, et près de paraître devant la justice éternelle, j'ai voulu la fléchir en offrant un sacrifice au Seigneur; j'ai fait vœu de ne point me marier. — Aimez-vous Clotilde? — C'est une question que je ne fais pas à mon cœur. — Elle est si belle, si vertueuse! — Je cherche à oublier ses vertus, sa beauté. — Un vœu ne peut s'opposer à la volonté d'un père. — Je l'ai fait à la face de Dieu, de Notre-Dame, et des saints anges; mon devoir est d'y être fidèle... Mon père, au

nom du ciel, détournez de moi ces regards sévères, ils m'accablent de douleur... — Ce que tu dois craindre, c'est d'exciter ma colère? — Ah! si la colère d'un père est redoutable, qui pourrait supporter celle de Dieu? — Fils ingrat! ton audace;... mais finissons, je te donne huit jours pour réfléchir... tu invoques la religion! elle n'apprend point à violer ses promesses, à braver l'autorité paternelle :... sors. »

« Qu'il est terrible le ressentiment d'un père! se dit Enguerrand lorsqu'il fut seul, et quel moyen de m'y soustraire? lors même que je ne serais pas lié par un vœu, l'honneur seul m'obligerait à ne pas abuser de l'ignorance de la comtesse. Si j'osais me présenter à l'autel avec Clotide, ne verrais-je pas l'ombre de son malheureux frère s'élever entre elle et moi? Je sens bien qu'en avouant tout à mon père, je me sauverais du malheur d'épouser Clotilde; mais ce fatal secret serait bientôt divulgué. Plus jaloux de défendre son honneur que de ménager la tendresse d'une mère, mon père dévoilerait à la comtesse la raison trop puissante, qui doit m'éloigner pour toujours de sa fille. Quelle affreuse lumière pour cette mère infortunée! et moi, en horreur à ses yeux, maudit par elle, le souvenir de son déses-

poir et de ses imprécations me suivrait partout. Non, je ne puis affronter un tel supplice : la co lère de mon père est sans doute un malheur cruel, mais ce malheur n'atteindra que moi. Mon père ! oh ! si mes prières pouvaient l'attendrir ! Oui, je le conjurerai de m'accorder quelque temps, et la Providence fera le reste. » Après cette réflexion, Enguerrand fut plus calme ; on espère tant de l'avenir quand on est jeune !

Moins irrité contre son fils qu'il ne l'avait témoigné, le marquis crut qu'il serait facile de vaincre une résistance qui n'avait pas son principe dans une passion. Il se décida à confier à madame de Saint-Pierre l'opposition qu'Enguerrand apportait à épouser Clotilde : la comtesse lui avait souvent parlé de l'attachement qu'elle portait au chevalier, et il ne doutait pas qu'elle ne fût pour lui en cette occasion un puissant auxiliaire ; la piété de madame de Saint-Pierre lui ferait voir avec indulgence la ferveur inconsidérée d'un jeune homme, et son amitié pour lui l'engagerait à chercher les moyens de détruire cet obstacle. La comtesse entendit en effet, non seulement sans colère, mais avec attendrissement, le récit de M. de Rochemaure ; il est vrai qu'il lui peignait son fils sous les couleurs les plus propres à l'attendrir,

amoureux de Clotilde, et désespéré d'avoir fait un vœu qu'il regrettait de ne pouvoir rompre.

Après une longue conversation, les deux amis convinrent que le marquis continuerait de traiter son fils avec toutes les apparences d'un profond ressentiment, tandis que la comtesse essayerait, à force de caresses et de démonstrations d'amitié, d'ébranler la constance d'Enguerrand.

Pendant que ce plan se combinait chez la comtesse, le chevalier trouvait un ennemi dans un de ses camarades; c'était Gaston de Coligny, qu'il avait connu au siége d'Arras. Celui-ci, arrivé à Saint-Germain depuis peu de jours, avait appris que mademoiselle de Saint-Pierre était promise à Enguerrand, et son orgueil ainsi que son amour se révoltèrent contre cette union. Passionnément épris de Clotilde, il était au moment de demander sa main, et ne doutait pas que son nom, sa fortune, et le grade élevé où il était déjà parvenu, ne lui méritassent la préférence sur ses rivaux : quelle fut son indignation, en apprenant que ce jeune Enguerrand, à peine connu, à peine présenté à la cour, lui enlevait l'objet de toutes ses espérances! il jura de le lui disputer, fût-ce au prix de son sang, et rechercha les moyens de l'offenser.

Trop absorbé dans son affliction, Enguerrand s'aperçut à peine, dans le commencement, de la conduite de Gaston envers lui; n'ayant jamais rien fait qui pût le blesser, il attribua d'abord à une nuance de caractère les manières hautaines de son rival; il le plaignit, tenta de le ramener; puis, voyant que ses efforts étaient infructueux, il prit le parti de s'éloigner insensiblement de lui. Les manières simples et nobles du chevalier déconcertaient Gaston, et redoublèrent sa colère. Un jour, que tous deux suivaient la chasse du roi, Coligny fit faire à son cheval un mouvement si brusque et si violent, que celui d'Enguerrand en fut renversé, la tête du chevalier frappa contre un arbre, et son visage fut bientôt couvert de sang. Un cri général s'élève à l'instant, et l'on accuse Gaston d'être cause de cette chute. Le chevalier n'ayant qu'une légère blessure à la tête, se relève gaîment et cherche à tranquilliser ceux qui l'entourent. Coligny s'approche et lui dit à l'oreille : « Chevalier, je suis à vos ordres.—Demain, répondit Enguerrand, à la forêt, vers la croix du roi, à cinq heures. » A ces mots que personne n'entend, ils se séparent, et bientôt on cesse de s'occuper d'un événement dont les suites paraissent sans danger.

Rentré chez lui, Enguerrand se perdit dans ses réflexions, et se demandant la cause de l'inimitié de Coligny, « Hélas! se disait-il, je cherche à me faire aimer, et c'est en vain; je sème des paroles de paix, et la haine croît sous mes pas: c'est donc à vous, ô mon Dieu, que je donnerai ce cœur que l'on outrage sans pitié. On me raille de mon zèle pour votre loi; on me dit qu'en fuyant les plaisirs de mon âge, je ne connaîtrai plus les jouissances de la vie. Ah! sont-ils heureux, ceux qui veulent m'attirer dans le torrent qui les entraîne? sont-ils heureux, ces roseaux agités par le vent de mille passions? J'ai vu les larmes qu'arrache un amour malheureux; j'ai entendu les cris du joueur et les regrets de celui que l'ivresse a fait manquer à son devoir; et voilà les plaisirs qu'ils vantent, les jouissances auxquelles ils sacrifient tous leurs jours! Et moi aussi, j'ai prêté l'oreille à la voix des passions; un moment, un seul moment, j'ai pensé que la vengeance était douce!.. ombre chère, ombre sanglante de Roger, combien tu me punis de cette erreur! Sans cesse présente à mes yeux, tu me montres la blessure que te fit ma main, et les larmes de ta mère; mon Dieu! serai-je toujours poursuivi par cette vue funeste?.. Demain, oui demain, j'irai à la forêt, j'y rencon-

trerai Gaston;... c'est vous, Seigneur, qui conduirez mes pas; daignez mettre sur mes lèvres les paroles qui touchent et désarment. Ils me traiteront de lâche;... j'en mourrai... du moins, je mourrai innocent, et une autre mère ne m'appellera pas l'assassin de son fils. »

Enguerrand passa la nuit dans une grande agitation; l'aurore le trouva prêt à partir. Il prit son épée, et y appuya ses lèvres, en disant : « Je te consacre à Dieu et au roi. » Puis il se rendit au lieu désigné : Coligny y était déjà avec deux témoins; il demeura surpris de voir le chevalier seul. « Pourquoi sans témoins, chevalier? — Il en est un qui nous voit l'un et l'autre, c'est Dieu; et je vous demande en son nom quels sont mes torts envers vous; j'ose vous le jurer devant lui, jamais une seule de mes pensées, encore moins une seule de mes actions, n'a eu pour objet de vous blesser. J'ai admiré votre courage à l'armée, j'ai vanté vos talents militaires, j'ai désiré votre estime; telle a été ma conduite envers vous. — S'il en est ainsi, mon offense n'en est que plus grave, et me voilà prêt à vous en rendre raison. — Si vous reconnaissez l'offense dont vous parlez, elle n'existe plus. — Votre honneur, chevalier, exige une autre réparation. — Le véritable

honneur n'est pas inflexible ; il ne sait pas répandre le sang pour satisfaire un orgueil déplacé.— Vous me semblez moins jaloux de votre honneur que de votre vie ; j'attendais de vous plus de courage. »

Enguerrand rougit et pâlit cent fois en un moment : croisant fortement ses bras sur sa poitrine, pour se défendre du mouvement qui le portait à saisir son épée, il lève les yeux au ciel, puis il dit avec autant de force que de noblesse : « J'aurai le courage de ne pas me battre. — Dites plutôt la prudence ; et peut-on connaître le motif d'une telle conduite? — La religion. — En ce cas, chevalier, faites-vous moine ; car qui de nous voudra de vous pour camarade? — Celui qui me verra combattre les ennemis de mon roi : ce n'est point la mort que je crains, j'en ai donné la preuve ; nous nous retrouverons, je pense, au champ de l'honneur, et là, si je n'ai pas le bonheur d'obtenir votre amitié, j'espère du moins vous forcer à l'estime. Adieu, Messieurs. »

Et Enguerrand s'éloignait avec une tranquillité apparente qu'il était loin d'avoir, lorsque Coligny, courant après lui, l'arrête et lui jure qu'il ne le laissera pas aller sans s'être mesuré avec lui. « En voulez-vous à ma vie? lui dit le cheva-

lier; éloignez vos témoins et suivez-moi. » En disant ces mots, il l'entraîne dans la partie la plus épaisse de la forêt, et, découvrant son sein, « Frappez, ajoute-t-il, satisfaites votre désir, personne ne vous voit; je vous pardonne ma mort. » Coligny, mettant l'épée à la main, lui répondit : « Je ne suis point un assassin, mais je vous hais; vous m'avez offensé. — Vous me haïssez, Gaston! je vous ai offensé! Quelle offense vous ai-je faite? — Ne m'enlevez-vous pas le seul bien auquel j'aspire, la main de Clotilde?

« Grand Dieu! répondit Enguerrand, et il allait faire l'aveu de sa dernière résolution; mais il sentit que son rival prendrait cet aveu pour une honteuse défaite, et se retint : puis, faisant un nouvel effort sur lui-même, « Non, dit-il, je ne me battrai point, et, je le répète, je vous abandonne ma vie. — Va, fils indigne du père qui t'a donné le jour; va, mon mépris pour toi égale désormais ma haine. » Et Coligny va rejoindre ses témoins.

Demeuré seul, Enguerrand perd tout son courage; son âme est en proie aux plus vives émotions; les derniers reproches de Coligny l'accablent : il gémit et ne murmure point; son état est une véritable agonie. Pâle et défaillant, « O mon

Dieu ! s'écrie-t-il, vous le voyez, cet effort surpasse les forces humaines ; mettez fin à une existence entachée d'infamie. » Il tombait presque expirant, lorsqu'il lui sembla entendre une voix céleste prononcer ses mots : *N'offense jamais, pardonne toujours.* Ce sont ceux que lui dit sa mère en le quittant : son imagination, exaltée par la douleur, les rappelait alors à son souvenir. Dans sa croyance pleine de candeur, Enguerrand ne douta pas que le ciel n'eût daigné lui parler. Ces accents retentirent longtemps à son oreille ; et ses yeux, que la honte tenait attachés à la terre, osèrent se relever et jouir, et jouir encore de la douce clarté du jour. Il s'éloigna à regret de cette forêt, où il avait cru entendre la parole de Dieu, de ce Dieu qui console de tout, pour revenir au milieu des hommes, dont la vue seule devait aggraver ses peines.

Pour éviter de se trouver avec son fils, dont la résolution l'avait vivement blessé, le marquis de Rochemaure était allé à Paris ; il devait y attendre des nouvelles de la comtesse, nouvelles qui décideraient de sa conduite à l'égard d'Enguerrand. Cette absence avait délivré le chevalier d'une crainte mortelle : accoutumé à la confiance, il souffrait de ne pouvoir se livrer, avec son père,

à ces doux épanchements qui firent si longtemps le charme de sa vie. Plusieurs fois il avait tenté de lui ouvrir son cœur, mais un air ou sévère ou railleur, et quelquefois aussi ce regard étonné qui semble dire : *Je ne vous comprends pas*, l'avaient arrêté dès les premiers mots.

Raimond lui manquait aussi : toujours faible depuis sa maladie, il était retourné à Rochemaure, où la marquise l'avait accueilli comme un ami d'autant plus cher, qu'elle pouvait s'entretenir avec lui de son Enguerrand : chaque jour lui voyait faire les mêmes questions ; chaque jour entendait les mêmes réponses, et tous deux ne s'en apercevaient pas.

Fatigué de porter seul le poids de ses peines, le chevalier alla le soir chez le père Urbain. Il lui confia son aventure, ses combats, sa faiblesse, et la victoire qu'il avait remportée avec tant de peine. Le bon père le pressa sur son sein avec la plus vive émotion : « Mon cher fils, lui dit-il, avec cette onction qui faisait le caractère de son éloquence ; à Arras, vous fûtes un soldat intrépide, ici vous êtes un héros ; là, les hommes applaudirent à votre bravoure, ici les anges célébreront votre triomphe. Noble confesseur de Jésus-Christ, levez les yeux et voyez la palme qui vous attend :

celle qu'on arrache avec courage dans le champ des humiliations n'est pas moins brillante que celle qu'arrose le sang des martyrs. Eh! que sont les douleurs du corps, en comparaison des tourments d'une âme qui lutte contre le fantôme que les hommes décorent du nom d'honneur? Elle sait que sa victoire sera appelée une honteuse défaite; elle le sait, mais son regard a percé le mystère de l'éternité, et elle ne craint pas de franchir l'abîme qui l'en sépare. »

Chaque parole du vénérable religieux produisait sur le cœur d'Enguerrand l'effet de la douce rosée du matin sur une prairie desséchée : de même que ces larmes du ciel pénètrent peu à peu le sein de la terre, et en font sortir des milliers de fleurs, de même Enguerrand revient à la vie, en entendant les éloges donnés à son courage par un homme vertueux. Son sang circule avec plus de rapidité; sa tête abaissée reprend l'attitude noble qui lui est naturelle, et les éclairs qui sortent de ses yeux semblent appeler et défier de nouveaux dangers.

Devinant ce qui se passe dans l'esprit de son jeune disciple, « Attendez du temps, reprit le père Urbain, ou plutôt de la Providence, les occasions de donner de nouvelles preuves de votre valeur; l'orgueil peut-être vous les ferait désirer trop vi-

vement ; la sagesse veut de la patience : l'humilité porte le plus lourd fardeau, sans mesurer des yeux si le chemin qu'elle doit parcourir est encore long. »

Enguerrand rougit, car cet avis répondait à sa pensée, et sa confusion lui apprit que les désirs même les plus légitimes peuvent s'allier avec des pensées qui en ternissent la pureté. Docile comme la vertu, confiant comme l'innocence, il avoua à son guide tous les mouvements qu'excitaient dans son âme la révolte de l'orgueil, la crainte de l'opinion des hommes, et le désir de voir humilier à son tour celui qui avait fait à son honneur une blessure si cruelle.

« Vous souffrez donc beaucoup ? lui dit le père Urbain. — O mon père ! plus que vous ne pouvez le penser ;... mille fois plus que je ne saurais vous le dire. — Eh bien ! mon fils, le ciel vous a exaucé : vous rappelez-vous ce jour de deuil, où votre main ravit à la lumière un frère, un ami ?... alors votre désespoir invoquait un châtiment comme une grâce ; alors vous vouliez souffrir beaucoup, pour avoir le droit d'espérer encore... La voilà, cette punition tant demandée ; la voilà, telle que Dieu la veut, telle qu'il la fallait pour effacer les traces de sang dont votre main était souillée. Re-

cevez-la avec docilité, et n'imitez pas ces pécheurs inconséquents, qui savent bien qu'ils méritent d'être châtiés, et qui repoussent tantôt une croix, tantôt une autre. Ils n'ont point, disent-ils, assez de courage pour tel chagrin; un autre les trouverait plus résignés. Venez mon fils, venez remercier Dieu de la force qu'il vous a inspirée ce matin, et lui demander de ne point déshonorer cette victoire par des regrets orgueilleux, indignes du véritable honneur. »

Ils sortirent pour se rendre à l'église; le jour finissait, et ne répandait plus dans le temple qu'une lumière incertaine. Jamais Enguerrand n'avait été plus doucement ému par le charme mélancolique de la religion. Mille sentiments d'amour et de respect oppressaient son sein; des larmes mouillèrent ses paupières, et son cœur ne pouvait contenir les différentes émotions qu'il éprouvait. Aux chagrins de la terre, avaient succédé pour lui les joies du ciel; sa prière était l'élan de la reconnaissance, et il se disait : « Quoi! tant de bien, tant de consolation pour une seule victoire!... O mon Dieu! c'est trop. »

En sortant de l'église, le chevalier se sentait malgré lui revenir aux pensées des hommes; à ces tristes pensées, qui font de notre esprit le séjour

des tempêtes, et troublent souvent le calme du présent, par les terreurs d'un avenir incertain.

Tout à coup des cris de détresse se font entendre, et le son plaintif du tocsin annonce un incendie. Enguerrand vole à l'endroit qu'on lui indique, et se trouve devant une maison en flammes : la foule l'environne, et la confusion règne dans l'emploi des secours. Une femme pâle, échevelée, remplit l'air de ses gémissements, et fait de vains efforts pour échapper des bras de son vieux père et de son époux. «—Mon enfant ! mon enfant ! s'écrie-t-elle d'une voix étouffée ; et ces mots sont les seuls qu'elle articule : ils suffisent pour apprendre au chevalier qu'un infortuné va périr. Il demande où est l'enfant, et on lui montre au premier une fenêtre qui vomit des torrents de flammes. Enguerrand lève les yeux au ciel, fait un signe de croix, et s'élance dans la maison embrasée... Un cri général s'échappe de tous les cœurs, et un mouvement subit fait tomber à genoux la mère et toutes les femmes qui l'environnent. Quelques minutes de la plus terrible attente paraissent des siècles ; on commençait à perdre tout espoir... O miracle ! ô digne récompense d'un noble courage ! un homme paraît sur la porte, il tient dans ses bras un enfant enveloppé

d'un drap, il vole vers la malheureuse mère, lui remet son précieux fardeau, et tombe évanoui à ses pieds. On s'empresse autour du généreux jeune homme, et l'on frémit en le voyant couvert des blessures les plus graves : les flammes ont dévoré sa belle chevelure et défiguré ses traits. Celle qui lui doit plus que la vie, puisqu'elle lui doit celle de son enfant, passe d'une douleur à une autre, et baigne de ses larmes les mains à demi-brûlées qui ont sauvé son fils.

Cependant le père Urbain arrive; la vieillesse avait ralenti sa marche, et il n'avait pu suivre que de loin la marche de son jeune ami. Quel spectacle ! celui qu'il vient de quitter brillant de beauté, et dans toute la force du jeune âge, ne représente plus à ses yeux que le plus déchirant aspect et l'image de la mort. Le religieux succomberait à son saisissement, s'il ne lui restait quelque espérance : il fait poser le blessé sur un brancard, et ordonne qu'on le porte à l'hôtel Rochemaure. Ce nom si connu vole dans toutes les bouches ; il est couvert de bénédictions. Tout ce qui n'est pas nécessaire pour achever d'éteindre l'incendie, entoure la noble victime, et l'accompagne.

Le cortége se grossit en chemin, et le bruit

qu'il fait attire à une fenêtre plusieurs officiers : c'étaient Gaston et ses camarades, qui venaient, après un repas très bruyant, de décider, de jurer même, qu'ils rompraient avec Enguerrand. Ils ont à peine prononcé cet affreux serment, qu'ils entendent mille voix prononcer le nom de Rochemaure ; l'admiration le proclame, et des larmes d'attendrissement y répondent. Gaston et ses amis jettent les yeux sur le brancard ; ils interrogent : à peine ont-ils entendu le funeste récit, et leurs regards, auparavant si vifs, si hautains, se baissent humblement vers la terre ; ils sont émus, et quelque chose de semblable au remords oppresse leur poitrine. Que n'avouent-ils ces remords ! qui les empêche d'unir leurs voix à celle de l'admiration publique ? le respect humain, qui fait faire publiquement tant de fautes, et ne permet de les réparer qu'en secret.

O Providence ! ainsi vous exaltez l'humble de cœur ; ainsi quelquefois, vous récompensez dès ce monde les sacrifices que vous fait la vertu ! ce matin, Enguerrand se regarde comme déshonoré aux yeux des hommes ; ce soir, la reconnaissance publie son nom, le peuple l'exalte, et le roi et la cour s'honorent d'unir leurs louanges aux acclamations publiques.

Mais hélas ! l'objet de cette admiration est dans les bras de la mort, et son oreille semble fermée pour toujours aux louanges. Les médecins trouvent les blessures dangereuses, et n'osent donner aucune espérance. Cette figure, où respiraient les grâces de la jeunesse et de la beauté, n'offre plus qu'une affreuse plaie. Un courrier vole à Paris et ramène le marquis qui sent enfin la tendresse d'un père, lorsque bientôt peut-être il n'aura plus de fils. A genoux près du lit d'Enguerrand, il laisse couler des larmes, et ne songe point à la honte d'en répandre. La désolation a brisé son orgueil, et fait naître une sensibilité que rien jusqu'alors n'avait pu émouvoir.

Huit jours se passèrent dans la plus affreuse anxiété, et pendant huit jours le marquis ne quitta pas son fils : dans sa douleur, il pensa à sa femme, à cette tendre Alix, si loin de son fils, si malheureuse de cet éloignement, et bien plus malheureuse, si la mort ... Ici le vieux guerrier s'arrête, ou plutôt il recule devant la pensée du désespoir maternel ;.... ses propres angoisses lui révèlent le cœur d'une mère : ah ! pourquoi ne l'a-t-il pas connu plus tôt?.... Il se demande s'il enverra chercher la marquise : « Non, dit-il, il serait

barbare de lui faire partager un supplice tel que le mien. »

Enfin les médecins parlent d'espérance ; la fièvre est moins forte, le délire diminue, et déjà Enguerrand sourit à ceux qui l'entourent : bientôt il reconnaît son père, il lui parle, et s'étonne de n'en pas recevoir de réponse. Le marquis, ivre de joie, veut dissimuler l'excès de son attendrissement, il étouffe ses sanglots, en pressant sa tête sur le lit de son fils. Le chevalier, avec cette tendresse enfantine que donne la faiblesse, passe doucement sa main sur les cheveux blancs de son père, en lui disant : « Regardez-moi du moins, si vous ne voulez pas me parler. » Ces mots font oublier au marquis la réserve qu'il s'était promise ; il se lève, presse son fils dans ses bras, et l'arrose de ses larmes ; les larmes d'un père, ces larmes si précieuses, coulent sur les blessures d'Enguerrand !.... Ah ! ce fut là sans doute le baume qui acheva de les guérir.

Ce moment fut un des plus heureux de la vie du chevalier ; le cœur de son père venait de répondre au sien. Cette ravissante certitude l'occupait entièrement ; ses maux, sa faiblesse, la crainte d'être défiguré glissent légèrement dans son esprit ; il se dit que les infirmités d'un en-

fant n'altèrent pas la tendresse d'un père, d'une mère; leur amour s'accroît même avec les maux de celui qu'ils chérissent, et Enguerrand veut surtout être aimé de ses parents.

Sa convalescence fut longue, et donna quelque inquiétude; les médecins conseillèrent au jeune malade d'aller respirer l'air du Midi, et le départ pour Rochemaure fut arrêté. Le marquis eût voulu accompagner son fils, mais sa présence était nécessaire à la cour : l'amour paternel ne suffisait pas à son âme ardente, il donnait au contraire plus de force aux désirs de son ambition. Il laissa entrevoir à Enguerrand tous ses projets, et parla de nouveau de l'alliance avec mademoiselle de Saint-Pierre. « Mon père, lui dit en souriant le chevalier, vous oubliez ma pauvre figure. — Qu'est-ce que cela? des cicatrices honorables, que la fille d'un brave saura apprécier.

Ces mots firent tressaillir Enguerrand; ils lui présagèrent de nouveaux orages, de nouvelles persécutions : il part, heureux de retourner vers sa mère, mais attristé des projets dont le marquis ne cesse de l'entretenir.

Comme il allait monter en litière, une femme, tenant un enfant dans ses bras, vient se précipiter à ses genoux; c'est la mère de l'enfant qu'il a

sauvé : cette bonne femme donne un libre cours à sa reconnaissance, et des mots, qui partent du cœur, portent le cachet d'une éloquence négligée, mais sublime : à l'entendre, on doit la croire heureuse ; à la voir, on la juge la plus pauvre des créatures : sa maigreur, les haillons qui la couvrent, trahissent sa misère ;.... elle l'avait oubliée, en parlant au sauveur de son fils.

Enguerrand, attendri jusqu'aux larmes, tire à la dérobée quelques pièces d'or de sa poche, et rougit de la rougeur qui couvre un instant le visage de la pauvre femme : les cœurs délicats joignent toujours au bonheur de donner, cette espèce de pudeur, qui veut à la fois se soustraire à la louange, et épargner au malheur l'embarras de recevoir.

Enfin Enguerrand se trouve sur le chemin qui le conduit vers sa mère ; cette pensée l'émeut doucement, et suffit à charmer les ennuis d'une longue route. Il la supporte bien, et son esprit était devenu assez calme ; mais lorsqu'il n'a plus que peu de chemin à faire, il s'effraye de paraître tout à coup devant la marquise, et pour la première fois, il se regarde dans une glace. En voyant sa pâleur, ses traits défigurés, qui n'offrent plus aucune ressemblance avec ce qu'ils

étaient, et sa tête encore dépouillée de sa chevelure, il sent la nécessité de prévenir sa mère. Il s'arrête dans la ville voisine, et envoie son valet de chambre à Rochemaure, en le chargeant d'une lettre pour Raimond : il parle à son vieil ami de son aventure, de sa maladie, et du changement inouï de sa figure; c'est à ce changement qu'il fallait préparer une mère, et c'était une tâche pénible; mais cette mère est chrétienne, il sera moins difficile de l'amener à se résigner. Effectivement, si, comme mère, Alix avait quelquefois joui intérieuremeut de la beauté de son fils, comme chrétienne, elle s'en était souvent alarmée, et sa piété trouvait des sujets de crainte, où les femmes ne trouvent ordinairement qu'un motif d'orgueil et d'espérance.

Deux jours après le départ de son courrier, Enguerrand continua sa route, et lorsqu'il fut arrivé sur les terres de Rochemaure, promenant de tous côtés ses regards attendris, il se plut à reconnaître, et ce sentier qu'il a si souvent parcouru, et cet arbre où il se reposait après la chasse, puis le ruisseau dont il s'amusait à diriger ou détourner le cours. Bientôt il aperçoit sur la hauteur qui domine la route, une grande croix qui n'y était pas avant son départ pour l'armée; un

banc de gazon l'entoure. « Ah ! s'écrie Enguerrand, c'est là, j'en suis sûr, que ma tendre mère vient prier pour moi, et attendre mon retour. Je te salue, Croix divine ! tu seras toujours pour moi le gage du bonheur et de l'amour. Mais, poursuit-il avec cette tendre exigence de celui qui sait combien on le chérit, pourquoi ma mère n'est-elle pas là ? ignore-t-elle que j'arrive ? ou sa santé.... Ah ! mon Dieu, que sont donc les joies des hommes ! j'étais enchanté, j'étais heureux ;..... une crainte chimérique se glisse dans mon âme, et ma félicité s'évanouit. »

Enguerrand retombe au fond de sa litière ; il ne veut plus rien voir, il n'a plus d'attrait pour rien ; il ne veut, il ne demande qu'une chose, c'est que sa mère vive encore. Enfin l'antique manoir s'offre à sa vue, la litière passe le pont-levis, les domestiques accourent en jetant des cris de joie... En apercevant leur jeune maître, ils baissent les yeux, gardent le silence, et essuient furtivement les larmes que sa vue leur arrache. « Où est ma mère, leur dit-il ? — Au village ; elle ne vous attend que demain, et ne reviendra que vers le soir. »

Il respire, et croit deviner le motif de ce retour tardif : Raimond a voulu que la nuit dérobât aux

yeux de la marquise les traits de son fils; elle l'entendra sans le voir, et lorsqu'elle aura puisé, dans de tendres embrassements, la force que donne le bonheur, il sera plus aisé de l'amener à supporter la vue de cette figure, si différente de l'image profondément gravée dans son cœur.

Enguerrand prit quelques heures de repos, et, aux approches de la nuit, il descendit dans le salon, pour y attendre le retour de sa mère. Livré à la plus vive agitation, il est appuyé sur une fenêtre, et cherche à découvrir au loin si personne n'approche du château... Enfin, il lui semble voir, il reconnaît Raymond; une femme l'accompagne, c'est sa mère; elle arrive, elle a franchi la porte, et, voyant une litière, elle s'écrie : « Mon fils! mon fils est ici; où est-il? » Elle croit l'entrevoir à la fenêtre, elle se précipite vers le salon; Enguerrand la reçoit dans ses bras, et tous deux ne savent plus que s'embrasser, pleurer et s'embrasser encore.

Enfin ils s'asseyent; Alix ne quitte pas la main de son fils, et son regard, en dépit de la nuit presque fermée, cherche à démêler les traits de son Enguerrand. « Tu as été bien malade, cher fils? — Oui, ma mère. — Raimond vient de me l'apprendre, mais d'une manière si vague, si em-

barrassée, que j'ai cru qu'il me cachait un affreux secret : sans ton arrivée, j'aurais pensé qu'il voulait me préparer au coup le plus douloureux. Mais à peine la blessure est-elle faite, que la présence de mon Enguerrand vient y répandre un baume consolateur. Dis-moi comment tu te trouves ; si le voyage ne t'a pas trop fatigué : ta maladie a-t-elle été longue? Ta convalescence est-elle tout à fait terminée? Souffres-tu? — Non, ma mère, je me porte bien, seulement je suis très changé. — C'est ce que m'a dit Raimond : bien pâle apparemment, bien maigri?... Je ne te vois pas... De la lumière, des flambeaux, dit la marquise, en appelant ses domestiques. — Un moment, je vous supplie, dit Enguerrand, en s'efforçant de rire pour calmer l'agitation de sa mère; un moment;... vous ne sauriez vous imaginer combien la nuit m'est favorable ; je n'ai plus de cheveux. — C'est l'effet ordinaire des maladies. — Des balafres, des cicatrices... — Des cicatrices ! tu as été blessé? — Oui, ma mère, et j'en remercie le ciel :... on est toujours un peu orgueilleux d'avoir une figure passable ; me voilà à l'abri de cette vanité, et je n'en éprouve pas de regrets : si j'étais assez faible pour en ressentir, c'est auprès de ma bonne mère que je viendrais puiser ce courage qu'inspire la

religion, et dont elle m'a si souvent donné l'exemple.

« Blessé! répétait la marquise, en tâchant de retenir ses larmes; des cicatrices! » et elle n'osait plus faire de questions : c'est elle actuellement qui redoute la lumière; son effroi est au comble, et il lui semble qu'elle va voir son fils mutilé, privé d'un bras ou d'une jambe; mais tout à coup elle se rappelle, et elle se complaît dans cette pensée, qu'Enguerrand est venu au-devant d'elle; il marche donc :... qu'il l'a serrée dans ses bras; il les a donc conservés. Enfin, faisant un effort sur elle-même, elle demande des détails, et veut savoir à quelle affaire son fils a été si maltraité.

Le chevalier voit que Raimond lui a laissé une tâche difficile à remplir; il dit longuement ce qui lui est arrivé depuis quelques mois; il ne cache que son duel avec Roger, et arrive enfin à l'incendie.

Si le chevalier eût fait ce récit à un autre, il aurait glissé légèrement sur des faits si glorieux pour lui : mais il parle à sa mère, à une mère qu'il faut consoler, et préparer au spectacle affreux qui l'attend; il ne craint pas de s'appesantir sur les moindres circonstances; il croit ne rien risquer à l'attendrir, à l'effrayer même par le ta-

bleau des dangers qu'il a courus, dans l'espoir qu'elle se trouvera heureuse de le voir rendu à la vie. Cependant, lorsqu'il arrive au moment où il sort de la maison enflammée, portant le trésor qu'une mère réclame, lorsqu'il raconte comment le feu avait dévoré ses cheveux et dépouillé son visage, la marquise tombe dans ses bras, et son désespoir est tel, qu'elle pleure, comme s'il n'existait plus, l'enfant qui la presse contre son sein, et dont la voix l'appelle et la rassure. « Ma mère, lui dit-il, séchez vos larmes, je suis près de vous; rendons grâces à Dieu, qui vous a conservé votre fils. Je devais périr, un miracle m'a sauvé; ne soyons pas ingrats de ce bienfait. »

Ce reproche indirect fut compris par la marquise. « Oui, s'écria-t-elle, je suis ingrate : je ne sens pas assez tout le bien qui me reste, et je m'abandonne à des regrets indignes d'une chrétienne... O Dieu, qui avez préservé mon fils de la fureur des flammes, recevez mes vives actions de grâces ; et vous, Marie, sainte patronne des mères, agréez le vœu que je fais d'envoyer à Notre-Dame des Chartreux mon agrafe de diamants ; j'en parerai votre image, et l'on saura que ce n'est pas en vain qu'une mère avait imploré votre protection pour son fils.

« Eh bien ! ma mère, s'écria gaiement le chevalier, en voyant apporter des flambeaux, c'est à présent que vous allez me voir sans faiblesse : si ce ne sont plus les traits d'Enguerrand, c'est toujours son cœur, c'est toujours celui qui vous aime plus que lui-même. »

Je n'essayerai pas de peindre l'expression que fit sur madame de Rochemaure le premier regard qu'elle jeta sur le chevalier : ses larmes furent un voile favorable qui l'empêcha d'abord de distinguer ses traits ; elle le regardait à peine, et cependant elle le voyait encore trop. Craignant de l'affliger par son silence : « Mon enfant, lui dit-elle, tu seras toujours pour moi l'objet le plus chéri, le plus aimable ; puisse mademoiselle de Saint-Pierre avoir mes yeux et mon cœur ! »

Ce nom fit rougir le chevalier ; il avait confié à sa mère les projets du marquis, dans un temps où il n'y voyait point d'obstacle ; il regrette à présent cette confidence, puisqu'elle doit ajouter aux chagrins de la marquise.

Les jours qui suivirent cette entrevue s'écoulèrent rapidement : une confiance sans bornes remplissait et abrégeait les heures que la mère et le fils passaient ensemble. Cette confiance, la plus douce récompense que l'amour maternel puisse

recevoir de la reconnaissance filiale, arrache du sein d'Enguerrand le mystère qui y demeurait enseveli; il raconte à sa mère, et son duel avec Roger, et son refus d'épouser Clotilde, et le courroux que lui a témoigné son père. La marquise en frémit, et un regard sévère allait tomber sur le coupable, lorsque, frappée de l'expression de ses remords, elle s'aperçut qu'il ne lui restait plus qu'à plaindre et à consoler.

Après plusieurs semaines, la marquise, qui n'avait pas encore envoyé à la chartreuse l'ex-voto promis à Notre-Dame des affligés, se décide à en faire le voyage avec son fils : elle sait que lui seul sera admis dans l'intérieur du monastère; mais elle pourra saluer de loin ces anges terrestres, et les bons pères sauront qu'une mère est venue déposer, sur le seuil du saint lieu, le tribut de sa reconnaissance.

En entrant dans la chartreuse, Enguerrand éprouve une émotion indéfinissable; une sainte terreur s'empare de lui, il soupire, et cette tristesse a je ne sais quel charme, qui l'attendrit et lui plaît. Le chartreux chargé de recevoir les étrangers, paraît et se prosterne aux pieds du chevalier, qui, aussi confus que touché, relève le religieux et lui demande sa bénédiction. Il lui

expose ensuite le but de sa visite, lui montre la riche agrafe de sa mère, et témoigne le désir d'être présenté au père abbé. Il obtient cette faveur : dom Jérôme l'accueille avec bonté, et le conduit à la chapelle de Notre-Dame. Enguerrand, à genoux, remercie la sainte Vierge, d'avoir, par sa puissante intercession, conservé des jours nécessaires aux jours de sa mère ; puis il dépose sur l'autel l'offrande de la marquise.

Touché de la piété du jeune homme, dom Jérôme l'emmène avec lui, pour lui faire voir les jardins de la chartreuse, ouvrage des bons pères ; et à la suite d'un entretien plein de douceur, il obtient de lui le récit de l'événement qui excita une si vive reconnaissance dans l'âme de madame de Rochemaure. Pour cette fois, Enguerrand est laconique, et son humilité prête des grâces nouvelles à sa rapide narration. Il est confus de recevoir quelques louanges, dans un lieu où chaque jour, chaque heure, sont marqués par des sacrifices ignorés et des vertus sans approbateur. Dom Jérôme devine sa pensée, et bénit Dieu de ce que tant de modestie se trouve dans le cœur d'un homme du monde. Il sent son âme s'attacher à celle d'Enguerrand, et dès-lors, commencent à naître entr'eux des liens d'amitié, que le temps ne

rompra point. Dom Jérôme offre au chevalier de passer quelques jours au couvent ; il accepte avec ravissement, et fait prévenir la marquise qu'il ira la joindre dans trois jours, à la ville voisine.

En voyant ce désert sauvage, et ces religieux si calmes, Enguerrand sentit que le bonheur de l'homme est indépendant des lieux ; et qu'en vain le chercherait-on ailleurs que dans une conscience pure ou réconciliée. Il se plaisait à comparer cette sérénité du cloître, avec le trouble qui suit l'homme au sein des plaisirs et des grandeurs, et qui imprime ses rides profondes sur le front même qui porte la couronne. A la chartreuse, il est vrai, la pâleur est sur tous les visages, et à voir ces bons pères errer sous les voûtes silencieuses ou dans le désert qui les entoure, on les prendrait pour des ombres échappées au tombeau ; mais leur front est sans nuage, et sur leurs lèvres immobiles, on croit voir errer le sourire de l'espérance.

Jamais Enguerrand n'avait ressenti une joie aussi profonde et aussi pure que celle qui vint inonder son âme dans le désert : là, toutes les passions se taisent ; là, plus de trouble, plus d'agitation ; les espérances du monde paraissent chimériques, ses craintes exagérées : le souvenir même de Roger bouleverse moins sa conscience ; il y

pense pour la première fois sans remords, et avec l'espérance de fléchir la justice divine en faveur de son malheureux ami : car la mort a ses secrets, et quelquefois elle emporte avec elle le cri du repentir. Roger n'a-t-il pas serré la main d'Enguerrand? ah ! ce signe, du moins il l'espère, dernier aveu d'un cœur brisé par le remords, devint sûrement le gage du pardon.

Le terme du séjour qu'il devait faire à la chartreuse étant expiré, le chevalier s'en arrache avec peine, et ne prend congé de dom Jérôme qu'en lui demandant la permission de revenir.

Réuni à la marquise, il lui raconte avec enthousiasme ce qu'il a vu, ce qu'il a senti. Sa mère l'écoute d'abord avec intérêt;... bientôt elle ne l'écoute plus : une crainte soudaine vient glacer son cœur, et le malheur qu'elle commence à entrevoir, lui fait le mal que lui ferait le malheur lui-même. O tendresse maternelle, charme et supplice de la vie ! il n'est point pour toi de chagrins imaginaires ; celui que tu appréhendes, existe déjà.

En arrivant chez elle, madame de Rochemaure y trouva un courrier que lui envoyait le marquis. Il parlait ouvertement dans ses lettres du mariage d'Enguerrand, dont il pressentait le retour,

et invitait la marquise à venir être témoin de cette heureuse union. « Peut-être, ajoutait-il, Enguerrand m'objectera-t-il son vœu ; pour moi je ne connais pas de vœu qui puisse empêcher de remplir des engagements pris au nom de l'honneur. »

Le marquis terminait son message en faisant entendre, sans néanmoins s'expliquer d'une manière précise, que la bonté du roi lui ménageait des faveurs très éclatantes.

Ces lettres répandirent la consternation à Rochemaure, et les premiers mots que prononça le chevalier furent ceux-ci : « Ah ! que ne suis-je resté au désert ! »

Ce regret confirma la marquise dans son pressentiment, et en un instant, une longue série de chagrins se présente à son imagination. Passé, présent, avenir, tout pour elle a son fils pour objet : elle ne connaît de joie que celle qu'il ressent ; de tristesse, que celle dont il est menacé. Cependant, se rendant maîtresse de son trouble, elle cherche les moyens de le soustraire, autant qu'il est en elle, aux persécutions qui l'attendent, et l'engage à confier à son père l'obstacle insurmontable qui lui paraît s'opposer à ses projets. Ce parti sans doute est le plus court, mais Enguerrand connaît son père ; les ménagements délicats,

les raisons de sensibilité ne sont rien à ses yeux; pour lui, la parole donnée est tout; il croira ne pas pouvoir cacher à madame de Saint-Pierre l'aveu qu'il aura obtenu, et cet aveu rouvrira une plaie, qui peut-être commence à se cicatriser : l'idée seule l'en fait frémir.

Après y avoir longtemps réfléchi, le chevalier se décide à écrire à son père la lettre suivante, dont il cache le contenu à la marquise.

« Mon très cher père,

« Accoutumé, dès ma plus tendre enfance, à « regarder vos désirs comme des ordres, aux« quels tout me fait un devoir d'obéir, je ne puis « trouver d'expressions assez humbles, pour « vous faire connaître l'impossibilité où je suis « d'exécuter ceux que contient votre dernière « lettre. Je sais quels sont vos droits sur moi, et « j'ai toujours mis ma gloire à les reconnaître. « Cependant, mon père, souffrez que je vous le « dise, les droits de Dieu sont encore plus sacrés, « et lui seul peut rompre les engagements que « j'ai pris avec lui. Peut-être n'aurais-je pas « dû faire un vœu, sans avoir obtenu votre « consentement; mais il est prononcé, il est « écrit au ciel, et il ne me reste plus qu'à l'ac« complir.

« Frappé des grandes vérités de la religion, et
« des dangers que ma faible vertu courait dans
« le monde, j'ai cherché un refuge, où mes
« jours s'écouleront dans les pratiques de la pé-
« nitence. La chartreuse est le port où je désire
« cacher ma vie: là je prierai pour vous et pour
« ma mère; là, je regarderai mon bonheur
« comme assuré, si votre bonté daigne m'accor-
« der la grâce que je sollicite à genoux. »

En vain Alix demande à Enguerrand ce qu'il a écrit au marquis : il se refuse à ses instances, et la conjure d'attendre patiemment les nouveaux ordres qu'il recevra de son père. « Je veux m'exposer seul à son ressentiment, lui dit-il, et pouvoir affirmer que vous êtes étrangère au parti que je lui soumets. — Ah! mon fils! s'écrie tristement la marquise, avez-vous pensé à moi, en proposant cet arrangement que je ne puis connaître? — Ma mère, j'ai pensé à notre commun bonheur, j'ai voulu l'assurer pour toujours. »

En attendant la réponse de son père, Enguerrand, sous le prétexte de parcourir les environs, retourna à la grande chartreuse, et ouvrit son cœur à dom Jérôme. Celui-ci l'écouta, non comme on écoute dans le monde, où l'égoïsme absorbe les idées, et rend insensible aux gémissements du

malheur, mais avec cette attention tendre, qu'inspire une généreuse compassion. Il versa des larmes au récit des remords d'Enguerrand, et s'étonna que le souffle impur du monde eût laissé à sa vertu tant de fraîcheur et de délicatesse; puis, combattant le désir qu'il avait de se faire religieux: « Non, mon fils, lui dit-il, n'enlevez pas au monde le spectacle de votre sagesse; que votre exemple apprenne à vos jeunes compagnons d'armes que l'état militaire, l'éclat et les nobles exercices de cette profession, n'entraînent pas l'oubli de Dieu et de ses devoirs. Trop de gens se persuadent que la pratique de la religion est impossible, et croient s'absoudre par là du tort de n'y pas être fidèles. Vous, mon fils, vous montrerez au monde, ce que peuvent un cœur généreux et une volonté ferme. Vous n'épouserez point la sœur de Roger, j'approuve cette résolution; mais votre promesse de garder le célibat, votre désir d'y ajouter les austérités du cloître, sont-ils avoués de Dieu? ont-ils été soumis à d'assez mûres réflexions? Prenez une autre épouse selon le cœur de Dieu, et donnez à la France des enfants dignes de porter votre nom, et héritiers de vos vertus. N'attristez pas votre vieux père, et ne coûtez jamais volontairement une larme à votre mère. Si l'ordre du ciel est que

vous viviez dans la retraite, il saura disposer les événements de manière à vous y fixer. Attendez l'accomplissement de ses décrets, et ne prenez pas, pour une vocation sincère, le chagrin passager qui vous accable. Adieu, mon fils, si vous avez encore besoin de pleurer, revenez me voir, nous demanderons ensemble des consolations au Seigneur. »

Enfin la réponse du marquis arrive; Enguerrand l'arrache des mains du courrier, l'emporte dans sa chambre, et n'a plus la force de l'ouvrir. Que le cœur de l'homme est faible! et que l'héroïsme sert peu, dans les revers qui tiennent à la sensibilité! tel affronterait avec joie la mort dans les combats, qui pâlit à la pensée de déplaire à ce qu'il aime. Enguerrand tient la lettre d'une main tremblante; il hésite longtemps, enfin il rompt le cachet et lit ce peu de mots : « En persistant à refuser la main de Clotilde, Enguerrand prouve qu'il méconnaît l'autorité d'un père. Qu'il dispose de lui à sa volonté; j'oublierai que j'avais un fils. »

Qu'il dispose de lui à sa volonté; Enguerrand n'a vu que ces mots, et il se croit assuré du consentement de son père. Son arrêt lui semble prononcé, et déjà le monde n'existe plus pour lui; le désert va cacher sa jeunesse, et la tombe recueillir

ses espérances. Ces pensées se présentent en foule à l'esprit du jeune homme : il est absorbé dans les plus profondes réflexions. Sa mère, qui sait l'arrivée du courrier, accourt près de lui, et s'informe de la réponse qu'il vient de recevoir.

Enguerrand ne voit et n'entend rien ; il ne revient à lui qu'aux cris douloureux de madame de Rochemaure, qui a lu la fatale lettre, et deviné l'avenir de son fils. « Ingrat, s'écrie-t-elle, tu veux me quitter ! — Ma mère, n'étais-je pas destiné à vivre toujours loin de vous? L'honneur m'appelait à combattre ; aujourd'hui, c'est Dieu qui vous demande votre fils ; il vous le demande, pour ces jours si rapides qu'on appelle la vie : puis viendra l'éternel repos ; c'est là que, réuni à ma mère bien-aimée, j'aurai mérité de partager la récompense que ses vertus lui promettent. Vous ne me verrez point, mais vous saurez que je suis heureux... — Heureux ! dit la marquise, au sein de la solitude et des larmes ! heureux, en creusant ton tombeau ! heureux, au milieu de mille privations, de mille austérités affreuses. — Si Dieu les commande, il sait les adoucir. Ma mère, j'ai bien peu vécu dans le monde, et c'est là que j'ai connu le malheur ; là, j'ai bu dans la coupe amère du remords ; là, repoussé par l'amitié, j'ai vu la haine

et le mépris répondre aux paroles de paix qui sortaient de ma bouche. Au désert, mes travaux, mes prières, mes désirs même seront comptés par un Dieu juste ; l'ingratitude ne desséchera pas le sentiment de bienveillance qui échauffe mon âme ; mes frères ne me parleront pas, mais je saurai qu'ils m'aiment ; le soir, je n'aurai point de regret au jour qui viendra de s'écouler, et le lendemain me verra saluer l'aurore en mêlant ma voix au chœur des séraphins : mon nom sera oublié des hommes, il sera cher au Seigneur. O ma mère ! de grâce, ne pleurez pas avec tant d'amertume ; offrez à Dieu votre fils Isaac, et vous serez récompensée de votre sacrifice. »

La marquise se recueille un moment, puis prenant la main de son fils ! « — Mon enfant, lui dit-elle avec l'abandon de la douleur et le sentiment le plus profond d'une religion vive, mon enfant, si c'est Dieu qui demande ce sacrifice, je suis prête à le faire ; mais puis-je croire que le Dieu bon qui t'a donné à ma tendresse, veuille reprendre le bien dont je n'ai cessé de le remercier ? ce bien, qui me consola de la perte de tous les autres ? ce bien, qui me suffit aux jours de ma jeunesse, et qui aurait embelli mes vieux jours ? Sans doute la profession des armes devait souvent t'enlever à

notre paisible retraite, mais quand je ne te voyais plus, mon bonheur était de t'attendre; et à présent, mon fils, je n'attendrai plus rien, et ma vie sera sans joie comme sans espérance. »

En achevant ces mots, madame de Rochemaure supplie son fils de renoncer à son dessein, ou du moins de le mûrir pendant quelque temps. Enguerrand le promet; toutefois, convaincu que Dieu l'appelle au désert, il commence en secret à mener la vie des chartreux. Il couche sur la terre, travaille beaucoup, passe les nuits en prière et en méditation, et retrouve dans ces pieux exercices un repos qu'il ne connaissait plus depuis longtemps.

Après une assez longue épreuve de ses forces, il en fit l'aveu à sa mère, qu'il trouva toujours également opposée à son projet. Alors il se décide à fuir en secret, et va se jeter aux genoux de dom Jérôme. Le saint homme le repousse avec sévérité, et parce qu'il pensait aux larmes que cette fuite causerait à une pauvre mère, et dans l'intention d'éprouver la vocation d'Enguerrand. Prosterné dans la poussière, le chevalier demandait avec larmes que l'asile de la religion ne lui fût pas fermé. « — Je n'ai plus de père, s'écriait-il; les hommes me rejettent, Dieu m'appelle, et c'est

vous, mon père, qui vous opposez à sa volonté! c'est vous, qui plongez au sein d'une mer agitée le naufragé qui atteignait le port. Si j'y péris, ne serez-vous pas responsable de ma chute, et des peines qu'elle attirera sur ma tête? Laissez-moi, pauvre brebis errante, chercher le repos au bercail du père céleste. »

Dom Jérôme opposa longtemps les raisonnements de la sagesse aux désirs d'Enguerrand; enfin il se laissa vaincre; il fit plus : il écrivit à la marquise ce qui venait de se passer, et s'efforça de calmer sa douleur, en l'assurant qu'il ne permettrait pas à Enguerrand de prononcer ses vœux, avant que trois années d'épreuve pussent le convaincre que sa vocation était inspirée par le Ciel même.

Il ne fallait rien moins que cette assurance pour empêcher Alix de succomber à ses peines. Elle écrivit à son mari pour lui apprendre la fuite d'Enguerrand, et s'abandonna tellement dans sa lettre, à l'épanchement de sa douleur, que le marquis ne put douter qu'elle ne fût innocente du parti que venait de prendre le chevalier. Il lui répondit, en parlant de son fils, avec tout l'emportement de la colère; ce langage n'était point en rapport avec les sentiments d'Alix, dont le cœur ne savait

qu'aimer et gémir ; chez elle, la douleur était constante et le ressentimentpassager.

Aussi, tandis que le marquis essayait d'écarter le souvenir de ses chagrins, en redoublant d'efforts pour accroître la faveur dont il jouissait auprès du roi, Enguerrand oubliait tout ce qu'il avait laissé dans le monde, excepté la douleur de sa mère, et Alix, de son côté, employait tout son temps à pleurer, et à demander à Dieu le retour de son fils bien-aimé.

Plusieurs mois se passèrent ainsi ; tout à coup le marquis disparaît de la cour, et le mot d'exil circule de bouche en bouche ; le cardinal avait pénétré l'ambition d'un rival qu'il observait depuis longtemps, et il voulut qu'il expiât, dans les horreurs d'une prison et les inquiétudes d'un procès, le crime de lui avoir porté ombrage. Des amis fidèles informent Alix de ce qui se passe, et ne lui dissimulent pas que la tête du marquis va peut-être payer, non des crimes, mais quelques imprudences. Surprise et effrayée, madame de Rochemaure répète douloureusement ces mots, qui étaient sans cesse sur ses lèvres : « Ah ! si mon fils était là ! » Elle lui écrit en toute hâte, ainsi qu'au père abbé, qu'elle conjure, au nom de Dieu et de la Notre-Dame des affligés, de lui envoyer Enguerrand : il n'a pas

encore prononcé ses vœux, rien ne s'oppose à ce qu'il aille défendre les jours de son père; c'est au contraire un devoir sacré pour lui. Dom Jérôme en jugea de même, et ordonna au chevalier de se rendre auprès de sa mère, pour l'accompagner à Paris: Enguerrand part à l'instant pour Rochemaure.

En approchant des lieux qu'habite sa mère, il sent que son cœur n'a point rompu les liens de la nature; ce cœur, qui depuis si longtemps ne s'est point permis de former un désir qui eût la terre pour objet, bat avec violence, en découvrant de loin la croix du retour. Sa mère y priait, et ses yeux se portent tantôt vers le ciel qu'elle implore, tantôt vers le chemin où peut-être elle apercevra son fils.

O joie! ô bonheur! un homme presse les flancs d'un cheval haletant et couvert de poussière; sa longue robe vole au gré des vents; sa tête est débarrassée du capuchon qui devrait la couvrir; ses yeux sont fixés sur la croix du retour, et une voix, qui depuis longtemps ne s'est pas fait entendre à son cœur, répète mille fois le doux nom de mère.

Incapable de faire un pas, la marquise embrasse la croix, pour se soutenir; c'est au pied de ce signe

adorable que se réunissent deux êtres si nécessaires l'un à l'autre.

Le bonheur de cette réunion fut troublé par la pensée des dangers qui menaçaient le marquis. Le départ est ordonné, et, dès le lendemain, Enguerrand et sa mère partent pour Paris. En arrivant, ils apprennent que l'on a pour lui les plus grandes craintes, et qu'il n'y a pas un moment à perdre pour obtenir sa grâce. « Sa grâce! s'écrie Enguerrand; mon père est-il coupable? Mon cœur répugne à le croire, et c'est la justice du roi que je vais implorer. »

Tandis que la marquise vole à la Bastille, Enguerrand se rend à Saint-Germain, et se place dans la galerie, à l'heure où le roi la traverse pour aller à la chapelle. En le voyant paraître, il tombe à ses genoux, et s'écrie : « Sire, ayant appris que mon père, le marquis de Rochemaure, a encouru votre disgrâce, j'ai franchi pour le justifier le seuil de la grande chartreuse, et revu le monde auquel j'avais renoncé. Que Votre Majesté daigne m'entendre, et mon père sera sauvé. »

Surpris, Louis s'arrête, et regarde avec bonté celui qui l'implore. « Quoi! lui dit-il, vous êtes le chevalier Enguerrand! C'est vous dont le courage affronta la mort au milieu des flammes, et

qui depuis vous êtes consacré au Seigneur ! Heureux jeune homme, que j'envie votre sort ! Ah ! si votre père avait vos vertus ! — Sire, il a celles qui font les sujets fidèles, et Votre Majesté reconnaîtra son innocence. — Relevez-vous, mon fils, et venez prier avec moi le Dieu qui connaît les pensées, et sonde les consciences ; vous me suivrez ensuite dans mon cabinet. »

Enguerrand se releva en silence, et ses yeux baissés n'aperçurent pas les regards que la curiosité ou l'intérêt fixaient sur lui. Son costume, la perte de sa beauté, dont la cause émeut tous les cœurs et désarme l'envie, la pâleur qui couvre son visage, la sérénité qui brille sur son front, et contraste avec les larmes qu'il vient de répandre, son humilité, tout à fait indifférente aux louanges dont on accompagne son nom, louanges qui semblent ne plus l'atteindre, enfin cet oubli profond de la terre, dans celui qui aurait pu en faire l'ornement, tout émeut ce peuple de courtisans, qui croit que les grandeurs sont la félicité, et s'étonne de voir une âme épurée par la religion s'élever au-dessus des revers de l'ambition, et des pertes de la fortune.

La religieuse immobilité d'Enguerrand à l'église, imprima dans tous les esprits un respect

profond ; en le voyant, on ne pouvait douter que Dieu seul occupait son esprit ; car les choses humaines n'ont pas le pouvoir d'attirer et de fixer si longtemps la fugitive pensée de l'homme. Louis se rappelle qu'une fois déjà, le chevalier, bien jeune alors, avait de même attiré son attention, et gagné son estime.

Après l'office, le roi prit le jeune religieux par la main, et traversa avec lui la galerie ; l'action du prince était empreinte du respect que la vertu commande, et Louis, en lui rendant hommage, s'élevait aux yeux de ceux qui l'entouraient : car, quel est l'homme, même au milieu des cours, qui ne sente pas, au moins confusément, qu'il faut avoir en soi le germe de ce qui est bon, pour le connaître et l'aimer dans les autres.

Lorsque Enguerrand fut seul avec le roi, il osa lui demander de quel crime on accusait son père. Louis rapporta ce qu'il avait appris de son impérieux ministre, et se montra moins convaincu de la vérité des faits, qu'ébranlé par les plus violents soupçons dans la confiance dont il avait honoré le marquis. Le chevalier le conjura de faire suspendre la procédure, et de lui donner vingt-quatre heures pour voir son père ; il espérait pouvoir bientôt apporter au pied du trône des explications

satisfaisantes du marquis, et détruire les différentes charges dont on cherchait à l'accabler. « Allez, mon fils, répondit le roi, voyez Rochemaure, et ne craignez pas de le défendre, si vous croyez à son innocence. Je sais que le mensonge ne souillera pas vos lèvres, la vie de votre père fût-elle même à ce prix ; et ce que vous me direz, je le croirai : pesez bien ces paroles, et voyez le parti qu'il vous convient de prendre dans cette affaire. — Sire, je sens le prix de vos bontés et de votre confiance ; Enguerrand s'en rendra digne, et reviendra bientôt aux pieds de Votre Majesté, lui demander justice, ou implorer sa clémence. »

Rassuré par l'extrême bonté du roi, et croyant fermement à l'innocence du marquis, Enguerrand arrive à la prison, où Alix avait obtenu la permission de rester auprès de son époux. Oubliant qu'il a encouru le ressentiment de son père, il s'abandonne en même temps à la joie de le revoir, et à l'attendrissement que lui cause sa captivité. L'inflexible sévérité du marquis repousse ses caresses : en vain il embrasse ses genoux, en vain il sollicite un regard ; le vieux Rochemaure, détournant la tête : « Je ne vous connais pas, lui dit-il ; je n'ai plus de fils. »

Après avoir inutilement employé l'éloquence

du cœur et celle de la religion pour fléchir la rigueur de son père, Enguerrand, se levant avec dignité, lui dit d'une voix calme : « Vous me repoussez, Monsieur, parce que j'ai écouté la voix de Dieu, parce que j'ai embrassé l'austérité du cloître, et essayé d'arriver à la perfection par un chemin semé d'épines ; que feriez-vous donc, si j'eusse déshonoré votre nom, en me livrant aux passions qui emportent la jeunesse, du sein des voluptés dans le gouffre de l'ignominie? Votre race finit avec moi, il est vrai ; mais, si telle est la volonté du Seigneur, qui sommes-nous pour nous y opposer? Je viens, au nom du Roi, vous demander les moyens de vous défendre auprès de lui : daignez, mon père, ne pas m'empêcher de remplir cette tâche honorable ; laissez à votre fils le soin de faire valoir la bonté de votre cause, et ne le privez point du bonheur suprême de sauver vos jours. — Mes jours? ils touchent à leur terme, et la mort ne m'a jamais effrayé ; d'ailleurs, je méprise trop mes ennemis pour descendre jusqu'à me justifier à leurs yeux. — Ainsi, Monsieur, ce nom que vos ancêtres ont illustré par leur courage, ce nom que vous avez porté vous-même avec tant d'éclat, va finir, marqué d'une tache, que peut-être le temps n'effacera jamais. »

Ici, une vive rougeur couvrit le front du vieillard, et ses yeux irrités s'arrêtèrent pour la première fois sur son fils. « Il te sied bien, dit-il, enfant dégénéré, de rappeler la gloire de tes ancêtres ! est-ce sous cet habit qu'un Rochemaure peut faire entendre la voix de l'honnéur? — Il fut un temps où ce reproche aurait vivement blessé mon âme : aujourd'hui la religion met entre moi et les pensées du monde les grandes pensées de l'avenir, et m'enseigne à ne placer la véritable gloire que dans l'accomplissement des décrets célestes. Dieu m'a voulu dans la solitude, j'y suis allé ensevelir mon existence ; c'est le poste que la Providence m'a assigné : soldat de Jésus-Christ, je ne rougirai pas d'être fidèle à ses étendards. Mais, vous, mon père, placé dans le monde, comptable envers le roi et la patrie des actions de toute votre vie, votre devoir est de confondre l'imposture, et de prouver à la patrie et au roi que vous êtes innocent des crimes dont on vous accuse. Votre nom appartient à l'histoire, vous devez le transmettre pur et sans tache à la postérité. »

Ces paroles, pleines d'énergie, frappent le marquis ; il laisse tomber sa tête sur l'épaule d'Alix, dont le visage est baigné de larmes, et reste ab-

sorbé dans une profonde rêverie: tout à coup il tressaille, se lève, et un rayon de joie dissipe les nuages de son front; il s'approche de son fils, lui prend les mains, les serre fortement dans les siennes, et s'écrie: « Enguerrand, aimes-tu ton père? — Dieu! si je l'aime. — Veux-tu lui sauver la vie? — Aux dépens de la mienne. — Eh bien! redeviens mon fils; quitte la retraite où des vœux indiscrets ne te lient pas encore, et reprends l'épée des braves; à cette condition, cette seule condition, je consentirai à défendre ma tête. — Ah! mon père, que me demandez-vous? puis-je, comme un lâche, abandonner l'asile où le ciel accueillit ma faiblesse? La religion, l'honneur, tout me rappelle au désert; c'est là seulement que je puis espérer!... — Eh bien! malheureux, va t'abreuver, dans ce désert, de la honte qui poursuit les ingrats! vas-y chercher les remords d'un parricide! va, te dis-je, et que ta vue ne souille plus mes regards! »

La marquise, éperdue, tombe à genoux; tantôt elle arrête la main qui repousse Enguerrand; tantôt c'est Enguerrand lui-même qu'elle implore et qu'elle cherche à fléchir. Le chevalier ne peut supporter ce spectacle; et, cachant sa tête dans ses deux mains: « Quels tourments vous me fai-

tes endurer! s'écrie-t-il, ils sont au-dessus des forces humaines: ah! si la conscience ne me l'ordonnait, croyez-vous qu'il me fût possible de vous résister? — Eh bien! dit Alix, avec un entraînement, une chaleur inexprimable, dis-moi, cher fils, si l'Église te relève des vœux que ton cœur a faits au Seigneur, mais que ta bouche n'a point encore prononcés; si tes supérieurs eux-mêmes t'autorisent et t'engagent à rentrer dans le monde, consens-tu à rompre ta chaîne? — Ma mère, que dites-vous? cette pensée ne s'est jamais présentée à mon esprit. — Dieu l'a mise dans mon cœur: oui, mon Enguerrand, crois-en ta mère, crois celle qui eut la force de te céder à Dieu sans murmurer; le moment de la récompense est arrivé, le Ciel a pris en pitié ma misère, et mon fils Isaac m'est rendu. Oui, ta résolution ne fut qu'une épreuve; une voix divine me le dit; cette même voix retentit au fond de ton âme; ce qui me le prouve, c'est ton hésitation: Enguerrand hésite-t-il jamais lorsque son devoir est tracé d'une manière certaine? Mon fils, le bien-aimé de mon cœur, l'espérance de notre avenir, le sauveur de ton père! vois-nous prosternés à tes pieds, et rends-toi au cri de la nature. »

Et en effet, Alix a saisi la main de son époux,

et le vieux guerrier courbe son front devant Enguerrand.

« Grâce, grâce, au nom de Dieu, s'écrie celui-ci; grâce, ou je meurs à vos yeux. Si l'Église me relève de mon vœu, je ferai ce que vous ordonnez : je vous obéirai en tout, en tout sur cette terre; mais vous n'exigerez pas que je renonce aux espérances de l'avenir.

« L'exiger! s'écria la marquise, transportée, l'exiger! ton bonheur nous est-il moins cher que le nôtre? Si nous t'avons demandé ce sacrifice, c'est dans l'intime conviction que ton salut est assuré dans le fracas du monde, comme dans la paix du cloître? Ainsi, ajouta-t-elle, avec cette défiance, qui suit ordinairement une grande crainte, tu t'engages à consulter, et à te rendre à la décision des docteurs. — Oui, ma mère. — Tu me le promets, tu me le jures. — Je vous l'ai dit; auriez-vous plus de confiance dans un serment? Et vous, mon père, êtes-vous satisfait? puis-je enfin espérer ma grâce et votre bénédiction? — Oui, mon fils, dit le marquis, en élevant la voix d'un air solennel, oui, je donne ma bénédiction au chevalier Enguerrand, successeur de la gloire, des titres et des honneurs de ses ancêtres; oui, pour lui, je consens à vivre, et à défendre l'éclat

d'un nom dont la calomnie seule pouvait essayer de ternir la gloire. »

Le calme se trouvant ainsi rétabli, le marquis donna à son fils les renseignements nécessaires à sa justification : il avoua quelques démarches qui avaient pu blesser le cardinal, par un air d'indépendance qu'il ne pardonnait pas ; mais il protesta de son dévouement absolu, et chargea son fils d'en porter l'assurance au roi, en lui jurant que son ambition avait toujours été de lui plaire et de le servir, aux dépens de sa vie. Puis il lui remit des papiers importants, et témoigna, en le voyant partir, un attendrissement qui commença à réconcilier Enguerrand avec les plaisirs, non du monde, mais de la nature.

C'était le lendemain que Louis devait recevoir Enguerrand ; il ne l'oublia pas, et les ordres furent donnés pour que le chevalier fût introduit aussitôt qu'il paraîtrait. L'humble religieux s'arma d'une noble assurance, en songeant qu'il allait défendre son père : il parla au roi un langage également respectueux et ferme ; il évita de charger les ennemis du marquis, et chercha à le justifier, sans dénoncer les abus du pouvoir, ni les intrigues de la méchanceté. Cependant la nécessité l'obligea d'articuler quelques faits, qui firent tressaillir le

roi d'étonnement, et accrurent encore cette défiance qui faisait son plus cruel supplice : il découvrait des sujets intéressés et faux, où il avait cru jusques-là ne trouver que des amis fidèles. Enguerrand s'aperçut avec regret du chagrin qu'il causait à son roi, et l'expression de ce regret vint involontairement se placer sur ses lèvres, avec une telle ingénuité, et une douleur si expressive, que Louis se sentit attendri. « Ah! lui dit-il, en soupirant, je vois la compassion que je vous inspire; vous plaignez mon sort, et moi j'envie le vôtre. Heureux, mille fois heureux, celui dont le chemin est tracé par l'obéissance! ses chaînes sont légères, et son esprit ne retentit pas sans cesse de ces mots terribles : *Tu es responsable.* Qu'il est pesant, ce fardeau de la couronne! qu'il est affreux d'entendre tout un peuple vous demander son bonheur, de vouloir le faire, et de rencontrer toujours sur ses pas des obstacles,.... et le despotisme d'un homme! » Ces derniers mots se perdirent dans des sons presque inarticulés, le roi les avait à peine prononcés, qu'il rougit, et regardant le chevalier : « C'est à vous, mon fils, reprit-il, c'est à vous seul que j'ouvre mon âme : oubliez ces soupirs d'un roi malheureux, ou du moins, ne vous en souvenez qu'à la chartreuse :

là, vous prierez pour moi, en pensant que des pleurs coulent aussi sous des lambris dorés, et que la vraie félicité est plus loin du trône, que de la terre où vous creuserez votre tombeau. »

Louis, en déposant sa tristesse dans le sein d'Enguerrand, croyait ne la révéler qu'à Dieu; il n'eût pas eu la même confiance dans un homme de sa cour : Enguerrand le sentit, et croyant ne plus mériter cette confiance, depuis la promesse que sa mère avait exigée de lui, il allait tout apprendre au roi; mais la crainte de refroidir un intérêt si favorable à la cause de son père, l'arrêta tout à coup; et se bornant à l'assurance respectueuse d'une discrétion qu'il se promit de garder fidèlement, quelle que devînt par la suite son existence, il ramena l'attention du roi sur l'anxiété où étaient en ce moment M. et madame de Rochemaure, et le conjura de statuer promptement sur leur sort.

« Je vais au conseil, dit le roi; confiez-moi les papiers de votre père; ils ne sortiront pas de mes mains : vous attendrez dans les appartements, et bientôt vous connaîtrez ma volonté. »

Enguerrand ne fut pas maître de sa frayeur, quand il vit que le procès du marquis allait être

soumis au conseil; il savait que ses ennemis y remplissaient les premières places, et frémit en pensant au pouvoir de Richelieu. Réprimant tout à coup cette terreur injurieuse à la Providence, il leva les yeux au ciel, et fit intérieurement cette prière. « Mon Dieu, je me repose en votre justice; vous exaucerez les vœux de votre serviteur. Pourquoi redouterais-je à l'avance un jugement que votre volonté peut me rendre favorable? Un souffle de votre bouche suffit pour déjouer les piéges de la méchanceté, et dissiper les ténèbres dont elle s'enveloppe. C'est donc en vous seul que j'espère; si ma prière arrive jusqu'à vous, qu'ai-je à craindre de l'injustice des hommes? »

Les portes, en s'ouvrant avec bruit, tirent le chevalier de sa méditation : le roi paraît; sa démarche est noble, assurée; son front serein fait présager les plus heureuses nouvelles; il s'approche d'Enguerrand, et lui dit avec cette bonté si naturelle aux Bourbons : « Mon fils, voilà la mise en liberté de votre père : je bénis le Ciel qui a permis que ce nuage s'élevât sur sa tête; il m'a forcé d'approfondir la conduite du marquis, et j'ai vu que jamais il n'en fut une plus noble et plus belle; je veux que demain il vienne recevoir à mon lever les marques de ma bienveillance. Enguerrand se

jette à genoux, et recevant le papier, laisse tomber de douces larmes sur la main auguste qui le lui présente. Louis attendri rentre dans son cabinet, heureux de la justice qu'il vient de rendre, et peut-être aussi de la victoire qu'il a remportée sur le cardinal.

Pressé du désir d'aller rendre la vie à ses parents, Enguerrand traverse rapidement les appartements du roi, et se rend sans délai à Paris. Son âme nageait dans une mer de délices ; en vain s'efforçait-il de rapporter à Dieu le bonheur qu'il venait d'obtenir : au milieu de ses actions de grâces, il voyait le ravissement de sa mère, et la joie noble et mesurée du marquis ; ces pensées faisaient battre son cœur avec violence, et l'humble religieux se disait : « Faut-il, ô mon Dieu, qu'une si vive émotion ne vous ait pas seul pour objet ! »

Enfin il est à la Bastille, il touche à la chambre du marquis : il ne sait encore comment il apprendra à ses parents ce changement favorable ; l'homme est si faible, que l'excès de la joie peut lui devenir funeste !... La porte s'ouvre, et Enguerrand n'a plus rien à redouter du bonheur : son père est sans connaissance ; Alix à genoux, est pâle et glacée : deux médecins entourent le malade, et dans leurs regards attristés on lit sa con-

damnation ; une chute horrible que le marquis a faite en se promenant sur le donjon a fait perdre tout espoir de le sauver, et les faveurs du roi ne pareront peut-être que son cercueil.

A la vue de ce lugubre spectacle, Enguerrand ne pense plus s'il est au monde, et s'il est des espérances sur la terre, il ne voit que l'éternité qui s'ouvre devant son père : était-il préparé à ce redoutable passage ? Déchiré par cette réflexion, le chevalier se prosterne, il prie avec ardeur, et baigne le pavé de ses larmes. Ses prières, ses gémissements seront montés vers l'Éternel ; un long soupir annonce que le marquis revient à la vie, et les supplications du chevalier se changent en actions de grâces. Alors seulement il s'approche de sa mère et lui dit : « Mon père est justifié ; le roi lui rend sa confianee et ses emplois. » Puis il serre le marquis dans ses bras, l'appelle, et le conjure de le regarder ; le malade lève une paupière appesantie, fixe les yeux sur Enguerrand, sourit et se rendort. Ce sommeil, naguère si effrayant, n'inquiète plus les médecins ; ils répondent de la vie du marquis, et déclarent que la nature l'a sauvé. « Dites le Ciel, s'écrie Alix, et voilà celui qui en obtient des miracles. » Enguerrand rougit, et cherche au fond de sa conscience quelque souve-

nir humiliant, pour contrebalancer tant de succès.

Dès le lendemain, le marquis avait repris toute sa connaissance, et en apprenant l'heureuse issue de son procès, il demanda à être transporté sur-le-champ à Saint-Germain : il lui tardait de se jeter aux pieds du roi. Plusieurs semaines s'écoulèrent avant que ses forces le lui permissent.

On ne sut pas plutôt que le marquis était rentré en grâce, que ses amis, les indifférents et même ses ennemis, vinrent l'en féliciter : cette affluence faisait fuir Alix et son fils ; ils ne reparaissaient que lorsque l'isolement ou les souffrances du marquis les rappelaient près de lui.

Madame de Saint-Pierre, toujours liée avec Rochemaure, accourut la première chez lui, et demanda avec instance à voir son cher Enguerrand. Constante dans son affection, elle n'avait pas été blessée de son refus; et souvent elle avait elle-même plaidé sa cause auprès du marquis. Engagé par son père à paraître devant la comtesse, Enguerrand tressaillit, et la fit supplier de trouver bon qu'il gardât la retraite et le silence, qui convenaient à son état : effectivement il n'allait dans le monde que lorsqu'une nécessité impérieuse l'y contraignait. Son père n'osa pas insister, sachant que la douceur de son fils ne dégénérait jamais en

faiblesse, lorsque son devoir lui était visiblement tracé. La comtesse se retirait tristement, lorsque Rochemaure la retenant, « Je ne puis, lui dit-il, garder avec vous un secret, auquel je suis sûr que votre amitié daignera s'intéresser. » Et il lui fit part de l'espérance qu'il avait de fixer son fils auprès de lui, et de lui voir embrasser de nouveau la carrière des armes.

Souriant à cet espoir, la comtesse revint à la consolante idée de retrouver un fils dans Enguerrand. Clotilde n'était pas mariée; le souvenir des vertus de celui qui devait obtenir sa main, avait fait rejeter beaucoup de partis, sans doute fort brillants, mais qui ne remplissaient pas les vues de madame de Saint-Pierre. Elle pleurait tous les jours la mort de son fils, et ne trouvait la force de vivre que dans l'espoir d'assurer le bonheur de son autre enfant.

La santé du marquis était à peu près rétablie, il se prépara à se rendre chez le roi, et engagea Enguerrand à l'y accompagner. « Je ne puis encore marcher sans soutien, lui dit-il; aurai-je recours à un bras étranger, quand mon fils est auprès de moi. »

L'apparition du marquis à la cour y causa une sensation très vive. On voulait voir si sa disgrâce

avait abattu sa fierté et adouci sa rudesse : tous les yeux se fixèrent sur lui, et bientôt l'intérêt succéda à la curiosité. Rochemaure, pâle, marchant d'un pas incertain, s'appuyait avec abandon sur le jeune religieux, et semblait vouloir attirer sur son fils toute l'attention de ceux qui l'entouraient : il le montrait d'un regard attendri, et l'on sentait qu'il se faisait violence pour ne pas s'écrier : « C'est à lui que je dois tout. » La contenance modeste d'Enguerrand expliquait le silence de son père, et nul n'osa élever la voix pour le louer, dans la crainte de blesser tant de vertu. L'entrevue avec le roi fut touchante ; le marquis fut comblé des marques d'intérêt de son souverain, et pour la première fois son cœur en ressentit une joie sans mélange, car les rêves de l'ambition ne vinrent point en troubler la pureté. Il se retira attendri, et remerciant le Ciel de lui avoir envoyé la disgrâce qui détrompe des faux biens, et les souffrances qui rappellent aux pensées des biens véritables.

Comme il sortait du château et montait dans sa chaise, madame de Saint-Pierre apparut tout à coup, et prenant le bras d'Enguerrand, elle lui dit avec vivacité : « Cette fois vous ne m'échapperez pas, et vous ne refuserez pas de venir par-

tager encore des larmes que le temps adoucit, mais qu'il ne peut tarir. » L'entraînant alors dans un appartement que le roi lui avait donné au château, elle commença par lui raconter tout ce qu'elle avait fait en sa faveur, pour apaiser la colère du marquis. « — Ne croyez point, lui dit-elle ensuite, qu'un ridicule orgueil m'ait fait regarder comme une offense votre refus d'épouser ma fille : je vous regrettai sans doute, mais je ne vous en aimai pas moins. Puis-je espérer qu'un attachement si long, si désintéressé, n'obtiendra pas votre confiance? et ne me direz-vous pas ce qui vous porta à prendre un parti qui enlevait au marquis tout son avenir, et qui désola les jours de votre mère! Parlez ;... vous ne me répondez pas? — Je ne sais plus qu'écouter et me taire. — Vos vœux ne sont point encore prononcés. — Ils sont écrits au ciel. — Et si l'Église vous en délie? »

Enguerrand rougit, leva les yeux dans un premier moment de surprise, et les ramena bientôt sur la terre. « Vous voyez, ajouta-t-elle en souriant, que je suis instruite des grands événements qui vous concernent, et peut-être en sais-je sur cela plus que vous-même. »

Ému de nouveau, Enguerrand eut quelque

peine à réprimer un mouvement de curiosité. « Oui, mon ami, je sais où tendent les vœux des plus tendres parents ; je sais que, consultés par eux, des hommes d'une piété sincère, et remplis de doctrine, sont réunis pour décider sur votre sort : déjà plusieurs conférences ont eu lieu, et votre père vous en eût parlé, sans la crainte de vous voir malheureux de ce qui doit faire sa félicité. Vous vous rappelez l'engagement solennel que vous avez pris, de vous soumettre à la décision de l'Église ? »

Un signe de tête fut la seule réponse d'Enguerrand. « Si cette décision, reprit la comtesse, est conforme aux vœux de vos parents, ils ne s'en réjouiront qu'autant qu'elle ne vous réduirait pas au désespoir. — Au désespoir ? répondit Enguerrand ; le chrétien ne se désespère pas, il se contente de gémir. — Eh ! ces gémissements ne déchireront-ils pas le cœur de M. et de madame de Rochemaure ? Vous voudrez cacher vos chagrins ; en est-il qu'on puisse dissimuler aux yeux d'une vive tendresse ? les âmes aimantes devinent si aisément ce qui peut les affliger ! Que vous regrettiez le saint asile que vous aviez choisi ; que vous repreniez avec répugnance une carrière à laquelle vous aviez renoncé, cela est fort natu-

rel, et vos amis s'y attendent ; ce qu'ils ne pourraient supporter, ce serait de vous voir inconsolable d'un événement qu'ils ont appelé de tous leurs vœux, et dont l'heureuse solution....... — Quoi, Madame! — D'où naît ce trouble? enfant soumis à l'Église, devez-vous craindre le sort qu'elle vous destine? refuserez-vous de vous y soumettre? — Non, j'ai promis d'obéir. — Eh bien! apprenez que la décision est rendue, et qu'elle est telle que vos parents la désirent. Votre mère, qui vient de l'apprendre, s'est empressée de m'en faire part, et, craignant dans sa vive émotion de faire éclater trop de joie à vos yeux, elle m'a chargé de vous préparer à cette grande, dirai-je à cette heureuse nouvelle. Vous êtes libre, mon cher Enguerrand, et dom Jérôme lui-même vous rend à un monde que vous édifierez par vos vertus. »

La comtesse remet alors à Enguerrand deux lettres du père abbé, l'une adressée à madame de Rochemaure, en réponse à la lettre qu'elle lui avait écrite en son nom et au nom de son époux ; l'autre, adressée au chevalier lui-même, qui, comme on le pense bien, avait soumis à son guide ses doutes, ses désirs et ses combats.

Dom Jérôme lui mandait que, tout en recon-

naissant en lui les vertus qui font un excellent religieux, il ne lui avait pas trouvé cette vocation ferme qui ne laisse point de doute sur les volontés du Ciel. « Vous désiriez, ajoutait-il, le repos qu'on goûte à l'abri de l'autel, et les douceurs spirituelles que procurent le renoncement à soi-même et l'éloignement des affaires : mais, mon fils, ce désir naît aussi souvent du besoin de se soustraire aux combats qui nous attendent dans le siècle, que du désir épuré de servir le Seigneur. Armez-vous donc d'une force nouvelle, et allez affronter ces enchantements perfides, contre lesquels les forces humaines sont un si faible rempart, et qui disparaissent comme de vains fantômes lorsqu'on les combat au nom de Jésus-Christ. Remplacez les saints travaux du cloître par le bien que vous ferez dans le monde, en y professant la piété, sans respect humain comme sans ostentation. » Il l'engageait donc à céder aux vœux de ses parents, et renonçait, non sans regret, à l'espoir de le revoir dans ce monde.

Les ecclésiastiques consultés s'étant réunis à l'opinion de dom Jérôme, Enguerrand fut autorisé à quitter l'habit monastique, et à rentrer dans la carrière que ses ancêtres avaient tant illustrée.

Enguerrand n'apprit pas cette décision sans

donner des larmes à sa cellule, à ses frères, à son désert si paisible, si calme. Ne voyant qu'une solitude dans ce monde bruyant où il allait vivre si loin de Dieu, si loin de lui-même, il osa confier à la comtesse ses pensées, et les tourments de son âme. Madame de Saint-Pierre, entrant d'abord dans ses idées, les combattit doucement, revint souvent à la joie délicieuse qu'allait éprouver Alix, et parvint à intéresser le chevalier, en lui parlant des transports de sa mère.

Cherchant à gagner du temps, pour qu'Enguerrand ne parût aux yeux de ses parents que lorsqu'il serait plus calme, madame de Saint-Pierre revint sur le passé, et lui demanda encore ce qui l'avait déterminé à se faire chartreux. — « Le remords! répondit-il d'une voix oppressée. — Vous, Enguerrand! vous, des remords! qui pouvait les faire naître? la pureté de vos mœurs, votre régularité dans le service, tout devait vous en garantir. — Et cependant je les ai connus, avec une violence!... mais laissez moi, de grâce. — Non, je ne vous laisserai point, sans avoir obtenu votre confiance; vous la devez à celle qui dut être appelée votre mère. — Ma mère! vous! s'écria le chevalier en frémissant. — Oui : j'en avais toute la tendresse, et l'ami de Roger aurait fini par

le remplacer dans mon cœnr. Ah ! si vous saviez combien ce cœur est à plaindre ! toujours poursuivi d'un souvenir que le temps n'efface pas ! Enguerrand ! prenez en pitié la douleur d'une mère ; trompez-la par votre tendresse ; mon âme s'ouvre à la vôtre ; elle attend le récit de vos malheurs. — Dites, de mes crimes. — De vos crimes ! Enguerrand, ne vous exagérez-vous pas de légers torts, des torts excusables ? »

Et la comtesse se rapprochait d'Enguerrand, et sa main compatissante avait saisi la main froide et immobile du chevalier. « Voyons, continuait-elle, dites-moi tout ; je ne trahirai point votre confiance. Est-ce l'amour qui a fait naître en vous de si cuisants regrets ? — Non. — Le jeu ? — Jamais. — La haine ? la vengeance ? — Ciel ! qu'avez-vous dit ? » s'écrie Enguerrand, en frissonnant d'horreur, et il retire avec effroi sa main de celle de la comtesse.

« Si la haine, si la vengeance ont armé votre bras, sans doute ce n'est pas de l'arme du lâche ? — En suis-je moins criminel ? — Vous fûtes provoqué ?...... — Cruellement, il est vrai. — A votre douleur, je devine que l'homme qui vous offensa tomba sous vos coups.... Pourquoi ce silence ? parlez, Enguerrand ; votre ennemi a-t-il

succombé? — Oui. — Il a eu le châtiment de sa conduite : celui qui provoqua Enguerrand ne mérite point de regrets. Vous eûtes peut-être à craindre les reproches, les poursuites d'une famille éplorée? son père... — Il n'en avait plus. – Sa mère.... Ah! que sa mère dut être malheureuse!... Pardon, mon ami, je touche, je le vois, la corde qui résonne le plus douloureusement dans votre âme; sa mère vous accabla dans sa haine, elle voulut vous poursuivre;.... il faut excuser l'emportement du désespoir maternel : plus tard elle aura su les torts de son fils, elle vous pardonnera.... Pauvre mère! continua-t-elle, en retombant sur ses propres douleurs; oui, je la plains : une mort si cruelle!.... Ah! si mon fils eût ainsi succombé, je n'aurais pu lui survivre : du moins mes yeux ont vu sa tombe couverte de lauriers...... Chevalier, de grâce, nommez-moi cette mère infortunée, j'irai pleurer avec elle. — Ah! que demandez-vous? laissez-moi, laissez-moi. »

A ces mots, les yeux de la comtesse tombent sur Enguerrand; elle voit sur son front la pâleur de la mort; un mouvement convulsif agitait ses lèvres, et ses cheveux se hérissaient sur sa tête. Une horrible pensée se glisse dans l'âme de ma

dame de Saint-Pierre ; elle recule, puis revient à lui, et lui prenant le bras, « Quel est, lui dit-elle avec violence, quel est le nom de cet infortuné? pourquoi frémissez-vous? ce nom m'est-il connu? Dieu! quel soupçon affreux!... Son nom? son nom? le nom de ta victime?... parle, ou je meurs.»

Enguerrand, dans un véritable délire, se prosterne à ses pieds, et d'une voix étouffée par les sanglots : « Ne me maudissez pas, s'écrie-t-il. — Ah! malheureux! tu as tué mon fils! » La comtesse jette un cri perçant, et tombe sans connaissance : Clotilde accourt à ce cri, se précipite sur sa mère ; et le chevalier, auteur de tant de désolation, fuit, l'âme en proie aux plus cruels remords, et poursuivi par la malédiction d'une mère. Ah! si le désert existait encore pour lui, il y aurait enseveli sa douleur.

O vous, qui vous faites un jeu cruel de ces querelles misérables et impies qui arment les frères contre les frères, approchez et voyez! Voyez une mère expirante, et ne sortant d'un profond évanouissement, que pour sentir les traits déchirants d'un désespoir sans consolation. Si votre sein ne renferme pas un cœur de bronze, si jamais votre bouche a prononcé le doux nom de mère, si vos pensées vous reportent vers le foyer paternel,

où tant de caresses vous furent prodiguées, où votre présence causait tant de joie, où votre absence fit répandre des larmes si amères; voyez si l'idole à laquelle vous sacrifiez n'est pas le fruit de la plus barbare superstition. Si vous n'osez encore en secouer le joug, frappez du moins, du sceau de l'infamie, ces vils spadassins qui mettent tout leur honneur à chercher des victimes, pour satisfaire leur soif insatiable du sang : qu'ils soient dans le monde comme des bêtes féroces que l'on fuit, ou comme ces monstres dont on détourne la vue avec horreur. Les cruels ! ils n'ont donc jamais pleuré un ami, un parent? Ah ! s'ils savaient ce que c'est que les peines du cœur, ils frémiraient autant des larmes qu'ils font répandre, que du sang qu'ils versent.

Madame de Saint-Pierre accuse Enguerrand, et sa voix menaçante le dénonce à tout ce qui l'entoure comme le meurtrier de son fils. Son fils lui est enlevé, et il n'est pas une idée, pas un souvenir, une réflexion, qui n'aggravent ses peines : son fils a terminé sa rapide existence en tombant sous une main amie, et sans avoir acquis de droits à la reconnaissance publique! et son tombeau ne porte point les marques d'un regret honorable! l'infortuné n'a fait qu'envisager la

vie, et déjà l'éternité le dévore ! terrible pensée ! cette éternité où tout est irrévocable, quelle est-elle pour Roger ?... à cette réflexion, la comtesse pousse des cris lamentables, et ses ardentes prières, et ses supplications, et ses torrents de larmes semblent vouloir faire violence au ciel. « Mon cher fils, s'écrie-t-elle, toi, dont j'aurais voulu assurer le bonheur aux dépens de ma vie, où es-tu ? les cris de ma désolation arrivent-ils jusqu'à toi ? ou plutôt, mon Dieu, unique arbitre de notre destinée, ces cris arrivent-ils jusqu'à vous ? Avez-vous jugé mon fils dans votre colère, et n'est-il plus de miséricorde pour lui, de pitié pour sa mère ? Dites-moi les moyens de désarmer votre justice, et j'obéis à l'instant : plus vos ordres coûteront à mon âme, plus elle aimera à s'y conformer. Oui, Seigneur, faites tomber sur ma tête un déluge de maux, accablez-moi des souffrances les plus aiguës, je les bénirai toutes ; que dis-je ? je les chérirai, car j'y verrai le gage du pardon. »

« Clotilde ! s'écrie la comtesse après une longue pause, et avec un accent qui annonce une grande et ferme résolution ; Clotilde, tu n'as plus de mère ; va, mon enfant, va chercher un guide pour ta jeunesse : choisis l'époux qui peut te rendre

heureuse, et laisse-moi ensevelir mes jours dans un cloître ; c'est là que Dieu m'appelle pour pleurer Roger et prier pour lui : je ne mangerai plus que le pain de la pénitence, mes larmes ne s'arrêteront plus, chaque jour elles couleront en présence du Seigneur, et peut-être le Seigneur se laissera-t-il attendrir. »

« Vous ne me quitterez pas, répond Clotilde en s'attachant aux vêtements de sa mère comme pour la retenir ; vous ne me quitterez pas, vous aurez pitié de ma jeunesse : ô ma mère ! oubliez-vous que vous êtes ma seule protectrice, mon unique amie ? — Je le sais, mais chère fille, il devait arriver le moment de la séparation ; bientôt un époux occupera toute ton âme. — Ah ! ne le croyez pas ; qui aimerai-je jamais comme ma mère ? — Chère enfant, c'est ainsi que tu dois penser aujourd'hui, et, je le sens au milieu de mes angoisses, ton erreur est un baume sur mes plaies : cependant je le répète, il faut nous séparer, Clotilde ; nomme l'époux que tu préfères parmi ceux que je t'ai présentés, et viens recevoir les adieux de ta malheureuse mère. O mon Dieu ! voyez le bien auquel je reuonce, pour obtenir la grâce que je demande, grâce que je ne croirai pas trop acheter par un siècle de douleurs. »

Cette conversation avait lieu devant les amis et les domestiques de la comtesse, que l'effroi de la perdre avait rassemblés près d'elle. L'extrême affliction ne connaît pas les règles ordinaires de la vie ; il semble qu'elle aime à braver les usages du monde : ce monde si vain, si petit, dès qu'on le voit dégagé des prestiges du plaisir et de l'ambition ! dans les grandes douleurs, on le compte pour rien, et l'on veut qu'il le sache ; on se venge ainsi de ses mépris, on se punit de l'avoir trop aimé.

La résolution de madame de Saint-Pierre affligea ses amis ; ils lui firent mille représentations que sa douleur n'entendait pas, et lui parlèrent du temps, qui adoucit tous les chagrins. « Non, disait-elle, plus de repos pour moi que dans les travaux de la pénitence, plus d'espoir qu'au pied des autels ; en servant le Seigneur, je me persuaderai que le dévouement d'un cœur maternel touchera le Dieu qui a daigné se dire plus tendre qu'une mère..... Mais, ajouta-t-elle, comme éclairée d'une lueur soudaine, il me reste un sacrifice à faire : qu'on cherche Enguerrand... Oui, reprit-elle avec force, en voyant l'effroi peint sur toutes les figures, oui, qu'on le cherche, je veux le voir. »

Un domestique, qui a vu le chevalier s'enfoncer

dans les bosquets du parterre, s'empresse de voler sur ses traces. Madame de Saint-Pierre se recueille; sa pâleur est effrayante, et des tressaillements convulsifs annoncent ce qu'elle souffre : Clotilde ne la perd pas de vue, sa respiration est suspendue par une terreur extrême,... enfin, la porte s'ouvre, un frémissement général annonce l'arrivée du coupable ; il paraît et sa vue désarme les cœurs les plus prévenus contre lui ;... ah ! désarmera-t-elle une mère désolée ?

Dès le seuil de la porte, il tombe à genoux, et ses traits portent l'empreinte de la mort et de la résignation ;... il est à ce moment fatal qu'il a tant redouté ; toutes les douleurs, toutes les pensées, toutes les craintes d'une mère pèsent sur son âme ; il les reçoit toutes, il en éprouve le déchirement, et s'abreuve de leur amertume.

« Enguerrand, lui dit la comtesse, d'une voix éteinte, si j'ai voulu vous revoir, ce n'est pas pour ajouter à vos remords : j'ai à demander une grande grâce à Dieu ; pour l'obtenir, j'ai voué mes jours aux larmes, et mon âme à la pénitence ; mais pour rendre mon sacrifice entier, pour devenir une victime agréable au Seigneur, je veux imiter son exemple, et pardonner à mon bourreau. Approchez Enguerrand ; je vous pardonne ; où est votre

main?... O mon Dieu! êtes-vous satisfait? j'ai pressé la main qui a tué mon fils! »

Un évanouissement aussi long, aussi terrible que le premier, suivit cette scène; le chevalier ne put la supporter; il fut ramené chez lui, presque expirant. En le voyant arriver, « O ciel! s'écria la malheureuse Alix, qu'avons-nous fait?... » Elle crut que la nouvelle que venait d'apprendre le chevalier causait l'état dans lequel elle le voyait, et s'accusa d'égoïsme, de tyrannie: la plus excellente des mères croyait en être la plus coupable. Ses plaintes, ses gémissements tirèrent le chevalier de la stupeur où il était tombé... « Des larmes, dit-il, toujours des larmes... je ne fais donc que des malheureux? — Mon fils, répondit Alix, c'est moi, c'est ma fatale tendresse qui a causé tes peines: eh bien! quitte tes parents, retourne à cette retraite que tu leur préfères, sois heureux et ils ne se plaindront plus; l'Église a prononcé, il est vrai. — L'Église!... ah! je n'y songeais plus. — Quoi, tu n'y songeais plus! et d'où naît cet affreux désespoir, sinon du chagrin de rentrer dans le monde? — Le monde? reprit Enguerrand avec un sourire déchirant; ah! le monde est pour moi le chemin le plus âpre pour arriver au ciel; j'y marcherai désormais sans crainte, les épines y croissent en abondance. — Enguerrand, explique-toi;

tes discours, l'expression de tes yeux me glacent d'épouvante. — Je le sens, ma mère,... ma raison est ébranlée;... je ne puis plus voir de larmes sans me sentir mourir. Dieu seul rendra le calme à mon âme; laissez-moi le prier. »

Après quelques moments de repos et de méditation, Enguerrand prit plus d'empire sur lui-même, et fut en état de raconter à sa mère l'assaut qu'il venait de supporter. Chaque parole frappait le cœur d'Alix d'un trait acéré: elle ne l'interrompit pas, ne dit pas un mot, ne pleura pas: une seule pensée l'occupait; comment pourra-t-elle consoler son fils? Elle avait la force de souffrir seule, la douleur de son fils la jette dans le plus profond accablement. Le chevalier ne parle plus, son récit est achevé, et sa mère garde le silence. « Vous ne me dites rien, ma mère, s'écrie-t-il d'un air surpris et attendri; n'avez-vous pas une parole de consolation pour mon repentir? — Eh! mon fils, que sont les paroles de l'homme, devant les décrets de la Providence? confondue à la vue de ses desseins, je ne sais plus qu'adorer et me taire. Nous avons connu toutes les douleurs; ah! crois-moi, mon enfant, ces larmes, ces douleurs, ces remords sont la précieuse semence du juste. Heureux ceux qui souf-

frent, a dit l'Esprit saint : arrêtons-nous, mon fils, à cette divine espérance ; fixons nos yeux au ciel : eh ! quel bien pourrais-je attendre sur la terre, sur cette terre où mon Enguerrand est si malheureux ! »

Ces mots furent dits avec un abandon si déchirant, que le chevalier en frémit ; il sentit ce qu'éprouvait sa mère, et sa mémoire lui retraça ce mot touchant de dom Jérôme : *Ne coûtez jamais une larme à votre mère.* »

« Hélas ! se dit-il, elle n'en a que trop versé pour moi, et je dois rougir de ma faiblesse. » Prenant alors la noble résolution de dissimuler ses peines pour ne pas aggraver celles de sa mère, il embrassa les considérations douces et religieuses que madame de Rochemaure lui présentait, et l'assura qu'il trouverait encore quelque bonheur sur la terre, si sa tendresse filiale pouvait contribuer à celui de ses parents. Cet espoir fit briller un rayon de joie dans les yeux d'Alix ; puis, elle pensa que peut-être il la trompait. « N'importe, se dit-elle ; efforçons-nous de le croire : la vérité est quelquefois si déchirante ! »

Tous deux passèrent chez le marquis, et lui apprirent qu'Enguerrand, fidèle à sa parole, allait reprendre le métier des armes. A cette nouvelle

les transports de Rochemaure n'eurent point de bornes ; il embrassait son fils, l'appelait son loyal chevalier, le digne héritier de son nom, et remerciait le Ciel, comme il l'avait fait au jour de sa naissance. « Grâces à Dieu, s'écrie-t-il, mon nom ne sera point en oubli, et si noble race n'est pas prête à s'éteindre. » Cette explosion d'amour et d'orgueil paternel vint se briser contre la tristesse d'Alix et de son fils ; le marquis s'en aperçoit, il demande une explication. « Je vous la donnerai plus tard, dit la marquise, lorsque nous serons seuls. » Et se retournant du côté d'Enguerrand, « Va, mon fils, lui dit-elle en s'efforçant de sourire, va chercher un repos dont tu as besoin ; et en dormant, songe, s'il se peut, à la joie de ton père et aux promesses du Ciel. » Enguerrand s'incline et disparaît. Nous ne le suivrons pas au pied de son crucifix : c'est là qu'il alla épancher son âme ; c'est là qu'il repassa toutes ses douleurs, et qu'il puisa la force nécessaire pour les supporter.

Restée seule avec son époux, madame de Rochemaure lui confia, et le duel d'Enguerrand, et la scène qui venait de se passer chez madame de Saint-Pierre. Les traits du marquis peignaient tour à tour la colère, la satisfaction et le regret :

il interrompait à chaque instant la marquise, s'indignait de la conduite de Roger, et applaudissait à la vengeance que son fils en avait tirée. Un mot d'Alix le ramena à des sentiments plus humains, mais revenant bientôt à ses idées chevaleresques : « Tuer son adversaire au premier combat! dit-il, c'est d'un homme de tête; le cœur d'Enguerrand n'a pas connu la crainte : voilà un noble début ; s'il en est résulté un malheur, le Ciel doit le lui pardonner. »

Il trouvait fort déplacé le vœu qu'Enguerrand avait fait dans sa douleur, et fort imprudent le silence qu'il avait gardé avec lui. « Un seul mot de sa part, dit-il, et l'affaire s'arrangeait : j'allais trouver la comtesse, lui apprendre la mort de son fils ; et elle eût vu clairement que le chevalier ne pouvait épouser Clotilde. — Eh! voilà, s'écria la marquise, ce qu'Enguerrand redoutait plus que la mort. Laissez-moi finir cette triste histoire, et vous verrez que notre enfant avait bien deviné ce que c'est que la tendresse d'une mère. »

Le tableau de la douleur qu'avait éprouvée la comtesse troubla cependant le cœur de Rochemaure; il crut entendre les gémissements d'une mère infortunée, et les malédictions dont elle

poursuivait son fils. Cet homme, que rien ne pouvait effrayer, trembla devant la douleur d'une femme. Enfin, ses larmes coulèrent en apprenant le pardon que la piété avait arraché au désespoir et au ressentiment; il s'étonna de se sentir un mouvement d'horreur contre les vengeances particulières, dont les hommes ne se font nul scrupule, et son émotion devint si vive, qu'il appela barbare, atroce, inhumain, ce préjugé funeste, qui enlève des enfants chéris à leur famille, et à l'État, des sujets qui eussent pu le servir avec distinction.

C'est ainsi qu'une religion tendre et éclairée pourrait élever à un plus haut degré de civilisation le peuple assez heureux pour se laisser guider par elle. Ces coutumes, nées de la barbarie, et que l'on respecte encore malgré leur inhumanité, ne disparaîtront entièrement que quand les hommes iront chercher la vraie grandeur, la vraie noblesse, et le véritable honneur, dans le code de l'Évangile.

Clotilde, pressée par sa mère, nomme l'époux qu'elle préférait; son choix tomba sur Gaston de Coligny, celui-là même dont Enguerrand avait eu tant à se plaindre. Coligny apprit avec le plus grand attendrissement qu'il ne devait ce choix ho-

norable, qu'au malheur et au refus du chevalier. Le secret une fois divulgué, il lui fut facile d'en connaître les détails; en rapprochant les faits, il vit clairement que le moment où il outrageait si cruellement celui qu'il regardait comme son rival, était l'époque de son renoncement à la main de Clotilde. Alors il ne douta plus que les motifs qui l'avaient porté à refuser de se battre avec lui, ne fussent aussi nobles que touchants, et il admira cette grandeur d'âme, qui préfère le témoignage de sa conscience à toutes les humiliations. Pressé du désir de réparer son injustice, il chercha le moyen de se rapprocher d'Enguerrand, et le rencontra peu de temps après chez le roi : il courut à lui avec empressement, l'attira dans une embrâsure, et lui dit, non sans trouble et sans rougir beaucoup : « Ah! chevalier, que je fus coupable avec vous! pouvez-vous me le pardonner? — Vous ne me regardez donc plus comme un lâche! répondit vivement Enguerrand, non moins charmé que surpris de cette réparation inattendue. — Je vous regarde comme le martyr de la vertu, et je rougis de la honte dont j'ai voulu vous couvrir : dites-moi, de grâce, que vous daignerez oublier mon impardonnable conduite. — Mon cher Coligny, reprit Enguerrand avec un

profond soupir, le pardon que j'ai reçu moi-même me ferait la loi de pardonner à mon plus implacable ennemi. » Puis, il se détourna pour cacher ses larmes, et Coligny ne put retenir les siennes, en voyant le mélange de sensibilité et de force qui existait dans le chevalier.

Libre d'accomplir son vœu, la comtesse se fit religieuse. Dans la crainte de perdre le seul espoir qui pût lui rendre la vie supportable, elle n'avait point osé demander si les derniers moments de son fils avaient pu le réconcilier avec le Ciel; mais Enguerrand, toujours occupé d'elle, lui fit dire, par une voie sûre, que la mort de Roger pouvait donner quelque consolation à une pieuse douleur. La triste mère, soulagée par ces paroles, s'attacha à cette faible espérance, et se plut à la regarder comme une réalité. Elle persévéra dans les pratiques de la plus rigoureuse pénitence, et trouva au sein des larmes, cette paix de l'âme, véritable avant-coureur de l'immuable félicité.

Conservant, au milieu du monde, les sentiments qui l'avaient conduit dans le cloître, Enguerrand fit taire, à force de vertu et de talents, les fades moqueries de la sottise. On reconnut, en voyant sa conduite noble, uniforme, exempte de tout respect humain et de toute faiblesse, que les torts

qu'on attribue parfois à la religion, sont ceux des personnes qui la professent, et qui mêlent à leur croyance les défauts de leur caractère. Les honneurs vinrent trouver le chevalier ; il en fut reconnaissant, et jamais ébloui. Pour plaire à ses parents, il fit choix d'une compagne vertueuse, et, en goûtant le charme attaché à une vie pure, à une union légitime, il s'étonna de l'ingratitude des hommes envers un Dieu qui, au milieu d'une vallée de larmes, a répandu tant de consolations.

FIN.

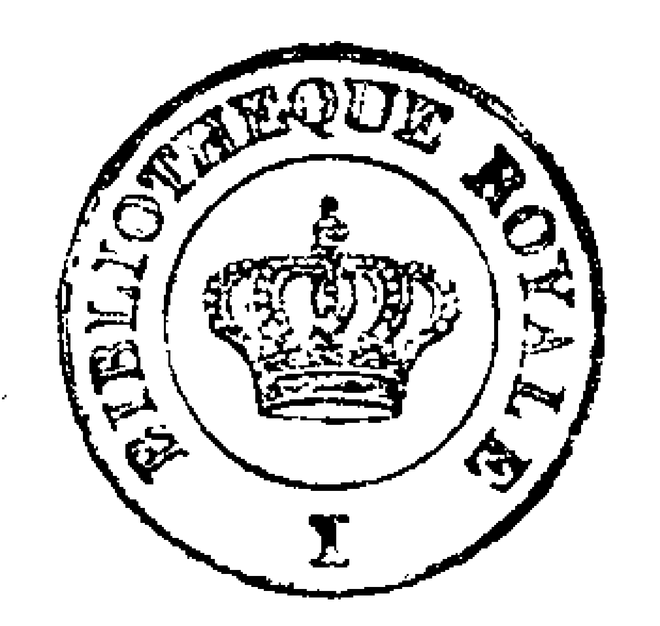

BIBLIOTHEQUE ROYALE
I

TABLE.

ENGUERRAND.



OUVRAGES DU MÊME AUTEUR,

QUI SE TROUVENT A LA MÊME LIBRAIRIE.

—

CLOTILDE, ou *Nouvelle Civilité à l'usage des jeunes personnes*, 1 vol. in-12. . . . . 2 fr. 50 c.

SARA, ou *les Heureux effets d'une éducation chrétienne*, 2e édition, revue et corrigée, 2 vol. in-18 jésus, très-compactes. . . . 6 fr.

SIDONIE, ou *l'Abus des talents*, 2e édition, revue et corrigée par l'auteur, 2 volumes in-12. . . . . 6 fr.

ROSELINE, ou *de la Nécessité de la religion dans l'éducation des femmes*, 2e édition, revue et corrigée à l'usage des maisons religieuses, 1 vol. in-8 parvo . . . . 4 fr.

MARQUISE DE VALCOUR (la), ou *le Triomphe de l'amour maternel*, 2 vol. in-8 parvo. . . . . 7 fr.

EUDOLIE, ou *la jeune Malade*, 2 vol. in-18 avec grav. 1 fr. 60 c.

NOUVELLES RELIGIEUSES, 2 vol. in-18. . . . . . 1 fr. 60 c.

ALFRED ET CASIMIR, Scènes et causeries de famille, 2 jolis vol. in-18. . . . . 4 fr.

SOUFFRANCES ET CONSOLATIONS, 3e édition, 1 v. in-32. . 1 fr.

LE MOIS DE MARIE, ou *nouvelle Imitation de la Sainte Vierge*, 1 vol. in-32. . . . . 1 fr.

SCEAUX. — IMPR. DE E. DÉPÉE.